


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
XIII
240
PROVINCIALE
rmadio
Palchetto
Num.° d' ordine



HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGT-NEUVIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin.

Continuée par M. Richer, depuis le douzième volume.

TOME VINGT-NEUVIEME.

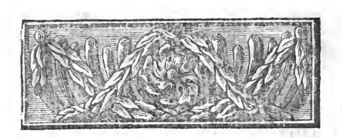
Trois livres relié.

A PARIS,

Chez { Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. Et veuve Desaint, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DES TERRES POLAIRES

Suite de l'Histoire de la Sibérie.

Article VI.

Coutumes, Usages, Mœurs & Caracteres des Peuples de la Sibérie.

Ces Peuples assujétis à l'esclavage, n'ont aucune idée de la liberté, & vivent presque sans besoins, sans desirs, sans loix : ils ne nous fourniront rien de bien intéressant, quant à leurs coutumes, leurs usages, leurs mœurs & leurs caracteres. L'industrie, le commerce

leur ſont également inconnus. Ils ſe nourriſſent fort mal, vivent très-facilement & dans la malpropreté la plus dégoûtante. Ils ſont fainéants, ivrognes & poltrons. Ils ne connoiſſent point l'uſage des lits: les hommes, les femmes, les filles, les garçons ſont couchés pêle-mêle preſque nuds; la jeuneſſe ne tarde pas à ſe livrer à la diſſolution, & leurs mœurs ſont toujours corrompues.

Les Tchouvaches ſont économes & voleurs. La bonne-foi des Tatars & des Votiakes qui habitent près de Caſan, eſt tellement ſuſpecte, qu'on leur fait prêter ſerment de fidélité auſſitôt qu'ils ſe ſont engagés au ſervice de la Ruſſie. Les Tatars font ce ſerment à genoux; un Greffier leur en fait lecture en Ruſſe, & il leur eſt expliqué en leur langue par leur Abif, qui leur préſentent enſuite l'Alcoran à baiſer. On lit de même aux Votiakes le ſerment en Ruſſe, & il leur eſt expliqué par leur Sotnik, qui eſt un Centurion ou Inſpecteur de cent payſans. Enſuite on croiſe deux épées nues; ils s'en approchent l'un après l'autre, & on préſente à chacun d'eux, par-deſſus les épées, un petit morceau de pain coupé en carré, &

trempé dans du sel ; ils le prennent à genoux & l'avalent. Cette cérémonie veut dire qu'ils consentent que ce pain les tue, s'ils ne sont pas fideles au serment qu'ils viennent de faire. Les Iakoutes sont grossiers, fainéants, ivrognes ; mais ils ne changent pas aussi souvent d'habitation que les autres peuples idolâtres de la Sibérie. Ils avoient avant d'être soumis aux Russes, des coutumes & des usages barbares & inhumains, qui ne subsistent plus.

De tous les Tatars du district de Kousnetsk, les Baltriens sont les seuls que les Kalmoukes obligent à leur payer un tribut. Il consiste ordinairement en fer ou en cuir, & n'est pas considérable ; mais lorsqu'ils refusent de le payer, les Kalmoukes leur serrent la tête entre deux bâtons jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu ce qu'ils demandent. Cette espèce de torture est usitée dans les forts qui sont au-delà de Iakoutsk, soit ponr faire avouer des crimes, soit pour faire donner à ces malheureux ce qu'ils ne cedent qu'à la violence.

En 1739 à Krasnoïark, une femme convaincue d'avoir assassiné son mari, fut enterrée jusqu'au cou : la terre fut peu

foulée, parce qu'on espéroit qu'elle recevroit sa grace. Elle étoit depuis douze ans en prison ; ses protections avoient fait différer son jugement ; mais enfin elle fut condamnée & subit la peine portée par les loix Russes. Pierre le Grand l'avoit étendue aux femmes qui tueroient leurs enfants, & peu de tems avant sa mort, il en eut un exemple. M. Gmelin dit que quoiqu'il y eût auprès de cette femme de Krasnoïark une sentinelle qui devoit empêcher qu'on ne lui donnât ni à boire ni à manger, elle prit quelques aliments; mais que ses forces diminuerent, & que quelques jours avant sa fin, elle devint insensible, & qu'à sa mort qui arriva le treizieme jour, il sembla qu'elle s'endormoit. Une femme Tatare de ce pays, âgée de vingt-cinq ans, fut punie de mort pour avoir coupé la tête à son mari. La jalousie l'avoit portée à commettre ce crime : elle fut enterrée vive & ne vécut que cinq jours. Elle s'étoit convertie, & les Tatars disoient que leurs Démons l'avoient excitée à ce forfait, afin qu'elle fût punie d'avoir renoncé à la religion de ses peres. Cette malheureuse femme devint en même

tems jalouse & chrétienne : la jalousie n'est pas connue dans les pays où la polygamie est permise.

L'agriculture & le soin des troupeaux sont très-négligés à Tourinsk ; cependant le prix des vivres y est supportable. On y trouve peu d'ouvriers, excepté des Maréchaux qui, dans tout le pays, font le métier d'arracheurs de dents. Les habitants croyent que pour bien faire cette derniere profession, il faut un *homme vigoureux* & un fort instrument. Les pinces dont on se sert sont très-pesantes, & au lieu d'une dent, souvent on en arrache une demie douzaine & un morceau de la mâchoire. Le premier d'Octobre est dédié à Sainte Marie, & l'on fait vers ce tems des consécrations d'Eglises. Pour célébrer la fête on est obligé de recevoir tous ceux qui viennent chez soi & de les régaler tant qu'ils veulent y rester. Ce divertissement dure ordinairement huit jours. Le premier Décembre, on célebre la commémoration de Saint Côme & Saint Damien : toutes les filles de la ville s'assemblent &, pendant six jours, elles vont tantôt dans une maison, tantôt dans une

autre, pour y chanter, danser & boire de la bierre & du vin : les amateurs de ces divertissements s'y trouvent avec la permission du beau sexe. Tant que la fête dure, on entend, sans cesse, crier & chanter dans les rues.

Les Tongouses sont pleins de droiture : ils ont en horreur les fourberies. Depuis qu'ils vivent sous le Gouvernement Russe, leurs mœurs se sont adoucies, leur humeur guerriere s'est tempérée. Ils sont vifs, courageux, francs, avides d'honneurs. Nous avons déja parlé des figures bleues ou noirâtres qu'ils se tracent sur le visage ; ils les regardent comme un ornement. Autrefois les Héros Tongouses seuls se traçoient ces figures non-seulement sur le visage, mais encore sur le corps ; ces ornements étoient leurs marques de distinction : elles ont cessé de l'être aussitôt que tous les Tongouses se sont arrogés, sans distinction, le droit de s'en décorer.

Les Kamtschadales sont sauvages, grossiers, ignorants ; ils sont malpropres, dégoûtants, ne se lavent jamais les mains ni le visage, & ne coupent point leurs ongles ; ils mangent dans les

mêmes vaſes que leurs chiens & ne les lavent point. Ils font conſiſter leur bonheur dans l'oiſiveté & dans la ſatisfaction de leurs appétits naturels. Ils ne connoiſſent ni les richeſſes, ni les honneurs, ni la gloire : tous leurs deſirs ont pour objet de ſatisfaire leurs paſſions, leur haine & leur vengeance. Ils n'ont aucune eſpece de politeſſe ; ils ſont incivils, & ne ſaluent jamais perſonne. Ils ſont ſtupides dans leurs diſcours & ne ſemblent différer des brutes que par la parole ; cependant ils ſont curieux. Ils n'ont point de Juges pour terminer leurs débats ; chacun peut juger ſon voiſin, & le coupable eſt traité de la maniere qu'il a agi envers celui qui a outragé. Si un homme en a tué un autre, il eſt mis à mort lui-même par les parents du défunt. Ils puniſſent les voleurs qui ſont convaincus de pluſieurs larcins, en leur entortillant les mains d'une écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu. Ceux qui ſont attrapés pour la premiere fois ſont battus par ceux qu'ils ont volés, ſans que les voleurs faſſent la moindre réſiſtance ; enſuite ils ſont obligés de vivre ſeuls ſans eſpoir d'aucun ſecours, ſans avoir aucun commerce avec les autres. Lorſ-

qu'un voleur n'eſt point attrapé, on va, en grande cérémonie & en préſence des Prêtres, jetter dans le feu le nerf de l'épine du dos d'un bélier de montagne : ils s'imaginent que le malfaiteur éprouve les mêmes convulſions, ſe plie, ſe courbe & perd l'uſage de ſes membres à meſure que le nerf ſe retire au feu. Cependant le nombre des vieux Kamtſchadales attachés à leurs anciens uſages, diminue tous les jours : les jeunes gens ont preſque tous embraſſé la religion Chrétienne : ils ont adopté les coutumes des Ruſſes, & ſe mocquent de la ſuperſtition de leurs ancêtres.

Les Kamtſchadales ont une ſinguliere maniere de ſe lier d'amitié. Celui qui recherche l'amitié d'un autre l'invite à venir manger chez lui. Pour le recevoir, il commence par bien chauffer ſa iourte & par apprêter les mêts qu'il croit les meilleurs : il en prépare une quantité ſuffiſante pour dix perſonnes. Lorſque le convié eſt entré dans la iourte il ſe deshabille tout nud, ainſi que le maître de la maiſon : celui-ci après avoir fermé la iourte lui ſert à manger ce qu'il a préparé, & verſe du bouillon dans une grande écuelle. Pen-

dant que le premier mange & boit, l'autre verse de tems en tems de l'eau sur des pierres presque rougies au feu, afin de rendre la iourte d'une chaleur insupportable. Le convié fait tous ses efforts pour manger tout ce que l'autre lui a servi & pour supporter la grande chaleur de la iourte. Le maître, de son côté, met tout en œuvre pour forcer l'étranger à se plaindre de la trop grande chaleur, & à le prier de le dispenser de manger davantage. Quand les choses se passent autrement, le maître de la maison est regardé comme un avare & comme un homme malhonnête. Il ne prend rien pendant le repas & peut sortir de la iourte quant il le veut; mais le convié ne le doit que quand il s'est avoué vaincu. Il vomit au moins neuf à dix fois pendant le repas, qui l'a tellement fatigué, que pendant deux ou trois jours il ne peut regarder aucun aliment sans que le cœur lui souleve. Lorsque le convié est excédé par la chaleur & par les aliments qu'il a pris, il ne peut obtenir la liberté de sortir de la iourte qu'en donnant au maître de la maison des chiens, des habits, ou ce qui peut plaire à son hôte. Celui-ci en

retour lui donne des haillons, & quelques chiens eſtropiés qui ne peuvent plus ſervir.

Si celui qui a ainſi dépouillé ſon ami ne va pas chez lui à ſon tour pour lui rendre viſite, celui qui a été dépouillé revient une ſeconde fois chez ſon ami; mais c'eſt ſeulement pour y recevoir un préſent à ſon tour. Le maître de la maiſon ſait quel eſt le ſujet de cette viſite; & s'il ne fait pas à ſon ami des préſents proportionnés à ſes facultés, celui-ci après y avoir paſſé la nuit, attele ſes chiens ſur la iourte même; ſe met ſur ſon traîneau, enfonce ſon bâton dans la terre & reſte-là juſqu'à ce qu'il ait reçu quelque choſe de ſon ami : s'il ne lui donne rien, le convive s'en retourne chez lui fort mécontent, & devient ſon plus cruel ennemi. Cependant ces ſortes d'inimitiés ſont très-rares, parce que les Kamtſchadales regardent comme un deshonneur d'outrager ainſi un ami; d'un autre côté, parce qu'il eſt honteux à un convive de demander des préſents en retour de ceux qu'il a faits.

Les Kamtſchadales traitent de même leurs amis, lorſqu'ils leurs donnent quelques feſtins, excepté qu'ils ne chauffent

pas si fort leurs iourtes, & n'exigent pas des présents. Si c'est de la graisse de veaux marins ou de baleine que l'on sert dans ces repas, l'hôte en coupe de longs morceaux, se met à genoux devant son convive, puis, tenant une de ces tranches ou morceaux de graisse d'une main & un couteau de l'autre, il le lui foure dans la bouche, en criant: *voilà*; & ce qui ne peut point y entrer, il le coupe avec le couteau.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de la vie. Leurs voyages n'ont pour but que la pêche & la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres : ils s'exposent pour s'en procurer, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu desert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon, & ils sont forcés de se retirer dans les bois avec leurs chiens, leurs traîneaux, jusqu'à ce que l'orage soit passé; mais quelquefois il dure huit jours. Alors les chiens sont obligés de manger les courroies & les cuirs des traîneaux; l'homme n'a rien & est exposé à mourir de froid. Pour s'en garantir les voyageurs se mettent dans des

creux qu'il garniſſent de branches, & s'enveloppent entiérement dans leurs peliſſes, où la neige les couvre bientôt, de maniere qu'on ne les diſtingueroit pas dans leurs fourrures, s'ils ne ſe levoient de tems en tems, pour la ſecouer, ou s'ils ne ſe rouloient comme une boule, afin de s'échauffer & de reſpirer. Ils ne font point de feu; mais eux & leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle : ils ſe nourriſſent en route de poiſſon ſec qui n'a pas beſoin d'apprêts. Ces ſauvages ſont très-endurcis au froid. M. Kraſcheninnikou dit qu'il en a vu pluſieurs, qui s'étant couchés le ſoir, le dos tout nud, tourné vis-à-vis du feu, dormoient d'un ſommeil profond, quoique le feu fût éteint, & que leur dos fut couvert de givres. Les chiens ſont d'une grande reſſource pour l'homme dans ce pays. Cet animal fidele défend & échauffe ſon maître pendant le ſommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragants qui obligent les Voyageurs d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte gueres de ſon chemin, & ſi le mauvais tems l'égare, ſon odorat lui fait retrouver ſa route, auſſi-tôt que le calme revient. Il

prévoit l'orage; il s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, & semble avertir son maître d'y faire un creux pour se mettre à l'abri de la tempête.

Ce peuple exposé aux maux qui lui viennent de la nature & des hommes qui veulent l'asservir, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connoît le doux lien de l'amitié, il fait exercer l'hospitalité. Elle consiste, comme nous avons dit plus haut, à se régaler. Cette réciprocité de traitement, entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité parmi eux. Lorsque les Kamtschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La nature ne les y porte pas; mais ils y suppléent par une espece de champignon qui leur tient lieu d'opium. Ils l'appelle *Mucho-more*, la mouche. Ils en avalent de tout entiers pliés en rouleaux; ou ils boivent d'une liqueur où ils ont fait fermenter ce champignon. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaité, de la vivacité, ils en sont plus légers & plus courageux; mais l'excès qu'ils en font communément, les jette en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses. Elles sont bientôt suivies de l'ivresse & du délire : les

uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai : la plupart tremblent, voyant des précipices, des naufrages, & quand ils sont chrétiens, l'enfer & des démons. Un Kamtschadale dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu. Voilà le fruit de tous les excès.

La *Mucho-more* est d'autant plus redoutable pour les Kamtschadales, qu'il les pousse à tous les crimes & les expose au supplice. Ils s'amusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, ils ne sont pas moins avides de cette boisson. Les Koriaques qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boive pour s'enivrer. Quatre de ces champignons ne font point de mal, mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaques ne savoient pas ce que c'étoit que de prêter serment de fidélité ; mais

enfin on leur a inculqué cette idée d'une maniere très-claire. Les Cosaques, au lieu de les faire jurer sur la croix, ou l'évangile, leur présentent le bout du fusil, leur faisant entendre que celui qui ne sera pas fidele à son serment, ou qui refusera de le prêter, n'échappera pas à la bale toute prête à le punir. C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuses & embrouillées. Cependant les Koriaques ont un grand serment qui consiste en ces mots, *Inmokon*, *Keim*, *Metinmetik*, oui certainement, je ne vous mens pas.

Les Koriaques ont une maniere de recevoir des visites bien différente de celle des Kouriles qui sont civils & honnêtes. Le Koriaque qui va rendre visite, après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise. La maîtresse de la maison lui dit *Elko*, le maître est chez lui. Celui-ci assis à sa place, dit à l'étranger *Koïqn*, approche; il lui montre l'endroit où il doit s'asseoir, & lui dit *Katragan*, assis-toi. Ensuite on le régale, sans le forcer à manger.

Il est certain que le vol, chez toutes ces Nations sauvages, excepté les Kamtſ-

chadales, eſt non-ſeulement permis, mais il eſt même recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injuſtice de voler ſa famille, ni la mal-adreſſe d'être pris ſur le fait. Mais il n'eſt pas croyable que les Koriaques ſe permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie, puiſque le châtiment du meurtrier dépend de tous les parents du mort. Les Tchouktchis, peuples vagabons & brigands qui vivent de pillage, ne marient leurs filles qu'à ceux qui ont donné des preuves de leur talent pour le larcin. Les Koriaques riches s'allient avec les riches, & les pauvres avec les pauvres, ſans avoir égard à la beauté & à l'eſprit. Ordinairement ils prennent leurs femmes dans leurs familles, ſoit couſines-germaines, tantes, belles-meres; excepté leurs meres, leurs filles, leurs ſœurs, leurs belles-filles. Il faut qu'ils touchent leurs futures de même que chez les Kamtſchadales. Pendant le tems que le futur ſert ſon beau-pere on lui permet de coucher avec celle qu'il doit épouſer, quoi qu'elle n'ait pas encore été touchée. Cependant elle eſt enveloppée juſqu'à ce que la cérémonie du mariage ſoit

achevée, mais ce n'eſt que pour la forme.

ARTICLE VII.

Commerce, Arts & Sciences des Peuples de la Sibérie.

PIERRE I. tenta tous les moyens d'étendre le commerce de ſon Empire : il fit des traités de commerce avec la Chine, la Perſe & avec d'autres Puiſſances de l'Europe. La ville de Tobolsk étoit le centre du commerce de la Chine : il ſe faiſoit par le moyen des caravanes qui partoient de Momou : elles employoient trois années pour l'allée & le retour. La mauvaiſe foi des marchands Ruſſes & Chinois le rendirent d'abord languiſſant, & les différents qui ſe ſont élevés en divers tems entre ces deux puiſſances, l'ont totalement détruit. Les derniers ſont une ſuite de la révolution arrivée en 1757, dans la nation des Kalmoukes Tongous, après la mort de Galdan-Tcheren, en 1746. Il étoit Kan des Tatars qui habitoient la partie de la Sibérie Boréale, ſituée

entre la Sibérie & la Chine, vers la source de l'Irtys. Toute cette Nation a été détruite par les Chinois : ceux qui leur ont échappé se sont réfugiés sur le Volga, sous la protection de la Russie. Le commerce des Russes avec la Perse, n'a pas eu un plus grand succès. Au reste le commerce qui ne convient sur terre qu'aux Nations très-peuplées, & sur mer, qu'à des Insulaires, ou à des peuples industrieux, ne peut suppléer à l'agriculture chez les Russes, qui ont besoin de tout, & ne peuvent donner en échange que des pelleteries. On doit sentir quels peuvent être les arts & les sciences chez des peuples qui ont si peu d'invention, de ressources & de loisir.

§. I.

Commerce.

Le Commerce de la Sibérie se fait par les Russes; mais les Négocians n'entendent point cette partie, & sont trop dépendans du Souverain & des personnes en place : d'ailleurs ils n'ont n'y assez de fonds, ni assez de crédit

pour établir un commerce en grand. Les premiers Négocians Ruſſes ne ſont que les commiſſionnaires des étrangers, & les Souverains font faire pour leur compte pluſieurs branches de commerce.

Irbit eſt un village à cinquante lieues d'Iccutherinebourg, où il ſe tient une foire tous les ans, vers le mois de Janvier. Les marchands y arrivent en ſi grande quantité, & les chemins des environs ſont tellement remplis d'hommes, de chevaux, de traîneaux & de voitures de toutes eſpèces, qu'il eſt très-difficile de pénétrer dans ce village. Ces marchands viennent à cette foire de preſque toutes les villes de la Ruſſie. Ce ſont des Grecs, des Boukhares, des Tatars de toutes les eſpeces, qui ont ordre de s'y rendre. Chacun y apporte les denrées de ſon pays & les ouvrages que l'on y travaille : les Grecs y fourniſſent des marchandiſes étrangeres, achetées à Arkhangel, telles que du vin & de l'eau-de-vie de France. Les Boukares y vendent au poids l'or & l'argent brut. Quelques Ruſſes y portent auſſi de l'argent qu'ils ont trouvé dans des anciens tombeaux.

Les marchands sont obligés de présenter leurs marchandises à la Douane : ils y payent des droits pour tout, excepté pour l'or & l'argent. Ces droits sont le dixieme de la marchandise vendue : celle qui ne l'est pas, paye dix pour cent sur l'estimation qui en est faite.

Lorsque toutes les marchandises sont enregistrées à la douane, l'ouverture de la foire dépend du Vaivode de Verkoutourie, qui vers ce tems se rend à Irbit avec un détachement de sa chancellerie. Il est de l'intérêt des marchands que la foire s'ouvre de bonne heure ; mais lorsque le Vaivode aime les présents, il differe l'ouverture jusqu'à ce qu'il soit content de ce qu'il a reçu.

Quand la foire est ouverte, on met un Commis à la porte du village pour percevoir les droits des denrées qui peuvent entrer dans la foire ; souvent le commis les fixe à son gré & fait payer six copekes pour deux cochons qui en ont été vendus quatre.

On y mange beaucoup de petits gâteaux ; on les cuit dans les rues, & le vin s'y boit en grande quantité. Il y a un grand nombre de mandiants qui chantent des cantiques pour qu'on leur fasse l'aumône.

Le commerce de la ville de Koufnetsk, confifte en chevaux & en tabac de Tcherkaffie ou Circaffie. Il n'y paffe plus depuis long-tems aucune caravane, & l'on n'y vend que les denrées qui fe confomment dans le pays.

Dans celle de Tomsk, il y a une maifon marchande qui contient quarante-cinq boutiques. On y trouve des marchandifes étrangeres, & fur-tout des meubles vernis de Chine, que l'on vend à un prix médiocre. Il y a auffi dans cette maifon marchande tout ce qu'on peut défirer en pelleteries.

Il n'y a point de ville dans la Sibérie qui foit plus avantageufement fituée pour le commerce que celle de Tomsk. En été, on y vient fort commodément de Tobolsk, par l'Irtifch, l'Ob & la Tomm : il faut paffer par cette ville en venant de Ienifeisk & des autres endroits de la Sibérie, fitués à l'Orient & au Nord : il y paffe tous les ans une ou deux caravanes de Kalmoukes, & toutes celles de la Chine, pour la Ruffie, ou de la Ruffie pour la Chine. Le commerce y eft confidérable & prefque général, quoiqu'il y ait une compagnie particuliere de commerce qui a fes Directeurs,

»Nous vîmes arriver dans Tomsk, »dit M. Gmelin, une caravane de Kalmoukie; des chameaux portoient les »marchandises : elles furent déposées »dans le gostinnoïdvor ou maison mar»chande, & les boutiques où on les mit »furent scellées du sceau de la douane. »Dès que le Vaivode apprit que ces »marchandises étoient sur le territoire de »Tomsk, il y envoya des commis de la »douane, pour sceller celles qui ne »l'avoient pas été à Sempalat. La cara»vane étoit composée de Russes, de »Boukhares, & de Tatars tchatsuns & »casanins : les Boukhares avoient pris à »Sempalat le chemin de Iamicheva. »Le Vaivode avoit eu avis que toutes »les marchandises avoient été visitées à »Scampalat, excepté celles des Bou»kares, qui avoient représenté qu'il »seroit suffisant de les faire visiter à »Tomsk. Galdan Tsirenn, chef des »Kalmoukes, & l'envoyé Russe, étoient »convenus entr'eux que les deux Nations »commerceroient ensemble sans payer »de droits : on observoit cet accord de »part & d'autre; mais on obligeoit les »Russes à payer les droits dans les Etats »de Russie. Afin qu'il n'y eût à cet égard

»aucune fraude, il fut arrêté que les »marchandises des Kalmoukes & des »Boukhares seroient visitées & scellées »avant qu'elles arrivassent dans Tomsk, »& qu'après en avoir pris un état »fidele, il leur seroit signifié aussi-tôt »après leur arrivée, qu'ils eussent à »déclarer à la Chancellerie tous ceux »qui achéteroient de leurs marchan- »dises, & que l'on exigeroit des droits »de toutes celles qu'ils vendroient »sans déclarer l'acheteur: c'est ce qui »engagea le Vaivode à envoyer au- »devant des Boukhares ; mais ils ne »voulurent pas que l'on visitât leurs »marchandises. Le Vaivode, informé de »cette résistance, envoya d'autres Com- »mis avec cinquante Flouchives, & »leur fit défendre d'entrer dans la ville, »jusqu'à ce qu'ils eussent obéi. Tous les »autres marchands avoient payé les »droits à Sempalat ; c'est-à-dire, le »dixieme de leurs marchandises, excep- »té l'argent & les pierres précieuses. »On les visita ici une seconde fois, »de peur qu'on en eut augmenté la quan- »tité en chemin. Cette visite est avan- »tageuse au Vaivode ; il est de l'intérêt »des marchands qu'elle soit faite au

»plutôt, & ils l'abrégent par des pré-
»sents. Nous assistâmes à celle des mar-
»chandises apportées de Kalmoukie;
»c'étoit des draps de Tchauda, des
»tapis de Perse, qui sont apportés aux
»Kalmoukes par la Boukharie, & par
»conséquent s'y vendent plus cher qu'en
»Russie. Il y avoit en pelleteries des peaux
»de renards qui ne sont pas fort rouges,
»& qu'il est rare de trouver dans la
»grandeur ordinaire; d'autres peaux de
»renard d'une plus petite espece, dont
»les unes ressemblent à celle du renard
»rouge, les autres à de mauvaises peaux
»de linx; des peaux noires d'agneau;
»des peaux de loup & d'ours; des peaux
»de tigre & de panthere de Kalmoukie.
»Une peau de renard rouge, coûte
»quatre ou cinq livres: une peau d'a-
»gneau mort-né coûte environ douze
»sols. Nous vîmes aussi du coton crud
»qui nous parut assez beau; on le ven-
»doit environ douze sols la livre. Nous
»apprîmes avant notre départ que la se-
»conde ambassade vers les Boukhares
»étoit aussi infructeuse que la premiere.
»Le Vaivode imagina que ces gens ne
»s'entendoient pas: il envoya un bon
»interprête & cent Flouchives; mais
»nous

» nous n'avons pas ſu le ſuccès de cette » négociation ».

La pareſſe des habitants de Tomsk eſt incroyable, ainſi que celle des habitants de Tobolsk & de Kouſnetsk : elle eſt vraiſemblablement l'effet du bas prix des vivres & de l'amour crapuleux que les hommes ont pour le vin & les femmes.

Il y a dans le village de Kiœkta, qui ſépare la Sibérie d'avec la Chine, une maiſon marchande. Les marchands Ruſſes y ont des draps, des toiles, des cuirs connus ſous le nom de cuirs de Ruſſie, des uſtenſiles d'étain & des pelleteries de toute eſpece, quoiqu'elles ſoient de contrebande. Les Chinois apportent des damas de quatre qualités, des étoffes nommées *canſa* & *atlas*, du baiberck ou chagrin; du fenſa de trois qualités, qui eſt une eſpece d'étoffe mince; des crêpes, des gaſes, des ſolamianka ou petites étoffes de ſoie, ſur leſquelles ſont colés des fils d'or, & dont les Prêtres & les Comédiens font uſage. Leur principale étoffe de coton eſt le Kitaïka; il y en a de deux eſpeces. une que l'on paſſe à la preſſe, & l'autre que l'on n'y met pas; il y a deux qualités de la premiere eſpece. Ils ont auſſi du

daba, qui eſt une ſorte de coton blanc; de l'ouroubak ou fine toile de la Chine, & du velours. Il faut encore mettre au nombre de leurs principales marchandiſes le char ou tabac de la Chine, la porcelaine, le thé, le ſucre en poudre, le ſucre candi, le gingembre confit, l'écorce d'orange preſſée. Leurs petites marchandiſes conſiſte en pipes, ou fleurs de papier & de fautſa montées ſur du fil de métal; en aiguilles à coudre de toute eſpece à trou rond; poupées de ſoie & de porcelaine, peignes de bois, clinquailleries de toute eſpece pour les Bratskains & les Toungouſes; tinzoing, remedes de la Chine; bibles Chinoiſes peintes ſur ſoie & couvertes d'ivoire, raſoirs, perles, ceintures de ſoie, eaux-de-vie, farine de froment, couteaux & fourchettes, éventails, balances, poivre, habits Chinois, bouskanes, pagodes.

Le prix de ces marchandiſes n'eſt pas toujours le même, le nombre des marchands Ruſſes ou Chinois le fait varier. Quand il y a beaucoup de ces derniers & peu des autres, les marchandiſes Ruſſes ſont plus cheres; cependant les Chinois, qui ſont fins, en font baiſſer

le prix. Ils ſavent que les marchands Ruſſes ſont obligés de partir dans une certaine ſaiſon; ils attendent qu'elle vienne, & ont les marchandiſes Ruſſes au prix qu'il leur plaît.

Tous les Chinois qui viennent à Kækta, ſont des eſpces de payſans qui ne connoiſſent que leur commerce. Ils ont un Commandant qui leur eſt envoyé de Pékin, & qu'on change tous les deux ans: il juge les différents que les Chinois ont entr'eux ou avec les Ruſſes, & ſe concerte dans ce dernier cas avec le Commiſſaire Ruſſe.

Les Soldats qui habitent Zourou-khaïtou, autre village limitrophe de la Chine, s'enrichiſſent par le commerce. Au printems les Chinois qui viennent viſiter les bornes, apportent beaucoup de marchandiſes qu'ils échangent pour des pelleteries & autres marchandiſes Ruſſes, & les pelleteries ne coûtent preſque rien aux ſoldats; ils ont l'adreſſe de les tirer des Toungouſes à très-bas prix & en font un commerce qui leur eſt très-avantageux.

Le commerce d'Irkoutsk eſt conſidérable & les marchandiſes étrangeres n'y coûtent pas beaucoup plus cher qu'à

Moſcou, Péterѕbourg & Kiækta ; le commerce de la Chine occaſionne le bon marché des marchandiſes. Il n'y a point de ville Ruſſe, de la quelle il ne vienne à Irkoutsk quelques marchands, avec des draps fins, des velours étrangers, des ſucres, des épiceries : les marchands arrivent au commencement & dans le cours de l'hiver, & commercent avec les Chinois pendant cette ſaiſon. Dès que les glaces commencent à fondre, ils ſont obligés de partir, & d'amaſſer une certaine ſomme en monnoie du pays, pour payer les droits de leurs bateliers : alors ils donnent ſouvent les marchandiſes qui leur reſtent, pour un prix plus bas que celui de Moſcou ou de Pétersbourg. Cependant il y en a qui portent ces marchandiſes ailleurs. Ils partent au printems pour ſe rendre à la foire de Makarier qui ſe tient en été : ils y échangent leurs marchandiſes pour celles qui ont le plus de cours à la foire d'Irbit, où ils arrivent pendant l'été ; & lorſqu'ils n'ont pu tout débiter, ils portent ce qui leur reſte à Tobolsk. Ils en partent au printems pour voyager dans toute la Sibérie, reviennent en automne & au commencement de l'hi-

ver, vont ensuite à Kiœkta, puis au printems à Irkoutsk & à deux cents-cinquante lieues au-delà, reviennent en traîneau à Kiœkta, retournent à Irkoutsk, en automne à Tobolsk, passent pendant l'hiver & l'été suivant aux foires d'Irbit & de Makarier, & reviennent dans leur ville après quatre ans & demi d'absence. Avec de l'intelligence & de l'activité, ils peuvent gagner dans ce voyage trois cents pour cent.

Vers la fin d'Avril ou le commencement de Mai, ordinairement la Léna & l'Ilga dégelent: les pluies & les neiges fondues augmentent considérablement le volume & la rapidité des eaux, & la navigatiou de ces deux rivieres est beaucoup plus facile. On voit alors un grand nombre de radeaux chargés de farine descendre à Iakoutsk par la Léna.

Les habitants de ces cantons sont trop paresseux pour construire des bateaux; un radeau ne leur coûte aucun frais & presque aucune peine; ils sont au milieu de grands bois dont ils peuvent disposer.

La farine qu'ils transportent n'est point en sacs: on la met dans une hute

de planches qui eſt au milieu du radeau. Il arrive ſouvent que les habitants de Iakoutsk n'ont pas beſoin de toute la farine qui leur eſt portée ; mais le Gouverneur achete le reſte & trouve dans ce commerce un gain aſſuré. Les habitants de cette ville font un commerce très-conſidérable de peaux d'écareuils. Ils amarent leurs radeaux avec une eſpece de cable plus gros que le bras, fait de branchages entrelacés, & l'on n'a point d'exemple qu'un de ces cables ſe ſoit rompu.

Il y avoit autrefois une foire au fort Kirouskoï. Les habitants des environs qui étoient chaſſeurs, & quelquefois les Toungouſes, s'y raſſembloient tous les ans pour commercer, ſur-tout en zibelines. Elles y étoient alors en ſi grande quantitée, que l'impôt mis ſur cette marchandiſe, rendoit une ſomme conſidérable ; & ſi l'on juge des Kirenſkains de ce tems par ceux d'aujourd'hui, on ne doutera point qu'ils ayent vendu autant de zibelines en fraude qu'en payant l'impôt.

Dans les premiers tems il n'y avoit guere que les Toungouſes qui s'adonnaſſent à cette chaſſe ; ils le faiſoient modé-

rément & ne diminuoient pas trop le nombre des zibelines ; mais les Ruſſes ayant vu combien ce commerce étoit avantageux, les ont, pour ainſi dire, détruites, ſoit aux environs de la Léna, ſoit dans les diſtricts d'Ilimsk, d'Irkoutsk, de Selinghinsk & de Nertſchimsk.

Les Toungouſes de tous ces cantons ne payent plus le tribut qu'en argent, ou en peaux d'écureuil, de loutre, de rene & d'ours. Ils donnoient autrefois des peaux de zibelines ; mais s'étant plaints très-ſouvent, qu'on détruiſoit dans leurs pays cette eſpece d'animal, le Gouvernement en a défendu la chaſſe aux Ruſſes. Cette défenſe ne produit cependant pas un grand effet : on prend toujours des zibelines ; & plus on craint le châtiment plus on ſe cache. On ſurprend quelquefois des contrevenans ; mais les Commandants gagnent à ſe laiſſer fléchir, & il n'y en a point qui ſoient inexorables.

Les Mangaſéens ont une foire qui ſe tient tous les ans, où l'on vend des pelleteries de toute eſpece. Les peuples idolâtres des environs, chaſſent pendant l'hiver le long de la Néjanaïa Tongouſ-

ka, de la basse Iénisei, de la Kourcika, Kantaïka, Doudina, & autres ruisseaux & rivieres, comme la Karanga, la Tas, l'Ob, &c. Quelques-uns de ces chasseurs apportent leurs pelleteries eux-mêmes à la foire de Mangaséa, mais la plupart les trafiquent avec des Russes qu'ils connoissent : ils craignent d'avoir à faire à des acheteurs trop au-dessus d'eux, ou d'être forcés à livrer leurs marchandises pour un trop bas prix. Cependant il y a toujours dans cette ville quelques hommes des Nations voisines, parce qu'on a coutume d'en exiger des ôtages, qu'on ne laisse en liberté, que lorsqu'ils sont remplacés par d'autres. Lorsque tous les Chasseurs, les ôtages, les Marchands, les Receveurs du tribut sont arrivés, le commerce commence, mais secrétement & comme à la dérobée, soit afin que les marchands rusés puissent mettre à profit l'incapacité des autres, soit par la crainte que l'un d'eux, connoissant la richesse d'un autre, ne formât le dessein de l'assassiner. Presque toutes les marchandises que l'on met en vente, sont des peaux de zibelines, de renard blanc, de renard bleu, de renard noir,

gris, &c, de goulu, de loup blanc, d'ours, la plupart blanc : dans le nombre de ces dernieres il y a des peaux d'ourſon de la Nijanaïa Toungousk, qui ont preſque le blanc de l'argent. On apporte auſſi d'Avam des peaux mégiſſées de jeunes rennes, qui ſont de la plus grande ſoupleſſe. Ces pelleteries de l'Iénéiſei ſont beaucoup plus eſtimées que celles de l'Ob & de la Léna, parce qu'elles les ſurpaſſent en grandeur, que le poil en eſt plus épais & meilleur ; c'eſt pourquoi l'Iéniſei eſt la riviere ſur laquelle les Ruſſes font le plus d'établiſſements.

La foire d'Iéniſei ſe tient tous les ans au commencement du mois d'Août. Les marchands Ruſſes, qui reviennent de la frontiere par eau, arrivent ordinairement aſſez tôt pour vendre quelques-unes de leurs marchandiſes Chinoiſes, avec ce qui leur reſte de marchandiſes Ruſſes, & revenir avec des pelleteries Mangaſéennes. D'autres marchands Ruſſes & Tatars viennent de Tobolsk, par l'Irtiſch, l'Ob, la Ket, & font par terre le trajet, qui ſépare la Ket de l'Iéniſei. Ils arrivent ordinairement dans les premiers jours d'Août : leurs marchandiſes ſont preſque toutes

Ruſſes : elles conſiſtent en cuirs, draps, toiles, bas foulés, tabac de Circaſſie, couteaux, fourchettes, ſouliers, miel, vins, étoffes, uſtenciles & denrées de toutes les ſortes. Quelques marchands de Kraſnoïark apportent des zibelines médiocres. Il y vient auſſi de toutes parts des promichelénies, & la foire eſt conſidérable.

Le Bourg de Kamenskoïé eſt renommé par le commerce qui s'y fait en linge de table & en ſavon. Outre le ſavon commun, on y en fait une autre eſpece nommée *maſlennoïée-milo*, ou *ſavon de beurre*; parce qu'il n'y a aucune autre ſubſtance graſſe que le beurre. Il eſt meilleur que le ſavon commun pour blanchir le linge fin, & on le vend un peu plus cher. Ce ſavon, connu dans la Sibérie & la Ruſſie ſous le nom de ſavon de Tioumenne, eſt très-renommé.

Le cuivre en œuvre coûte à Néviansk environ trente ſols, le laiton trente-ſix; il faut en excepter les ouvrages fins dont le prix eſt néceſſairement plus conſidérable : le travail en eſt propre & ſolide.

Il croît dans les bois qui ſont près

de Verkoutourie des pins que les Sibériens nomment *cédres* ; on mange cruds les fruits de cette arbre, tant en Russie qu'en Sibérie, & l'on en tire une huile agréable, dont les gens riches se servent aux jours de jeûnes pour faire de la pâtisserie & frire du poisson, & il s'en fait une grande consommation. On porte ces fruits dans toute la Russie ; on en fait cas même à Pétersbourg : Verkoutourie est le lieu le plus voisin d'où on puisse les transporter. Les bêtes à cornes & les chevaux réussissent très-bien dans ce canton ; le bœuf y est à bas prix. La Toure a peu de poisson ; mais il il y a dans le voisinage plusieurs lacs qui en sont remplis.

C'est aux environs de la riviere d'Orchon & même vers la Selinga, du côté de Solinghinskoï, qu'on trouve abondamment la rhubarbe ; tout ce que la Russie en fournit aux pays étrangers vient des environs de Solinghinskoï. Comme cette racine est fort estimée en Europe, le Gouvernement de la Sibérie n'a pas manqué de s'emparer de ce commerce, qui seroit très-avantageux à la Russie s'il étoit fidellement administré ; car il n'en vient point d'ailleurs ; & s'il en est

Histoire généalogique des Tatars, par Abulgasi-kan.

venu quelquefois de la Chine, c'étoit de la rhubarbe qui y avoit été portée du pays des Mongales; parce que les caravanes de la Sibérie ont autrefois fait quelque négoce avec cette racine à Pékin. Mais à présent que les Européens la tirent directement de la Russie, on ne trouve plus à la débiter à la Chine. La rhubarbe croît en si grande abondance dans le territoire de Selinghinskoï, que le Gouvernement de la Sibérie en vend jusqu'à vingt-cinq mille livres à la fois.

Les Kamtschadales dans leur commerce, n'ont d'autres vues, que de se procurer ce qui est nécessaire à leur existence. Ils donnent aux Koriaques des martres zibelines, des peaux de renards, des peaux de chiens blancs & à longs poils, des champignons secs & d'autres bagatelles. Ils en reçoivent des habits faits de peau de rennes ou d'autres animaux. Ils échangent entr'eux les choses qu'ils ont en abondance pour celles dont ils manquent; comme des chiens, des canots, des plats, de grands vases, des auges, des filets, de l'ortie séchée pour faire de la toile, & enfin des provisions de bouche. Ce trafic se fait avec bonne-foi & avec amitié.

Ce ſont les Coſaques qui ont commencé à établir le commerce dans ce pays. Dans le commencement de la conquête du Kamtſchatka, ils faiſoient de fréquentes incurſions à main armée ſur les Kamtſchadales rébelles, & pilloient tout ce qu'ils trouvoient. Lorſqu'ils alloient lever les tributs, ils tiroient toujours quelques pelleteries des naturels du pays; car indépendamment de la taxe de la couronne, chaque Kamtſchadale étoit obligé de leur donner quatre renards ou zibelines, dont l'un étoit pour le Receveur, l'autre pour ſon Commis, le troiſieme pour l'Interprête, & le quatrieme pour les Coſaques. Ceux-ci dans les tournées qu'ils faiſoient pour lever les taxes, portoient avec eux des bagatelles qu'ils vendoient très-cher aux nationnaux; & quoique par la ſuite ces excurſions ayent été défendues, les Coſaques ont cependant la liberté de commercer avec les Kamtſchadales, & de vendre leurs marchandiſes comme ils le veulent. Ils ne prennent pas toujours des pelleteries en échange; mais ſouvent les choſes dont ils ont beſoin, comme canots, filets, ou proviſions de bouche; & ils n'ont

pas d'autre moyen de ſubſiſter dans un pays où l'on manque de blé & de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

Quelques Ecrivains prétendent cependant que depuis plus de cent-cinquante ans, il y avoit un commerce entre les Kamtſchadales & les Japonois : que ces derniers leur donnoient pour des fourrures toutes ſortes d'uſtenſiles de fer & de cuivre, & ſur-tout des aiguilles & des couteaux ; mais quand même cela feroit vrai, on ne peut le regarder comme un commerce réglé. On convient même que les Japonois ne faiſoient ce trafic que dans le cas où des tempêtes les jettoient ſur ces parages. D'autres écrivains, au contraire, ſoutiennent que les vaiſſeaux Japonois venoient réguliérement deux fois l'année à l'embouchure de la riviere *Bolchaia Réka*, pour ce commerce. Cependant la vérité eſt que les Kamtſchadales n'ont jamais eu de commerce, ni entr'eux, ni avec leurs voiſins. Quant aux Japonois, ils venoient dans les îles Kouriles, où ils échangeoient différentes marchandiſes pour des fourures & des plumes d'aigles.

Quoiqu'au commencement de la

conquête du Kamtſchatka, il y eut quelques marchands en détail qui venoient avec les collecteurs des tributs, & qui portoient avec eux plusieurs petites marchandiſes, on ne peut cependant les regarder comme de vrais commerçants, parce qu'ils s'occupoient moins du commerce que du ſervice militaire, qu'ils faiſoient comme les Coſaques: quelquefois même les Commiſſaires donnoient le commandement aux Coſaques ſur ces Receveurs, & il n'y avoit preſque aucun de ces petits marchands qui ne ſouhaitât avoir le rang de Coſaque. Ce titre de Coſaque ne s'accordoit pas à tout le monde; & ceux qui l'obtenoient n'en jouiſſoient quelquefois pas long-tems; car quoiqu'ils fiſſent le ſervice militaire, ils reſtoient dans le pays, la plupart ſous le nom de bourgeois, & à la premiere réviſion, étoient employés ſur les regiſtres de la capitation comme de véritables habitants; parce que l'on ne faiſoit revenir perſonne d'un pays ſi éloigné & ſi mal peuplé.

Ce furent les Commis ou Facteurs des vrais Négociants, quic ommencerent à porter quantité de marchan-

difes, d'abord à Okotsk, & enfuite au Kamtfchatka, dans le tems de la feconde expédition. Ceux qui étoient employés à cette expédition, firent un fi grand débit de marchandifes, & quelques-uns des petits marchands qui étoient venus de Ruffie fur des vaiffeaux en y fervant de matelots étendirent tellement les branches de négoce, que dans l'efpace de fix ou fept années, plufieurs d'entr'eux firent un commerce de quinze à vingt mille roubles. Les Facteurs & Commis ayant fait des gains confidérables, ils fe livroient au luxe & à la dépenfe, confommerent une partie de leurs richeffes, & n'ofant plus reparoître devant leurs maîtres, ils s'établirent au Kamtfchatka, dans l'efpérance que l'éloignement & le petit nombre d'habitants du pays, empêcheroit qu'on ne les fit retourner dans leur patrie; mais ils fe tromperent.

Depuis l'expédition du Kamtfchatka le commerce du pays changeant de face, on payoit argent comptant tout ce qu'on achetoit; mais les marchands étoient tous officiers & foldats qui étoient obligés de faire crédit aux nationnaux, & d'attendre jufqu'à l'hiver qu'ils fuf-

ſent de retour. Alors, pour leurs marchandiſes, ils prenoient deux des fourrures au prix du pays, & avec tant d'avantage qu'ils gagnoient trois cents pour cent.

Si l'on compare les échanges que l'on fait des marchandiſes du Kamtſchatka avec celles de la Chine, on trouvera que malgré les dépenſes qui doivent être très-conſidérables, à cauſe de l'éloignement des lieux, de la difficulté du voyage, des frais de charroi, de ceux d'entretien & autres, que mille roubles en rapportent quatre milles : c'eſt ce que nous allons faire connoître. Mais il ne faut pas reſter plus d'un an au Kamtſchatka ; car au lieu de gagner on courroit riſque de perdre conſiérablement : voici pourquoi.

1°. Ceux qui arrivent dans ce pays, voyant que tout y eſt fort cher, & voulant en profiter, vendent le plutôt qu'ils peuvent ce qu'ils ont ; ils ſe dépouillent de tout, même de leurs habits, dans l'eſpérance de quitter bientôt le pays. Mais lorſque des obſtacles les y retiennent une autre année, ils ſont obligés de payer le double toutes les choſes dont ils ont beſoin.

2°. Plus les fourrures ſont gardées,

plus elles perdent de leur couleur, de leur bonté, & par conséquent de leur prix.

3°. Les marchandises qui restent dans les magasins ne leur rapportent aucun intérêt. D'un autre côté, la cherté & la mauvaise qualité des vivres, le prix considérable du loyer des logements & des magasins, le désagrément, l'ennui de vivre dans ce pays & autres inconvénients.

Les marchandises que l'on apporte au Kamtschatka sont tirées de la Russie, d'autres Etats de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie & des Calmoukes. On y porte des draps de différentes couleurs, toutes sortes de chaussures, qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie ou de coton, du vin, en petite quantité cependant, du sucre, du tabac, différentes bagatelles en argent, quelques galons, des miroirs, des peignes, de fausses perles & des grains de verre. On y porte de la Sibérie différents vaisseaux de fer, & de cuivre, du fer en barre & des outils de ce métal, comme couteaux, haches, scies & briquets; de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, des peaux de rennes tannées, de gros draps & des toiles communes.

De Boukarie & du pays des Calmouks, on y porte des toiles peintes, des toiles de coton lustrées, de différentes couleurs & d'autres marchandises de ces pays. On apporte de la Chine des étoffes de soie & de coton de plusieurs especes, du tabac, de la soie, du corail & des aiguilles, qu'ils préferent à celles de Russie. On y porte du pays des Koriaques toutes sortes de peaux de rennes crues & préparées ; & c'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit.

Les marchands ne doivent point se charger d'une grande quantité de marchandises, car à quelque bon marché qu'ils les donnassent personne n'en acheteroit; parce que ceux qui habitent ce pays ne faisant point de commerce, n'achetent point des marchands qui s'en vont les effets qui leurs restent : d'un autre côté, les naturels du pays ne se fournissent que de choses qui leur sont nécessaires pour le moment; autrement ils les refusent à quelque bas prix qu'on veuille les leur céder; mais quand ils se trouvent dans le cas d'en avoir besoin, ils les payent quatre ou cinq fois plus cher qu'elles ne valent : c'est pourquoi

il n'eſt pas poſſible de déterminer avec certitude le prix des marchandiſes que l'on porte au Kamtſchatka. On peut dire en général, qu'en automne, lorſqu'il y a beaucoup de marchands, & qu'il y a une eſpece de foire, les marchandiſes ſont à plus bas prix, & qu'elles ſont plus cheres au printems lorſqu'elles ſont débitées.

Il ſe vend au Kamtſchatka, environ pour dix mille roubles de marchandiſes, qui rapportent trente ou quarante mille roubles de profit; & en portant de Kiækta les marchandiſes qu'on tire de ce pays, on gagne au moins le double. Or un marchand qui pourroit vendre chaque année, ſes marchandiſes au Kamtſchatka & ſur les frontieres de la Chine, ou à Iakoutsk, dans le tems de la foire, feroit un gain immenſe.

On ne tire du Kamtſchatka que des pelleteries, qui ſont des caſtors marins des zibelines, des renards & quelques loutres. Comme autrefois il n'y avoit point d'argent dans ce pays, tous les marchés ſe faiſoient en fourrures. Par exemple, on achetoit des marchandiſes pour un renard, qui étoit évalué à un rouble; mais aujourd'hui qu'ils com-

mencent à en avoir, ce n'eſt plus à un rouble par renard que les marchés ſe font, c'eſt ſuivant le prix courant de ces fourrures, ou argent comptant.

Toutes les marchandiſes qui ſortent du Kamtſchatka payent à Okhotsk un droit de dix pour cent, & les zibelines de douze pour cent.

Par le tarif du prix des marchandiſes qui ſe vendent au Kamtſchatka, qui a été donné par M. Kracheninnikou, on voit que la toile étrangere, qui vaut un rouble en Ruſſie, ſe vend deux roubles au Kamtſchatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze copecks, ou ſols, par archine, ſont vendus cinquante ou ſoixante ſols. Le damas de dix roubles par piéces ou rouleau, vaut vingt ou vingt-cinq roubles. Le taffetas de trois roubles la piéce, en vaut huit. Des bottes qui ont coûté ſoixante ou quatre-vingt copecks, ſe vendent trois roubles, dont un vaut cent copecks. La toile de coton de Boukarie, retire ſept à huit roubles, ſur trois d'avance; & celle du pays des Calmouks, retire un rouble, ou même un rouble & demi, ſur quarante copecks.

L'étain travaillé, qui coûte vingt-

cinq ſols la livre, en rend quatre-vingt. Une marmite de cuivre de trente-cinq ſols, en vaut cent-vingt. Une poële de fer, de quinze ſols, ſe revend un rouble. Un couteau de Soliamskoi en Sibérie, vaut cinq à ſix fois ſon prix au Kamtſchatka. Le corail, à douze ſols le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix ſols la livre, ſe vend neuf francs.

La farine de ſeigle, dont la meſure a coûté vingt-cinq copecks, ſe vend depuis quatre roubles juſqu'à huit. Le ſuif qui coûte neuf francs le poids de quarante livres, ſe vend de quatre à cinq roubles. Les peaux de renard préparées, ne gagnent que deux tiers au-deſſus du prix de l'achat; & les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent juſqu'à douze.

Un revenu très-conſidérable que la couronne de Ruſſie tire du Kamtſchatka, c'eſt celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il ſe fait une conſommation qui produit au Fiſc, cinq à ſix mille roubles.

Les habitants d'Ouroup & d'Itourpou ont fait quelque commerce avec les Kouriles, voiſins du Kamtſchatka:

mais plusieurs d'entr'eux ayant été faits prisonniers dans l'isle de Poromousi, le commerce & la navigation furent interrompus, entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

La Russie pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine, quand elle aura des ports, des vaisseaux, une population & une navigation bien établie au Kamtschatka, & que cette presqu'île sera défrichée. Mais il faut qu'elle établisse de bonnes loix; car les Russes esclaves seront sans vigueur, sans activité & succomberont dans leurs entreprises; ou s'ils réussissent, ils s'établiront dans les pays de conquêtes, éloignés de leur patrie, rompront des chaînes toujours insupportables & trop pesantes pour ne pas enfin se briser par leur propre poids. Les Colonies de Boston, qui donnent aujourd'hui tant d'inquiétudes à l'Angleterre, doivent servir d'exemple au Gouvernement Russe. Il faut aussi que le Souverain de cet empire, s'il veut achever de policer ses Sujets, & rendre ses Etats florissants, leur laisse la liberté du commerce & ne mette sur les marchandises que des impôts peu onéreux.

§. II.

Arts & Sciences des Peuples de la Siberie.

Ces Peuples ſauvages n'ont point encore eu aſſez de commerce avec les Nations policées pour connoître les Arts & les Sciences ; ils ſont la plupart dans l'heureux état primitif de l'homme, dont ils ne ſortiront peut-être que trop tôt pour leur malheur.

L'agriculture eſt preſque généralement ignorée en Sibérie ; on ne ſait ce que c'eſt que d'y fumer ou mêler les terres ; aucun payſan n'oſeroit par ſuperſtition labourer les terres qui ne ſemblent pas y avoir été deſtinées par la nature. Ils s'établiſſent donc preſque toujours dans les lieux où il y a peu de bois ; mais ſouvent ces endroits ſuffiſent à peine pour l'entretien d'un payſan & de ſa famille. A quelque diſtance d'Irbit, quoique le terroir ſoit de bonne qualité, les habitants prétendent qu'il ne fournit point aux ſeigles & aux bleds une nourriture ſuffiſante : mais ils ne doivent s'en prendre qu'à leur pareſſe & à leur incapacité.

Les

Les Tatars Abintſins cultivent la terre : ils ſe ſervent d'un outil dont le fer eſt en demi-cercle, tranchant par le bout, & faiſant avec le manche un angle droit. Ils le font entrer dans la terre où il fait le même effet que le hoyau. Leur blé ſe moud entre deux pierres, qu'on frotte l'une ſur l'autre.

Dans les environs de Kraſnoïark, il ne faut pas grands talents pour cultiver la terre ; il ſuffit ſeulement d'en remuer la ſuperficie, & l'on peut, ſans engrais, enſemencer le terrein pluſieurs années de ſuite. Quand il refuſe de produire, on enſemenſe un autre canton : ce peuple eſt trop pareſſeux pour donner à la terre les ſoins qu'elle demande. Les Bratskains, voiſins des *Prékachetchiks*, cultivent le blé, le ſeigle, l'orge & le chanvre.

Les Mines de fer & de cuivre ſont en grand nombre & très-abondantes en Sibérie. Pour les mettre en valeur, on a établi des fonderies par-tout où il a été poſſible d'avoir de l'eau, du bois, & les autres choſes néceſſaires. Fonderies.

Près de Kongour, il y a une fonderie, qu'on appelle la fonderie *d'Irghin* : elle a été établie vers l'année 1733 : on y

fond le fer & le cuivre. Pour la mine de fer, on n'avoit dans ce tems qu'un fourneau de grillage, & un haut fourneau : pour la mine de cuivre, on construisoit un fourneau moyen & deux fourneaux de fusion. La traite de la mine de fer est de cinq lieues, & elle ne donne que vingt pour cent : celle de cuivre est tirée de Bourma. On vend en cet endroit de petites marchandises de toutes especes, & toutes sortes d'ustensiles de cuivre étamé en dedans & en dehors : ces ustensiles sont mal faits, parce qu'on manque de bons Ouvriers.

A treize lieues d'Iecatherimbourg, il y a une fonderie de cuivre, qu'on appelle la fonderie de *Poleva*. Elle est entourée de retranchements pour la garantir des insultes des Bachkires. Cette fonderie a tous les fourneaux nécessaires pour couler la matte ; deux moulins à piler la mine, dont l'un avoit plusieurs pilons & l'autre un seul. Les eaux de la Poleva font aller ces moulins. Il y a dans cette fonderie un hangard où l'on grille la mine. Les mattes qu'on y coule, sont portées à Iacatherimbourg pour les affiner & les

mettre en lames. On a fait conſtruire un haut fourneau pour exploiter la mine de fer, quand celle de cuivre manquera. On deſcend dans la mine de cuivre par un eſcalier aſſez commode : elle n'eſt point en ſillons, mais par nids ou glébes, dans une terre noire un peu alumineuſe. Elle étoit pyriteuſe & ne donnoit qu'environ trois pour cent.

Plus loin on trouve la fonderie de *Kamenskié*, qui eſt à dix-huit lieues d'Iecatherimbourg. Cette fonderie eſt établie ſur la Kamenka : elle eſt fortifiée d'un rempart de bois & de chevaux de friſes. C'eſt une des plus anciennes de la Sibérie, & celle où l'on fait le meilleur fer ; il eſt très-vibreux, très-liant, & l'on ne coule point ailleurs de gueuſes auſſi parfaites : preſque toutes ſoutiennent l'épreuve, ce que ne font point la plûpart des gueuſes des autres fonderies. Il y a dans cette fonderie deux hauts fourneaux & deux martinets, qui, de même que les ſoufflets, ſont mis en jeu par les eaux de la Kamenka. On tire le minerai près du Pinard, qui eſt à ſept lieues de la Kamenka.

Sous la montagne de Kolivan, il y a une fonderie de cuivre. Les reſtes de

l'ancienne fonderie & du rempart dont elle étoit entourée, sont au bas de la montagne. Elle a été rebâtie en 1729, à l'endroit où elle est aujourd'hui. Il y a au haut de la montagne un puits profond de dix-sept toises, & un filon de cinq pieds, dont la mine est bleue & verte : elle donne vingt-quatre pour cent ; c'est la plus riche de cette contrée. Cependant on l'a abandonnée depuis 1732, ainsi que toutes les autres des environs, parce qu'un incendie qui s'étendit depuis l'Irtich jusqu'à l'Ob, les brûla toutes dans cette même année. On n'a exploité depuis ce tems que celles de Picktova & de Roskaïa : elles sont pyriteuses & faciles à traiter ; au contraire celles de Kolivan & de Voskresenski ne se laissent pas réduire en mattes.

La fonderie de Kolivan, après avoir été abandonnée quelque tems, a été rétablie. Elle est aujourd'hui une des plus considérables qui soient en Sibérie. On a trouvé de nouveaux filons. On a porté des échantillons à Iacatherimbourg : ils ont été essayés par d'habiles mineurs qui ont jugé qu'elle n'étoit pas seulement riche en cuivre, mais encore en

argent, & que cet argent tenoit aſſez d'or pour qu'on en fît le départ. On a établi de nouveaux atteliers avec de nouveaux affinages. Mais ces derniers établiſſements ſont devenus plus néceſſaires, depuis qu'aux environs de Kolivan on a découvert dans une montagne des mines ſi riches en cuivre tenant de l'argent, que l'on y a trouvé des filons de deux à trois pieds de largeur qui s'étendent à plus d'un mille d'Allemagne. Dans cette mine il y a une quantité d'or natif : il paroît même aſſez ſouvent à la ſurface, en grains ou en petites feuilles aſſez épaiſſes.

La découverte de cette mine a été ſuivie de pluſieurs autres qui s'étendent à l'Orient, au-delà d'Ouſt-Kemeno-Gors, paſſant entre ce fort & Nor-Saiſlan, juſqu'à la riviere de Bouktourna qui ſe jette dans l'Irtich. Par conſéquent cette vaſte étendue qui eſt entre l'Irtich & l'Ob, peut être remplie de mines très-riches, qui ne pourront être épuiſées dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles, quand même on les exploiteroit ſans diſcontinuer. Il n'eſt pas néceſſaire d'y conſtruire des machines diſpendieuſes pour en tirer les vapeurs ou l'eau ſuperflue : le mi-

nerai eſt par-tout à peu de profondeur ; & un puits de dix toiſes eſt une choſe très-rare dans ce canton. A quelques diſtances, l'Entrepreneur de ces mines a fait bâtir un village ſur les bords de l'Ob, qui eſt une des plus grandes rivieres de la Sibérie.

Dans ce canton, il y a une montagne nommée *Ploskaïa-Gors*. La mine qu'on en tire, ſe fond à Kolivan. Sur cette montagne, la mine n'eſt pas à plus de huit toiſes de profondeur. Trente Mineurs peuvent tirer en un jour depuis quatre-cents juſqu'à huit-cents livres de minerai. La qualité en eſt bonne; mais on ne peut exploiter cette mine que pendant les trois mois d'été. Au pied de cette montagne, les Mineurs ont de petites huttes d'écorces de bouleau.

A quelque diſtance de cette mine, eſt la montagne de Piktova ou des Sapins blancs ; on y trouve cinq autres mines qui rendent beaucoup. Le minerai eſt à peu de profondeur : les terriers ne ſont point à plus de quinze toiſes de la ſurface, & preſque tous ne ſont qu'à ſept. La mine eſt en filons conſidérables; elle donne douze par cent de cuivre pur. On n'a pas la peine de cher-

cher les filons ; il ne faut que suivre les puits des anciens habitans du pays. On ne sait quels étoient ces habitans : ce n'étoit point des Kalmouckes ; car ils ne savent encore aujourd'hui que fondre le fer.

Dans l'espace d'une demi-lieue au Sud de Piktova, il y a deux montagnes où l'on trouve aussi quelque puits. Il y en a sur toutes les montagnes de cette contrée, & la plupart des travaux anciens ne sont que des puits : quelques-uns sont de huit toises de profondeur ; mais ce n'est qu'en un terrein mol qui céde aisément au marteau. Il y a apparence qu'on ne connoissoit point alors l'usage de la poudre dans ce pays.

Les Tatars Vesk-Tomskiens qui habitent le long des rivieres de Kondoma & de Morassa, connoissent l'art de fondre le fer ; on n'a même dans ce canton que celui qu'ils forgent. Presque toutes les huttes de ces Tatars sont des fonderies. On doit juger delà qu'il seroit possible de se dispenser d'en bâtir à grands frais comme on fait en Europe. Le foyer de ces huttes qui sert de cuisine, & qui est un trou fait dans la terre, est une partie du fourneau. Un

chapiteau d'environ un pied de hauteur, de la largeur du foyer, c'est à-dire, d'un demi-pied de diametre, & qui diminue de ſorte qu'il n'a vers le haut qu'un pouce & demi, fait avec le foyer tout l'appareil métallurgique. Il y a au-devant un trou que l'on bouche pendant la fuſion, & par le côté un autre trou par lequel paſſent deux ſoufflets. Deux hommes ſervent ce fourneau : l'un ſtratifie alternativement le charbon & le minerai qui doit être briſé, remplit le fourneau de ces deux matieres ; & l'autre fait aller les deux ſoufflets. Dès que le charbon eſt un peu conſommé, il en remet, ainſi que du minerai, & continue de la ſorte, juſqu'à ce qu'il ait mis environ trois livres de minerai. Ils ne peuvent en fondre davantage. Le Souffleur ſouffle encore quelque tems ; enſuite, ôtant avec des pinces la pierre qui bouche le trou de devant, il cherche le métal parmi les cendres dont le foyer eſt rempli : il le frappe avec un marteau de bois, & fait tomber les charbons qui s'y étoient attachés. Des trois livres de minerai ils retirent ordinairement trois livres de fer : il eſt groſſier, mais fort bon.

A quelque diſtance de Tomsk, dans un bourg nommé *Bogorodokoïé*, il y a une fonderie qui conſiſte en quatre murs & un toît qu'on ôte à volonté. On y voit deux fours joints enſemble par un mur mitoyen; chaque four a une demi-aune de diametre & une aune de profondeur: la même ouverture ſert d'œil & de paſſage à la tuyere. Après avoir répandu dans le fourneau un peu de pouſſiere de charbon, & adapté la tuyere qui eſt d'argile, on forme le fourneau avec des briques, & l'on remplit de terre graſſe, ſéche & pulvériſée les vuides qui ſont entre ces briques. Les Fondeurs prétendent que s'ils muroient cette ouverture, le feu ſeroit trop violent, & que leur opération réuſſiroit mal.

Ils trouvent le long de l'Ob la mine qu'ils fondent: elle eſt en petits morceaux, jaune en dehors, brune en dedans, & fort compacte. A quatre lieues du village, il y a une montagne qui eſt toute de minerai: il eſt à peu-près de la même couleur que celui de l'Ob, mais non auſſi compacte: ils ne l'emploient que dans le cas où ils n'ont pas l'autre en quantité ſuffiſante, parce qu'ils ont éprouvé que ce dernier donne le meilleur fer.

Avant de fondre la mine, ils la grillent avec du bois : elle devient rouge & tendre. Alors ils la jettent dans une auge longue & étroite, dans laquelle un homme la pile avec un assez gros pilon. Ils disent que, sans le grillage, ils ne tireroient point de fer de cette mine. Après ces préparatifs, ils remplissent de charbon le fourneau, &, ôtant une partie du toît, ils laissent le passage libre à la fumée ; ensuite ils mettent sur le charbon un peu de mine pilée. Ils commencent à mettre peu de mine, & augmentent de maniere qu'ils coulent environ deux pouds ou quatre-vingt livres de fer, qu'ils vendent vingt ou vingt-six sols le poud. Ce fer est excellent, & le plus liant qui se fonde en Sibérie.

Le voyage de Kamtschatka avoit fait établir une fonderie de fer sur le ruisseau de Telme, à une demi-lieue de l'Angare ; mais n'ayant pas réussi comme on le désiroit, on l'abandonna dès l'automne de 1734. La montagne d'où l'on tiroit le minerai, est à plus de vingt lieues de distance de la fonderie. Cependant depuis longtems les Bratkskains de cette contrée tirent de la mine du

même endroit & la fondent. Les Russes des environs en tirent aussi, & ils ont du fer en abondance.

La montagne est couverte d'un lit de terre qui a deux pieds d'épaisseur. Sous cette terre on trouve un roc parsemé de filons qui ont depuis quatre jusqu'à sept toises de profondeur. La mine est ordinairement une argille jaune, remplie de riches couches brunes, & de petits grains ronds & gros comme des pois. Elle devient rouge au grillage, & donne le tiers, le quart, & quelquefois la moitié de fer.

Aux environs du village d'Orlensk il y a une fonderie couverte d'écorces de bouleau : elle est composée, entr'autres choses, de deux fourneaux d'essai. Il y a deux mines : l'une est blanche & tient peu de fer, mais il est excellent ; cependant, comme on n'en tire que deux onces par cent, on ne la fond point. Cette mine passe aussi pour tenir argent. L'autre est une mine de cuivre fort pauvre.

Sur le bord de l'Olecma, à quelque distance de son embouchure, il y a plusieurs montagnes où l'on trouve la mine de fer qui est excellente & très-facile à travailler. Toute la pointe d'une de ces

montagnes eſt d'une riche mine de foie briſée en pluſieurs morceaux, qui ſont parmi une mine de fer jaune-terreuſe, & quelquefois rouge. On en trouve des morceaux qui peſent douze à ſeize-cents livres; mais ils ſont extrêmement rares: les plus communs ſont de trois à quatre livres. La mine eſt naturellement détachée ſans aucun mêlange de pierres, & on peut la tirer avec la pelle ſeule. Huit ou dix Ouvriers en tirent dans un jour depuis ſeize juſqu'à vingt-mille livres. On la jette dans une caiſſe de bois qui peut en contenir cette quantité. Lorſqu'elle eſt pleine, on la couvre de bois & on y met le feu: c'eſt ainſi que ſe fait le grillage. On en remplit enſuite des ſacs de cuir que des hommes portent ſur leurs épaules juſqu'au bas de la montagne: ils peuvent faire chaque jour huit à dix voyages. On ne travaille à cette mine que pendant l'été; dans les autres ſaiſons la terre eſt gelée.

Près de Iakoutsk il y a une mine de fer & une fonderie. Cette fonderie conſiſte en trois huttes: on forge dans l'une & on fond dans les deux autres. Chacune de celle-ci a douze ou quinze petits fourneaux, où l'on met la mine pi-

lée & ſtratifiée avec les charbons, & l'on retire des gueuſes de quarante à quatre-vingt livres. Chaque fourneau peut être chargé trois fois par jour. On met les gueuſes en barre à un grand martinet, mis en mouvement par des eaux qui font auſſi aller des ſoufflets, quand elles ſont hautes. Cette fonderie eſt bien ſituée : elle eſt entourée de bois & ſi perfectionnée, qu'on y a forgé des ancres.

Sur la gauche de l'Angare, à deux lieues dans les terres, à la hauteur de Slobode Coſaque qui eſt ſur la rive droite, on a trouvé du minerai dans deux montagnes qui ſont l'une près de l'autre; mais l'on a donné la préférence à l'une des deux, parce que la mine qu'on en tire eſt plus facile à travailler. On y voit huit puits, dont quelques-uns ſont profonds de dix toiſes. La mine s'y montre en feuilles qui ont communément deux pieds & demi en quarré. Elle eſt brune, mêlée de jaune, ſouvent pleine de cavités; cependant elle eſt bonne. Il y en a une autre fort tendre, preſque ſemblable à l'ardoiſe, & une troiſieme auſſi tendre que celle-ci, mais qui a toute l'apparence d'un bois minéraliſé. On y

travaille en automne après la moiſſon ; & l'on deſcend les Mineurs dans les puits avec des cordes. Les galeries n'y ſont pouſſées qu'à quatorze toiſes, parce que les terres pourroient s'effondrer ; d'ailleurs il n'y a pas un Ouvrier qui ſache étayer. Dans le voiſinage de cette mine on a conſtruit une petite fonderie où l'on coule des gueuſes de quatre-vingt à cent-vingt livres.

On fond à Katskaïa des gueuſes du poids de quatre-vingt livres, d'une très-bonne mine de fer qu'on trouve dans le ruiſſeau de Kata, vers l'embouchure des ruiſſeaux de Poleva, Mouria & Kopaïera. Il y a quelques endroits où les eaux du Kata lavent le minerai ; on conſtruit des radeaux ſur leſquels on apporte la mine à Katskaïa : elle eſt en gros morceaux, très-riche, & ſouvent jaune en dehors.

Entre deux bras du Koxa il y a des mines de cuivre. On y trouve les plus belles fleurs de cuivre, tant vertes que bleues, dans une gangue brun-foncé, très-dures, en petits morceaux, & très-faciles à tirer. Un des filons que l'on ſuit, eſt large de quatre pieds à la ſurface & preſque perpendiculaire. Il s'in-

cline ſeulement un peu du Nord au Sud, & diminue beaucoup d'épaiſſeur. Dans cette contrée les minéraux ſe trouvent à la ſurface de la terre, & ne s'y enfoncent que très-peu. Il ne faut, pour les tirer, ni conſtruire de machines diſpendieuſes, ni expoſer ſa vie dans des galeries ſouterraines. Il n'y a pas de bois auprès de cette mine, & elle eſt dans un terrein qui n'eſt pas beaucoup plus élevé que ceux des environs, ce qui empêche qu'on ne puiſſe y pratiquer une galerie pour l'écoulement des eaux; par conſéquent on ne peut y établir de fonderie.

La fonderie de Kouchvinskoi eſt établie ſur le ruiſſeau de Couchva aux frais du Gouvernement. On tire le minerai qu'on y emploie de la montagne de Blayodat, qui en eſt à une demi-lieue. Cette montagne qui ſurpaſſe en circuit & en hauteur toutes les montagnes des environs, eſt compoſée preſqu'en entier d'une mine de fer qui eſt des plus riches & des plus excellentes: c'eſt ce qui a fait nommer cette montagne *Blayodat* ou *bon Préſent*. Elle a environ cinquante toiſes de hauteur perpendiculaire. On y trouve en quelques endroits des aimants d'une aſſez bonne qualité: les

meilleurs ſont près de la cime, un peu vers le Midi. Cette montagne eſt percée çà & là, ſans ordre; il ſemble que ces cavités ayent été remplies de mines. Celle qu'on y trouve eſt, ſelon la ſtructure de la cavité, quelquefois en petites veines, courtes & longues, & quelquefois en filons interrompus. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer ici des lits horiſontaux, & il paroît qu'on ne peut y travailler ſelon les regles ordinaires des Mineurs Allemands.

Les fonderies de Tchernovskoï & de Vorjno-Tagilskoï, ainſi que celle appellée *Chouralinsk*, appartiennent à un même particulier. Ces deux dernieres ſont ſituées ſur le haut Taghil, à ſix lieues de la ſource de cette riviere. Entr'autres ouvrages qu'on y fait, on y forge des ancres; on fore & polit des canons. Dans celle de Bingorskoï on fait du fer-blanc, du laiton, des uſtenſiles. On y apporte le fer crud de Nyno-Taghil. Le cuivre qu'on emploie à faire du laiton, vient des atteliers de Sokſonne au diſtrict de Kongour : il eſt plus malléable que celui de Kolivan. On fait venir la cadmie d'Allemagne; rendue à ces fonderies, elle revient à trois ſous & de-

mi la livre. Cependant il y a du gain; car sur cinquante livres de cuivre on ne met que soixante-dix livres de cadmie, & l'on retire soixante-dix livres de laiton. Ce qu'il y a de plus incommode, c'est de faire venir de Russie la terre à Potier, parce que les argilles de la Sibérie ne peuvent être employées à faire des creusets; elles ne soutiennent pas un feu violent. On a la même difficulté pour les formes où l'on coule le laiton; on a essayé de les faire de toutes manieres avec toutes sortes de pierres: elles ont toujours éclaté. Il a fallu, pour y suppléer, employer de grandes tables de fer, couvertes d'argille.

On trouve dans les environs de la Neva plusieurs fonderies qui appartiennent au Gouvernement. Presque toutes ont de grandes digues pour y resserrer & amener les eaux. La mine de fer que l'on y travaille vient des bords de cette riviere & du ruisseau d'Apelaïche. Quoiqu'elle rende médiocrement, elle donne d'assez bon fer: il passoit pour être le meilleur de ce pays, avant qu'on exploitât les mines de l'Iset.

Sur le ruisseau de Liala & sur celui de Kamenka qui s'y jette, est la fon-

derie de Lialinsk où l'on fait du vitriol de cuivre. Il y a dans les environs deux mines éloignées l'une de l'autre de cent toises seulement : on n'y travaille point en hiver, mais on porte le minerai à la fonderie pendant cette saison : il rend environ deux pour cent. La mine ressemble à une belle pyrite jaune : elle se montre en petites veines, sans ordre, mêlées d'un quartz noirâtre qui a une propriété toute particuliere ; il devient peu-à-peu gris comme une argille, ensuite blanc & diaphane comme l'eau, & semblable à une bleinde. Cette mine étant fondue contient une autre matiere qui ressemble au volfram, mais elle est plus pesante que cette mine de fer & que le cuivre : on n'en connoît point encore les propriétés.

A douze lieues de cette fonderie on trouve une autre mine verdâtre, & très-semblable à une argille pétrifiée, qui est cendrée, rougeâtre & trouée par endroits. On la nomme *Mine de Niasminsk*, parce qu'elle est au voisinage du ruisseau de Niasma. Elle donne à la fonte peu de scories & beaucoup de cuivre noir. On en a trouvé une autre près du village de Laptier, au mont Ragou-

fin, qui tient du fer & un peu de plomb; mais le défaut d'Ouvriers empêche qu'on ne l'exploite.

Distillation d'eau-de-vie.

Les Tatars Téléïtiches ont une maniere bien simple pour distiller l'eau-de-vie. Ils font cette opération au foyer ordinaire. Ils mettent sur un trépied un chaudron de fer, garni d'un couvercle de bois, percé de deux trous, l'un au milieu & l'autre au côté. Celui du milieu est bouché : on adapte à l'autre un tuyau de bois recourbé, qui entre dans un petit vaisseau placé dans un autre vaisseau de bois fait comme une auge, & plein d'eau. C'est avec du lait de jument qu'ils font leur eau-de-vie. Ils commencent par le faire aigrir dans une espece d'outre qui paroît mal-propre. Delà vient la mauvaise qualité qu'a leur eau-de-vie. Elle est assez forte; mais ils en font un cas singulier, parce que l'ivresse, causée par cette liqueur, n'est point accompagnée de maux de tête, comme l'ivresse du brandevin.

Les Tongouses distillent leur eau-de-vie d'une maniere un peu différente de celle des Tatars. Le vaisseau ou l'alambic dans lequel ils mettent le lait aigri, est un chaudron de fer, peu profond :

le chapiteau eſt de bois ou d'écorce de bouleau, & de forme cylindrique: ce réfrigérent eſt un plat de fer qu'on met ſur le cylindre; &, pour fermer exactement les jointures de ces vaiſſeaux, on ſe ſert de gros drap au lieu de lut. La ſuite de l'opération n'a rien de particulier. Ce qui reſte dans le chaudron, ils le verſent dans un ſac de drap, le laiſſent égoutter, le font ſécher, & mangent cette eſpece de fromage. Ils tirent des eaux-de-vie du lait de vache comme de celui de cavalle, & elles ſont d'égale force. On a vu diſtiller de l'eau-de-vie de lait de vache qui étoit aſſez ſpiritueuſe pour s'enflammer.

Aux environs d'Irkoutsk il y a trois endroits où l'on diſtille de l'eau-de vie de grains qui n'eſt pas plus forte que celle de lait. Dans le premier, il y a huit alambics; dans le ſecond cinquante-trois; dans le troiſieme ſoixante. Autrefois ces braſſeries appartenoient à des particuliers qui délivroient les eaux-de-vie au Gouvernement pour un certain prix; mais les Chancelleries, les Vaivodes & les Braſſeurs gagnoient immenſément à ce trafic, & le peuple en ſouffroit, parce que l'eau-de-vie lui coûtoit

une fois plus qu'elle n'auroit dû. Sa Majesté Impériale s'en est chargée. Le Conseil achete les eaux-de-vie directement à juste prix, & les fait ensuite distribuer en détail dans tous les cabarets. Avec un peu d'industrie on pourroit faire ensorte qu'elles coûtassent la moitié moins. Il faudroit donner avec plus d'art la chaleur nécessaire à la fermentation, & empêcher avec plus de soin l'évaporation; mais, lorsqu'on fait ces représentations aux Ouvriers, ils disent qu'ils veulent suivre la méthode de leurs peres.

Les Chinois qui habitent les frontieres de la Sibérie, ont une autre maniere de faire leur eau-de vie. Ils prennent du malt d'orge ou d'avoine, ou des deux ensemble; ils regardent même ce mêlange comme pouvant faire le mieux. Ce malt doit être grossier comme pour faire le tarasson, dont nous allons parler plus bas. Il est versé dans une cuve, humecté, remué, couvert avec soin. Pendant qu'il refroidit, on fait bouillir du houblon dans peu d'eau, afin qu'il devienne épais: on y met de bonne lie en assez grande quantité. Quand cette décoction est aussi refroidie que le malt,

on les mêle enſemble, & on les verſe dans un vaſe enterré, que l'on bouche & que l'on couvre auſſi exactement qu'il eſt poſſible. On laiſſe le tout ainſi diſpoſé pendant ſix à ſept jours: plus la matiere fermente, & plus on a d'eau-de-vie. Cependant on prépare le fourneau qui doit ſervir à la diſtillation: on y maçonne un chaudron de fer coulé ou forgé. Lorſqu'on juge que la matiere a ſuffiſamment fermenté, on allume le fourneau, & on remplit d'eau le chaudron. Dès qu'elle commence à bouillir, on place ſur le chaudron un gril de fer, ſur celui-ci un autre gril fait de bois & fort ſerré; enfin on place ſur ce gril un cylindre de bois aſſez étroit, eu égard à la capacité du chaudron. On met ſur les grils le malt fermenté, en différentes fois, par lits épais, environ d'un pouce & demi, en obſervant de n'en mettre un nouveau que quand les précédens ont été pénétrés par la vapeur. Quand le cylindre eſt plein, on y adapte un chapiteau qui ferme exactement, & on aſſure bien toutes les jointures. Le chapiteau eſt garni d'un long bec de cuivre, qui porte la liqueur en un vaſe d'étain placé dans une tine remplie d'eau froide,

où quelquefois on met de la glace. On entretient le feu de sorte que l'eau bouille modérément, & la liqueur coule continuellement comme d'un petit tuyau. Lorsqu'il commence à passer beaucoup de phlegmes, on défait l'appareil; on remplit l'alambic de nouveau malt; on recommence l'opération jusqu'à ce que tout le malt fermenté soit distillé, & l'on a de l'eau-de-vie très-pure, très-forte & très-bonne.

C'est aux Cosaques de Bolscheretskoï que les Kamtschadales doivent la découverte de la distillation de l'eau-de-vie. Ils employent une herbe qu'ils nomment *Herbe douce*, la font fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des bayes de *Gimolost.* On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. S'il n'est pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente si fort qu'on voit le vase remuer. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok.* Pour en faire de la *Braga*, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures; & quand

il cesse de bouillir, on a de la *Braga*. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudiere est bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de vie d'une force à corroder le fer. Cette derniere eau-de-vie est fort chere. Le marc de la chaudiere est bon à faire de la *Braga* pour le peuple, & ce qu'on jette engraisse le bétail, qui le mange avec avidité.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce avant de distiller la plante; mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets lès plus dangereux. Elle coagule le sang: elle cause de violentes palpitations de cœur: elle enivre aisément, & son excès va jusqu'à priver un homme du sentiment. Si on veut arrêter l'ivresse de cette boisson par un verre d'eau froide, on y retombe bientôt; & quand elle n'ôte pas l'usage de tous les sens, elle lie au moins les pieds. Pour peu

peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le sommeil de songes inquiétans.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance & de meilleure qualité, lorsqu'on se sert, au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce, d'une infusion de *Kiprei*. Cette plante est l'*Epilobium* de Linnæus qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moëlle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmouks. Sa feuille verte & son écorce broyée, s'infusent & se prennent comme du thé verd, dont cette infusion a le goût. Le *Kiprei* sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le nombril des enfans à qui elles viennent de couper le cordon umbilical.

Le *Tarasson* est une boisson fermentée : on en consomme beaucoup à Irkoutsk. Les Russes le comparent au vin, parce qu'il en a la couleur; mais c'est plutôt une espece de biere, car il n'y entre point de raisin. Cette liqueur enivre, quand on en boit trop, & quelques verres seulement operent cet effet, quant on n'a pas la tête forte. Elle n'est pas agréable, parce qu'elle est faite avec *Tarasson, espece de Biere.*

des vaisseaux malpropres, ainsi que l'eau-de-vie de la Chine, qui a toujours mauvaise odeur. On fait le Tarasson avec du malt d'orge ou de froment grossier, & qui ressemble à du gruau. On en verse dans une cuve & on l'humecte seulement avec un peu d'eau chaude, & on couvre le vase avec soin. Quelque tems après on verse un peu d'eau bouillante ; on remue en écrasant, afin qu'il ne se forme aucun grumeau, & on recouvre la cuve. On continue de verser de l'eau bouillante & de remuer, jusqu'à ce que l'eau ait pris assez de malt, pour être gluante & très-colorée, à-peu-près comme l'est la troisieme cuvée de biere. Ensuite on la laisse tiédir, & on la verse dans un vase étroit qui est enterré ; on y met un peu de houblon Chinois, pressé & préparé en forme de tuile ; on recouvre avec soin le vase & on laisse le tout en fermentation. Le houblon préparé de la sorte a déja reçu l'addition nécessaire à la fermentation. Il n'est donc pas nécessaire d'y joindre, comme on fait en Europe, du houblon bouilli en petite quantité, afin de ne pas donner trop d'amertume, & d'y mêler, pour hâter l'opération, un

peu de pain blanc & de lie de biere. Dès que la fermentation eſt commencée, on obſerve, avec ſoin, ſi elle ne ceſſe pas tout-à-coup, ce qu'on reconnoît lorſque la matiere gonflée commence à ſe raſſoir : alors il eſt tems de la verſer dans un ſac de toile & de moyenne grandeur. Le ſac eſt lié, mis ſous une preſſe ; on reçoit la liqueur dans un vaſe que l'on boûche bien & qu'on porte dans le cellier. On voit que cette boiſſon eſt une eſpece de biere, qui, étant préparée dans des vaiſſeaux propres, peut être auſſi bonne que celle de Suéde, ou que la double biere d'Angleterre.

Les Tougouſes qui habitent les environs de l'Ona, ne font pas la biére avec du houblon ; mais avec une plante nommée dans ce pays, *chaſta*. Cette biere a le même goût que la nôtre ; cependant elle eſt plus ſpiritueuſe. La plante que l'on ſubſtitue au houblon eſt le *likhen* pulmonaire que l'on trouve dans preſque toute la Sibérie ſur les ſapins, & dans la plus grande partie de l'Europe, ſur les chênes & les hêtres. Cette plante eſt fort amere. *Biere.*

Sur le ruiſſeau de Telma, on avoit bâti une digue & quelques maiſons, *Manufacture de Drap.*

pour y établir une fonderie qui n'a pas réussi. Quatre habitants imaginerent de tirer de ce lieu un parti avantageux. Ils se rendirent à Moscou & obtinrent du Prikas de Sibérie, pour dix mille livres, la propriété des bâtiments faits, & la permission d'y établir une manufacture de drap. Ils ont bien commencé leur entreprise; l'argent ne leur manque pas, & cette manufacture pourra devenir florissante. Ils ont fait bâtir trois moulins: on file la laine, fait & foule le drap; mais il y manque un habile Teinturier. Il seroit à désirer que le Telma fût un ruisseau plus considérable; les moulins ne sont mis en mouvement que par l'eau qui tombe sur les roues.

Damasquinage. Contre l'usage général des Nations de Sibérie, les Bourettes qui habitent dans les environs du fort Balachanskoi, exerçent un art, & plusieurs y sont habiles. Ils damasquinent le fer avec l'argent & l'étain: on en fait des ornemens de harnois de cheval, de ceinturons, de couteaux-de-chasse & de ceintures; on en fait aussi beaucoup de cuillers.

Voici ce qu'en dit M. Gmelin. « Nous » voulûmes voir quelques Bourettes tra-

»vailler en notre préſence, & nous »leur propoſâmes d'écrire en traits d'ar-»gent ſur une plaque, le nom de Sa »Majeſte Impériale. Ils l'entreprirent »& forgerent un fer, dont nous leur »avions donné le modèle. Ils le firent »rougir une ſeconde fois, le laiſſerent »refroidir, firent enſuite les tailles »néceſſaires avec un ciſeau aigu, tenant »toujours le fer de plus en plus loin & »frappant ſur le ciſeau ſans ceſſe avec »un marteau. Cette opération fut ré-»pétée trois fois, en donnant aux tail-»les à chaque fois une direction diffé-»rente; ainſi elles ſe croiſoient. Afin »qu'elles fuſſent égales, ils regardoient »ſouvent leur ouvrage. Cette inciſion »étant faite, ils damaſquinerent & »furent bientôt prêts à tracer les lettres. »Ils prirent du fil d'argent fort mince & »de deux groſſeurs, avec de l'argent »battu très-mince, & commencerent à »travailler; mais inutilement: ils n'é-»toient pas aſſez exercés dans le deſſein »pour imiter les caracteres qu'on leur »avoit écrits. Nous les fîmes tracer ſur »la plaque même, & ce ſecours les fit »réuſſir. Ils poſerent un fil d'argent à »l'extrémité d'un des traits, l'y enfon-

»cerent en le battant, ſuivirent ainſi »tout le trait, couperent le fil, cou- »vrirent chaque trait de même l'un »après l'autre, & affermirent tous ces »fils en les battant de nouveau ».

Lorſqu'ils veulent couvrir d'argent une plaque entiére, ou ſeulement quelque partie, ils taillent de l'argent battu, de la forme de la plaque ou de la partie qu'ils veulent couvrir, & l'incruſtent de la même maniere. Ils ne ſe ſervent pour ce travail que d'un marteau plat aux deux bouts, dont l'un eſt fort uni & l'autre entaillé & rude : lorſqu'ils entaillent le fer, ils ne frappent d'aucun des bouts, mais du milieu du marteau. Ils incruſtent l'argent avec le bout rude, poliſſent avec l'uni. Ils filent l'argent eux-mêmes en le faiſant paſſer par un trou qui a le diametre qu'ils veulent donner au fil : ils battent auſſi l'argent, & on voit qu'il n'eſt point paſſé entre les cilindres. Leurs creuſets ſont de fer : ils ne connoiſſent point ceux de terre.

Moulins à ſcie. A la fonderie de Kouchvinskoï, il y a deux moulins à ſcier, dont l'un eſt conſtruit à l'ancienne maniere, & l'autre à la Saxone : ce dernier peut faire en un jour ce que l'autre fait en huit. Au ſom-

met d'une montagne, qui eſt à quelque diſtance delà, on a trouvé une fourchette à trois pointes qui eſt de cuivre le plus pur; elle étoit ornée de quelques figures; & épaiſſe, à-peu-près comme le dos d'un couteau. Le manche étoit rond & un peu aplatti, plus épais que le reſte, & terminé par un bouton. Une autre fourchette toute pareille fut trouvée auprès de la fonderie Zcherno-Irotchinskoï. Au haut d'une autre montagne que l'on viſitoit, on trouva une piéce de cuivre pur, ovale, mince, à peine large comme la main, ſemblable à un petit bouclier un peu convexe d'un côté & légérement concave de l'autre.

Les Tongouſes d'Ilimsk ſont leurs canots d'écorces de bouleau, couſus, gaudronnées & joints en dedans par des bois à cerceau qui ſe croiſent. Ces canots ont les bouts pointus & ſont beaucoup plus long que larges. Les plus grands ont trois toiſes & demie de longueur ſur une de large au milieu : ils peuvent contenir quatre hommes. Les plus petits ont une toiſe ſur deux pieds trois poûces, & ne contiennent qu'un homme. Les Tongouſes remontent & deſcendent les rivieres dans ces canots avec beaucoup *Canots.*

de vîtesse : ils les portenr aux grands détours où lorsqu'ils veulent aller d'une riviere à l'autre. Chaque canot a autant de rames qu'il peut contenir d'hommes. Elles ont les deux bouts plats, parce qu'elles servent de gouvernail, & qu'il faut les placer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Les canots des Kamtschadales sont de deux sortes, les uns qu'ils appellent *Koïakhtaktim*, sont faits à-peu-près comme les bateaux des pêcheurs Russes; mais ils ne s'en servent que sur la riviere de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, & qui s'appellent *Taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu, ce qui est cause qu'ils peuvent se remplir d'eau quand il fait du vent. Lorsqu'on veut exposer ces canots en haute mer, à la grande pêche, on les fend au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfate avec de la mousse, ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés & entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits ces jointures flexibles & liantes

de baleine. Ces ſortes de bateaux s'appellent *Baidares*. Ceux des Kamtſchadales qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'eſt avec la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots ſervent non-ſeulement à la pêche, mais au tranſport. Deux hommes aſſis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivieres avec de longues perches. Quand la riviere eſt rapide, & le canot chargé, ils ſont quelquefois un quart-d'heure courbés ſur leur perche, pour avancer cinq à ſix pieds. Mais ſi le canot eſt vuide, ils font vingt & même quarante verſtes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poiſſon ſec qu'il faut étaler, on joint deux canots enſemble avec des planches en travers qui ſervent de pont ; mais on n'a guere cette facilité que ſur le Kamtſchatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Kracheninnikou, a mieux détaillé la deſcription des traîneaux que celle des canots. Voici comment les Kamtſ- *Traîneaux.*

chadales construisent les voitures de terre.

« Les traîneaux sont faits de deux » morceaux de bois courbés : ils choisissent pour cet effet un morceau de » bouleau qui ait cette forme, ils le » séparent en deux parties, & les atta» chent à la distance de treize pouces, » par le moyen de quatre traverses : ils » élévent vers le milieu de ce premier » chassis, quatre montans qui ont environ » dix-neuf pouces d'équarissage. Ils éta» blissent sur ces quatre montans, le » siége, qui est un vrai chassis de trois » pieds de long, sur treize pouces de » large : il est fait avec des perches » légéres, & des courroies. Pour rendre » le traîneau plus solide, ils attachent » encore sur le devant un bâton qui » tient par une extrémité à la premiere » traverse, & par l'autre, au chassis qui » forme le siége ». Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens ; ces chiens coûtent quinze roubles, & le harnois en coûte vingt. Les traits sont deux courroies larges & amples qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espece de poitrail : chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du

traîneau. Le timon eſt une longue courroie qui eſt auſſi attachée par un crochet ſur le devant du traîneau, & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter. Une courroie plus longue, qui ſert de rênes, tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtſchadale conduit ſon attelage avec *l'Ochtal*, ou bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il ſecouē pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche ; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la courſe, il traîne un pied ſur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce ſon bâton. Quand la neige eſt glacée, il attache des gliſſoires d'os ou d'ivoire ſous les ſemelles de cuir dont les ais du traîneau ſont revêtus : quand il y a des deſcentes, il lie des anneaux de cuir à ces ſemelles. Le voyageur aſſis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'aſſeyent dans le traîneau, le viſage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduiſent eux mêmes leur

voiture, & vont à leur façon.

Quand il y a beaucoup de neige, il faut absolument avoir un guide pour frayer le chemin. Ce guide précede les chiens avec des especes de raquettes qui font faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, dont celle de devant est un peu courbée. Ces ais, ces traverses, sont garnis de courroies qui se croisent pour soûtenir le pied. Le conducteur prend les devants, & fraye la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas, & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de tems à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles, hérissés de glaces & de broussailles.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquette & sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux, ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vîtesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible des les arrêter; quelque précaution que l'on prenne, ils emportent le

traîneau, & souvent renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource que d'aller après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le ratrape & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou de lassitude ou par quelque obstacle.

Poëles. Les poëles des Iakoutes sont construits comme ceux de Russie. Les gens riches en ont qui sont de terre à fourneaux; les autres en ont qui sont de briques. Quelques-uns de ces poëles ont trois voûtes l'une sur l'autre, la chaleur dure plus long-tems. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, pour ne point perdre de chaleur; les autres l'ont en dehors, pour éviter les vapeurs sulphureuses qui sont très-dangereuses.

Maniere dont les Kamtschadales allument du feu. Lorsque les Kamtschadales veulent allumer du feu, ils prennent un petit ais de bois sec, percé de plusieurs trous, dans lequel ils tournent avec rapidité un bâton sec & rond, jusqu'à ce qu'il s'enflamme. Ils se servent au lieu de mêche, d'une herbe séchée & bien broyée. Chaque Kamtschadale porte toujours avec lui un de ces instruments

enveloppé dans de l'écorce de bouleau. Ils préferent cette façon de faire du feu, à nos fusils, parce qu'ils n'ont pas un effet aussi prompt.

Comment ils forgent le fer.

Ils font un très-grand cas des instruments de fer, tels que couteaux, fleches, haches, aiguilles, &c. Dans les premiers tems qu'ils furent soumis, un Kamtschadale s'estimoit riche & heureux dès qu'ils possédoit un morceau de fer. Aujourd'hui même lors qu'un chaudron est usé par le feu, ils ont soin d'en ramasser les morceaux; ils les forgent à froid entre deux pierres, & ils en font toutes sortes de petits instruments utiles, comme des fléches & des petits couteaux. Tous les peuples du Kamtschatka & de la partie orientale de la Sibérie, sont très-avides de fer : ils font des fléches & des lances, des pots & des marmites qu'ils achetent. Ils enlevent quelquefois aux Russes des armes à feu, mais ils ne savent point s'en servir. Ils sont fort adroits à raccommoder les aiguilles : lorsque la tête se rompt, ils la percent de nouveau jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la pointe.

Chaîne singuliere.

De tous les ouvrages des Kamtschadales aucun n'est plus étonnant qu'une chaîne faite avec une seule dent de

cheval marin. Elle avoit été trouvée par les Cosaques, dans une iourte abandonnée par les Tchouktschis. Cette chaîne avoit environ un pied de longueur : les premiers anneaux étoient plus grands que les derniers, & ils étoient aussi ronds & aussi unis que s'ils eussent été faits au tour. Ce qu'il y a de surprenant c'est que des gens aussi sauvages ayent pu faire, avec un simple instrument de pierre, cette chaîne, qui eût passé chez nous pour un ouvrage curieux.

Cuirasses des Koriaques.

Les Koriaques font des cuirasses, avec de petits os qu'ils cousent ensemble, avec des courroies. Les piques dont ils se servent à la guerre sont aussi faites d'os : elles ont trois pointes, & sont enfoncées dans de longs manches de bois : l'os est si poli qu'il est très-luisant.

Armes des Kamtschadales.

Les armes des Kamtschadales sont des arcs, des fléches, des lances, des piques & des cottes de maille. L'arc est fait de bois de melese : il est couvert d'écorce de bouleau; & les cordes sont de nerfs de baleines. Les fléches sont ordinairement de la longueur d'une archine trois quarts, & sont armées de pointes faites d'os ou de pierres. Ils les nomment différemment, suivant la différence des bouts, dont

elles sont garnies. Une fléche avec un bout mince d'os, est appellée *Pinch*; quand il est large *Aglpinch*; lorsque le bout est de pierre, *Kauglatch*, &c. Quoique leurs fléches soient mauvaises & malfaites, elles sont cependant dangereuses, parce qu'elles sont empoisonnées. Celui qui a le malheur d'en être blessé meurt ordinairement dans les vingt-quatre heures.

Leurs lances sont armées d'os ou de cailloux. Les picques, qu'ils appellent *Oukarel*, sont armées de quatre pointes; elles sont attachées à un manche que l'on fiche au bout de longues perches. Leurs cottes d'armes ou cuirasses sont faites de nattes ou de cuir de veau ou de cheval marin, qu'ils coupent en lanieres, & joignent l'une à l'autre de façon qu'elles peuvent se plier comme des baleines. Ils les mettent du côté gauche & les lient sur le côté droit, comme une camisole. De plus, ils s'attachent deux ais ou petites planches: celle de derriere est plus haute, elle sert à garantir la tête, & l'autre met la poitrine à couvert.

Boussole des Sibériens. Les chasseurs de Sibérie portent toujours une boussole pour retrouver leur

chemin, lorſqu'ils ſe sont égarés. Cette bouſſole eſt de bois; l'aiguille en eſt très-bien aimantée. Elle a une roſe qui marque huit vents principaux. Les noms de ces vents y ſont écrits; quand aux autres, ils ne leur donnent pas de nom. Ceux qui tiennent le milieu entre les principaux, ſont déſignés chacun par une ligne, & pour en nommer un, on dit la ligne entre tel & tel vent; par exemple, pour exprimer celui que nous appellons Nord-Eſt, on dit la ligne entre Nord & Nord-Eſt: ceux qui ſont entre les vents principaux & les mitoyens ſont exprimés par un point; ainſi le point d'Eſt à Sud-Eſt, ſignifie Eſt-quart de Sud-Eſt; & ainſi des autres.

Comment les Koriaques diviſent le tems.

Les Koriaques ne ſavent point diviſer les tems par année & par mois; ils ne connoiſſent que les quatre ſaiſons de l'année; ils ne donnent des noms qu'aux quatre vents cardinaux. Ils appellent celui d'Eſt *Kongekat*, celui d'Oueſt *Geipewkig*, celui du Nord *Gitchigoliviſa*, & celui du Midi *Euteliοïo*.

Leur Aſtronomie.

Les ſeules Conſtellations qu'ils connoiſſent ſont la grande Ourſe, qu'ils appellent dans leur langue, *la Renne ſauvage*; les Pleyades, *le nid de canard*;

Orion, qu'ils appellent *Ioultaout-Etaout*, c'est-à-dire, il est tombé obliquement; Jupiter, qu'ils nomment la *Fleche rouge*; la Voie-lactée, *la Riviere parsemée de petits cailloux.*

Ils comptent la distance d'un endroit à un autre par journée, comme font les Iakoutes; chaque journée peut s'évaluer entre trente & cinquante verstes.

Instruments de Musique. Les Tatars qui sont au-delà de Kasan, ont un instrument de musique que les Russes nomment *Goussi*: il est fait comme une harpe. Cet instrument a dix-huit cordes, soutenues par un chevalet fort bas, & posé près de l'endroit où ces cordes sont attachées. Les chevilles autour desquelles elles sont tournées, & avec lesquelles on les accorde, sont à l'autre côté de l'instrument. La premiere & la seconde de ces cordes sont à la quinte; la troisieme est à un demi ton plus haut que la seconde; la quatrieme à la tierce de la seconde; la cinquieme à la tierce de la quatrieme; la sixieme à un demi ton plus haut que la cinquieme; la septieme à un ton de la sixieme, & ainsi des autres. Le Musicien s'assied à terre, joue de la main droite la basse, & de la main gauche le dessus,

ARTICLE VIII.

Maladies auxquelles ſont ſujets les Peuples de la Sibérie ; les Remedes qu'ils emploient.

Si les plaiſirs de ces peuples ſont bornés, leurs maux ne le ſont pas autant. Cependant ils ne connoiſſent ni Chirurgiens, ni Médecins : ſi ce n'eſt point un malheur, c'eſt une conſolation qu'ils ont de moins.

La petite vérole emporte plus de la moitié des enfans. Le ſcorbut & la débauche des peres & meres leur occaſionnent beaucoup de maladies que les enfans n'ont point dans d'autres pays. Ils n'ont, pour ainſi dire, que leurs étuves pour ſe guérir : elles ſont très-ſalutaires à ceux qui n'éprouvent que les maladies analogues au climât ; mais elles ne ſont qu'un palliatif pour les maladies vénériennes. Celles-ci y ſont plus dangereuſes que par-tout ailleurs, parce que le ſcorbut s'y trouve preſque toujours réuni, & que le remede propre à l'une de ces maladies eſt toujours contraire à l'autre.

Les maladies vénériennes font si répandues dans la Sibérie & dans la Tartarie septentrionale, qu'il eft à craindre que, par la fuite des tems elles n'y détriufent totalement l'efpece humaine.

Il paroît que la petite vérole a pénétré en Sibérie par l'Europe. Les Tatars vagabons fitués au Midi de la Sibérie, ne connoiffent prefque point cette cruelle maladie. Ils en ont une fi grande frayeur, que lorfque quelqu'un en eft attaqué, on le laiffe feul dans une tente avec des vivres, & l'on va camper ailleurs. Les Tatars qui pénétrent dans la Sibérie en font attaqués prefque auffitôt : il en meurt beaucoup; ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans n'en échappent prefque jamais.

Cette maladie fait de grands ravages chez les Tatars de la Tchouline. Il s'écoule quelquefois dix ans fans qu'on la voie paroître; mais lorfqu'elle eft revenue elle dure quelquefois trois ans. Les Iakoutes qui éprouvent fouvent les triftes effets de la petite vérole, ont une finguliere maniere de raifonner fur cette maladie. Ils difent, toutes les maladies font quelque chofe de mauvais; donc elles viennent du Diable. Comme il y a

différentes maladies, il y a différents Diables; donc il y a un Diable de la petite vérole. C'est lui, qui d'abord l'a donnée; mais il ne prend pas toujours la peine de l'inoculer aux hommes; donc il y a des petites véroles naturelles, & des petites véroles communiquées par le Diable même de la petite vérole. Cette superstition est peut-être un reste de celles de l'antiquité. Les Egyptiens croyoient que le corps de l'homme étoit soumis à trente-six démons ou esprits de l'air, qui se l'étoient partagé, & que chacun d'eux avoit un empire absolu sur la partie qui lui étoit assignée. Ils savoient les noms de ces esprits, & croyoient que lorsqu'une partie du corps étoit malade, ils pouvoient, par des prieres, engager celui qui en étoit directeur, à la guérir.

Le mal de Naples est, pour ainsi dire, commun à tous les habitants du district d'Argoune, hommes, femmes, vieux, jeunes & mêmes aux enfants. On ne peut, sans compassion, penser aux tristes suites que peut avoir cette maladie. Le seul remede dont ils fassent usage est la décoction de peuplier blanc, ou de mélése, avec l'alun. Ce remede étant propre à faire pénétrer le venin jusqu'aux parties

intérieures, hâte la mort des malades. Ceux qui exiſtent avec ce mal cruel, ſont incapables de travail & réduits à périr de miſere & de douleur.

La plupart des enfans naiſſent avec cette maladie. On ſait que le fœtus tire ſa ſubſtance nourriciere de la liqueur qui filtre à travers de la matrice de la mere; & cette liqueur étant envenimée, le virus ſe communique à l'enfant, quand même il ſeroit ſain dans ſa formation. Ce virus eſt encore la ſource de pluſieurs autres maladies. Les Kamtſchadales ne connoiſſent le mal vénérien, que depuis que les Ruſſes ſont venus dans leur pays.

Les principales maladies qui regnent parmi les Tongouſes, ſont l'épilepſie, le mal de Naples & le *Voloſſe*. Dans la premiere, ces peuples s'imaginent que lorſqu'un enfant en eſt attaqué pour la premiere fois, il ne faut pas le toucher, mais ſeulement le bien couvrir, & qu'alors il en guérit; mais que ſi on le touche le mal devient incurable. Il eſt rare à la vérité que les enfants en meurent; cependant ils n'en guériſſent pas.

La maladie nommée *Voloſſe*, eſt com-

mune aux Ruſſes & aux Tongouſes. Elle ſe déclare par un abſcès dont la matiere reſſemble à des cheveux. Ceux qui en jugent les plus ſainement diſent qu'il y a dans les eaux de ce canton, une eſpece de vers qui reſſemble parfaitement à des cheveux; mais ils s'imaginent que ces animaux ſont en effet formés de cheveux coupés & jettés dans ces eaux. Ils penſent que ces vers s'attachent aux hommes quand ils ſe baignent, pénétrent & ſe gliſſent par-deſſous la peau; qu'ayant bleſſé pluſieurs parties, il s'y forme une tumeur qui devient abſcès; & qu'il faut en faire ſortir tous ces vers qui s'y ſont multipliés. Pour cet effet on baſſine l'abſcès, matin & ſoir, avec une leſſive chaude, dans laquelle on met un peu d'argentine. Le préjugé du pays eſt que lorſque les vers ou cheveux ſortent de l'abſcès, le malade doit éviter de les voir, ſinon le remede ſeroit ſans effet. Quand l'abſcès ne cauſe plus aucune douleur, la guériſon eſt parfaite; mais il devient chancreux ſi l'on differe les remedes. Ces vers ſe meuvent dans l'eau avec une grande vivacité: leurs corps peut ſe reſſerrer & s'étendre beaucoup. Ils reſſemblent en effet à des

cheveux ; mais, lorſqu'on les examine, on voit que ce ſont des vers composés d'une infinité d'anneaux, qu'on ne peut diſtinguer qu'à l'aide d'un microſcope : la tête de ces petits animaux eſt pointue & plus mince que le reſte du corps ; la queue eſt un peu plus groſſe. Les plus grands ont huit ou dix pouces de longueur ; les plus petits cinq. Ils ſont d'un blanc jaunâtre, ont le long du dos une raie brune, & les côtés noirâtres : leur bouche eſt ſemblable à celle de la ſangſue.

Sur la riviere d'Onon, près du ruiſſeau de Kirè, il y a une ſource d'eau chaude dont les Tongouſes font uſage dans leurs maladies, ſoit internes, ſoit externes. Ils y menent leur Lama, qui leur enſeigne comment il faut la boire & s'y baigner. Il y a un bain particulier pour chaque ſexe. Les maladies des yeux ſont fréquentes parmi eux : la rougeole y eſt commune & dangereuſe. A Oudinsk, l'incommodité qu'on y éprouve le plus ordinairement, eſt une eſpece de Panaris que l'on connoît auſſi à Selinghinsk. On le guérit avec un onguent fait d'une once de graiſſe de porc, une once de réſine, deux dragmes, de

de verdet & de vitriol de Chypre.

Il y a plusieurs années que les Tongouses avoient un Lama, qu'ils regardoient comme un grand Médecin. Son art médicinal, consistoit dans la brûlure & l'application des ventouses. Lorsque l'opération ne réussissoit pas, il la répétoit quinze ou vingt fois à toutes les parties du corps, jusqu'à ce que le malade guérît ou mourût. Ses instruments étoient une ventouse de cuivre, qui pouvoit contenir seize onces, & une lancette pareille à celle des Maréchaux. Son opération par la brûlure étoit un martyre. Après avoir appliqué les ventouses, il plaçoit à l'endroit du corps qu'il jugeoit le plus convenable, un petit rouleau mince & court, fait d'aigrettes d'armoise; il l'allumoit à l'extrémité supérieure & le laissoit brûler jusqu'à ce qu'il fût en cendres.

Pour guérir la gale & toutes sortes d'éruptions à la peau, il fondoit du plomb dans une cuiller de fer, du mercure, du soufre pulvérisé, jusqu'à ce que la masse entiere fût réduite en cendres; il l'humectoit de thé, & en frottoit les parties malades. On regardoit aussi ce Lama comme un grand

Oculiſte : tous les aveugles du pays avoient en lui la plus grande confiance.

Ses remedes étoient des poudres répandues ou ſoufflées dans l'œil, & quelquefois des opérations. Une eſpece de ſes poudres étoit d'un brun rouge, faite de cuivre en lames & de ſoufre calcinés. Une autre étoit compoſée de deux parties d'argent & d'une de bronze, réduites en cendre dans une cuiller de fer. Après avoir humecté la premiere avec du thé, il en couloit quelque gouttes dans l'œil malade. Dans l'autre poudre qui étoit blanche, il y mêloit du lait de femme.

Ce Médecin regardoit le cuivre calciné comme un moyen très-efficace de faire ſortir la petite vérole; c'étoit, ſelon lui, une panacée : on pouvoit l'employer dans toutes les maladies internes; elle emportoit les humeurs malignes, ſoit pas les voies accoutumées, ſoit par d'autres voies. La ſeule opérations chirurgicale qui lui fût connue, étoit celle de la taïe. Ses inſtruments étoient un petit crochet, une aiguille droite & une lancette de maréchal. C'étoit lui qui faiſoit ſes inſtruments ainſi que ſes remedes. Il étoit Médecin, Chirurgien,

Apothicaire & Forgeron.

Vers le milieu de l'été les habitants d'Iakoutsk ſont attaqués d'une fievre chaude qui, dès le ſecond ou le troiſieme jour, donne le délire, & dure juſqu'au quatorzieme : la convaleſcence eſt de cinq on ſix ſemaines. Vers le mois de Mars, ils ont un nouvel accès qui eſt de huit jours. Enfin cette maladie revient périodiquement tous les printems; alors elle a plus de malignité & la convaleſcence eſt beaucoup plus longue. Cette fievre chaude paroît être d'une eſpece particuliere, qui, comme l'épilepſie, a ſes retours annuels, & ne ſe termine qu'avec la vie. A Kiockta, ils ſe ſervent de l'arſenic pour guérir la fiévre tierce.

La ville de Tomsk eſt ſujette aux épidémies. Dans l'été de 1733, il y en eut une ſur le bétail, qui ne laiſſa que dix vaches & le tiers des chevaux. Perſonne ne chercha à y remédier, & les habitans dirent que leurs peres n'avoient rien fait dans un cas ſemblable.

Aux mois de Juin & de Juillet, tous les habitants de Tara ſont ſujets à un mal qui commence par une tache de trois lignes de largeur : elle paroît indiſtinctement ſur toutes les parties du

corps & est de couleur blanchâtre. Quelques-uns disent l'avoir vue rouge ; d'autres prétendent avoir apperçu au milieu un petit point noir. Elle est d'abord dure, insensible, peu élevée, croît promptement & devient en quatre ou cinq jours grosse comme le poing, sans que la douleur & la dureté varient. Dès qu'elle croît le malade ressent une grande lassitude & une soif extraordinaire ; il perd l'appétit, est fort assoupi, sujet aux étourdissements, & est très-oppressé. Le malade a l'haleine puante, le teint blême, & ressent de vives douleurs internes, qui ne lui permettent pas de rester long-tems dans la même situation ; il a une soif ardente, enfin une transpiration abondante qui annonce la mort. Les personnes robustes soutiennent cette maladie environ dix jours, celles qui sont foibles meurent plutôt. La couleur des malades ne devient point mauvaise ; la langue n'enfle point, & l'on n'apperçoit dans l'esprit aucune altération.

Telle étoit cette maladie, lorsque la cause & le remede en étoient encore peu connus ; mais aujourd'hui elle est moins dangereuse. Elle regne à Tara,

dans tous les forts de l'Irtich, dans la Kalmoukie, dans les provinces de Tobolsk & d'Isisk. On lui a donné en Russie, le nom de tumeur pestilentielle; cependant elle est différente de la peste, & le traitement en est une preuve.

Cette maladie fait aussi des ravages dans le canton d'Isctsk & dans les forts construits pour contenir les Bachkeres. Un jeune paysan en fut attaqué : se sentant une dureté au menton, il la perça avec une aiguille, la couvrit de sel ammoniac & de tabac de Circassie, contint l'emplâtre avec un bandage, & n'interrompit point ses travaux à la campagne. La chaleur du soleil enflamma la plaie, la partie malade enfla & devint douloureuse. Le jeune homme fut alors obligé de rester chez lui & d'observer la diete. Il n'eut ni soif, ni aucun des accidents ordinaires; mais, vers le douzieme jour, l'abscès devint si gros que le malade ne pouvoit plus ni avaler, ni presque respirer. On y mit de la fiente de porc; il diminua un peu & la douleur fut moins insupportable; mais l'orsqu'on levoit l'appareil, il augmentoit sur le champ. Vers le quinzieme jour le malade perdit entiérement l'ap-

pétit ; la poitrine devint oppressée & le malade fut sans espérance. Dans cette extrémité on eut recours à M. Gmelin : il traita cette maladie, qui lui étoit, pour ainsi dire, inconnue. »Je pensai, dit cet Auteur, qu'il y »auroit encore espérance si je pouvois »tourner l'abscès en suppuration & ren»dre quelque fluidité à la masse du »sang, qui déja commençoit à s'é»paissir». Il fit dans l'abscès une profonde incision ; & n'ayant que de l'eau-de-vie, il s'en servit pour arrêter le sang. Il répandit dans la plaie du précipité rouge, mit dessus une emplâtre émolliente, & fit prendre au malade, de trois heures en trois heures, jusqu'à quatre fois quatre grains de mercure dulcifié. Le lendemain la plaie suppura, l'oppression de la poitrine cessa, la gorge devint plus libre, & en peu de jours le malade fut hors de danger.

Dès qu'on apperçoit sur son corps la tache blanchâtre, on a recours au Chirurgien, qui est ordinairement un Cosaque ou un Maréchal. Il mord la tumeur jusqu'au sang, ou il enfonce une aiguille au milieu & de côté dans quatre endroits également distants, jusqu'à ce

que le malade en ſente la pointe : alors le Chirurgien mord la tumeur tout au tour ; mais pas auſſi profondément qu'il auroit fait, s'il ne ſe fût point ſervi de l'aiguille : enſuite il mâche un peu de tabac de Circaſſie, le mêle avec du ſel ammoniac, l'étend ſur la plaie & le couvre d'une emplâtre. On renouvelle cet appareil deux ou trois fois dans vingt-quatre heures ; mais la tumeur ne ſe diſſipe ordinairement que vers le ſeptieme jour. La plaie ſe guérit aiſément, parce que la maſſe du ſang n'a point été infectée de l'humeur.

Le malade doit, autant qu'il eſt poſſible, s'abſtenir de boire : l'eau crue, le thé, le brandevin lui ſeroient nuiſibles. Il ne peut manger ni fruits, ni légumes ; on lui permet ſeulement du pain trempé dans du quouas, ou dans le bouillon de coq ou de karauche : il peut auſſi manger du raifort rouge. Toute viande, excepté la chair de coq, ſeroit nuiſible : la karauche ſéchée ou cuite eſt ſalutaire ; le brochet ſeroit dangereux.

Les chevaux ſont auſſi attaqués, dans le même tems, d'une épidémie à-peu-près ſemblable. Elle commence par une

tumeur qui eſt rarement moins groſſe que le poing, mais beaucoup moins dure que celle des hommes. Cette tumeur eſt en deux fois vingt-quatre heures beaucoup plus groſſe qu'une tête de mouton : l'animal a la tête baſſe, paroît triſte & ne mange plus ; mais s'il eſt en liberté, il court à l'eau & boit beaucoup. Le deuxieme jour de la maladie, la tumeur devient molle, mais elle n'aboutit point d'elle-même ; on eſt obligé de la percer : cependant il arrive ſouvent que l'animal meurt. On a eſſayé pluſieurs traitemens qui n'ont point eu de grands ſuccès.

Quelquefois on fait dans la tumeur, qui eſt inſenſible, une inciſion avec un couteau, & l'on y enfonce un fer rouge juſqu'au vif, ou on enfonce un fer pointu dans l'abſcès, juſqu'à ce que l'animal le ſente. On paſſe auſſi au travers de la tumeur un fil qu'on y laiſſe & qu'on tire de tems en tems d'un côté & d'un autre, juſqu'à ce que l'animal meure ou guériſſe. La tumeur eſt quelquefois ſi groſſe qu'il faut enfoncer le fer d'un demi-pied pour atteindre le vif. L'intérieur en eſt jaunâtre & ſemblable à du vieux lard. La poitrine & les

parties sont, dans les chevaux, fort souvent attaquées par cette maladie : celle de la poitrine est la moins dangereuse.

Pendant le traitement, on tient le cheval dans une écurie obscure : on ne lui donne point d'eau ; on lui fait seulement manger un peu de quouas pour l'empêcher de mourir de faim. Par ce régime on guérit presque tous les chevaux. Comme on ne prend pas toujours la peine de tenir ces animaux enfermés, plusieurs meurent dans les endroits où ils pâturent avant qu'on se soit apperçu de la maladie, mais lorsqu'on connoît qu'un cheval en est attaqué, on le sépare des autres.

Il y a dans cette maladie une particularité qui mérite quelque attention. On prétend que pendant les deux mois où elle regne, tous les jours ne sont pas également dangereux ; qu'il y en a deux ou trois qui emportent beaucoup de chevaux, & que dans ceux qui suivent il en meurt peu. Quand la chaleur est plus grande le mal s'anime ; mais on redouble les soins & l'attention, pour en arrêter les progrès.

Les bêtes à cornes sont peu sujettes à cette maladie. Les moutons en sont

moins attaqués que les vaches; mais s'il arrive qu'ils le soient, la laine empêchant qu'on ne voie la tumeur assez promptement, ils meurent avant que l'on s'apperçoive de la maladie. On distingue dans ce pays, les autres maladies des vaches & des moutons. Il y a souvent des épidémies qui n'attaquent pas un seul cheval, & ne se déclarent par aucune tumeur. Les animaux paroissent tristes, sont constipés; quelques moments avant de mourir, ils sont couverts de sueur. Les Tongouses & les Bouretes qui habitent au-delà du lac Baikas sont les seuls dont les troupeaux n'ont point eu de maladies épidémiques. La peste est inconnue en Sibérie.

M. Gmelin parle d'un livre de Médecine, appellé *Joseph*, écrit en Persan & en Arabe, & dont il donne une description qu'il nous paroît inutile de rapporter ici. Voici quelques remedes dont il s'est fait donner l'explication par les plus célébres Mulles ou Prêtres Mahométans de ce pays.

Pour la morsure d'un chien, brulez des cheveux d'hommes, prenez-en la cendre, répandez-la sur la blessure. Pour toutes sortes de plaies, ces cendres,

mêlées avec du vinaigre, sont salutaires : elles adoucissent la douleur des dents.

Un Maniaque recouvre le jugement en buvant du lait de femme mêlé avec l'urine d'homme. Les ascarides séchés, mis en poudre & soufflés dans l'œil, dissipent la cataracte. Le sang de grenouille guérit les taies des yeux. Le suc de fumier de cheval est un remede contre la surdité, &c. Nous ne rapportons ici ces rêveries que pour donner une idée de l'ignorance de ces peuples.

Les principales maladies des Kamtschadales sont le scorbut, les ulceres, la paralysie, les cancers, la jaunisse & le mal de Naples. Ils croient que tous ces maux leur sont envoyés par des esprits, qui habitent les bois de bouleaux, de saules & d'osiers, lorsque quelqu'un d'eux coupe des brossailles où ces esprits font leur séjour.

Quoiqu'ils emploient contre ces maladies les paroles & les charmes, ils se servent cependant de plantes & de racines. Pour guérir le scorbut, ils prennent des feuilles d'une certaine herbe appellée *Mitkajoun*, qu'ils appliquent sur les gencives : ils boivent aussi une

décoction d'herbes *Brousnitsa* & *Wodianitsa*. Les Cosaques employent pour s'en guérir, le *Slanets* ou *Cedrus humilis*, ou les bourgeons de cédre, qu'ils boivent en guise de thé; ils mangent aussi de l'ail sauvage. Ces deux remedes sont efficaces.

Ils appellent les ulceres *Oon*. La plupart de ceux qui en sont attaqués en meurent presque aussi-tôt. Ces ulceres ont quelquefois deux ou trois pouces de diametre. Lorsqu'ils entrent en suppuration, il s'y forme quarante ou cinquante petits trous; &, s'il n'en sort point de matiere, c'est, selon les Kamtschadales, un signe de mort. Ceux qui en réchapent sont obligés de rester au lit pendant au moins deux mois & demi. Pour faire suppurer ces ulceres, on applique dessus la peau d'un lievre qu'on vient d'écorcher; & lorsque ces ulceres s'ouvrent, on tâche d'arracher jusqu'à la racine d'où sort la matiere purulente.

La paralysie, les cancers, le mal vénérien, sont regardés chez eux comme des maladies incurables. Ils disent qu'ils ne connoissent cette derniere que depuis que les Russes sont venus dans leur

pays. Ils ont encore une autre maladie, qu'ils appellent *Soujoutche* : elle ressemble à la gale, & vient sous la poitrine en forme de ceinture. Si la suppuration ne s'établit pas, cette maladie est mortelle. Ils croient que personne ne peut éviter de l'avoir une fois dans sa vie.

Ce qu'ils appellent *l'Aigle*, est aussi une maladie qui infecte le corps : elle a les mêmes symptômes que la gale ; elle donne quelquefois la mort. La gale attaque chez eux la plupart des enfants.

Ils appliquent, avec succès, sur les ulceres des éponges marines, pour les faire suppurer. Le sel alkali qui est renfermé dans cette éponge, empêche de croître les chairs mortes qui sont autour. Cependant la guérison est lente & difficile. Les Cosaques mettent encore sur les ulceres le marc de l'herbe douce qui reste dans les chaudrons après qu'on a tiré l'eau-de-vie ; & par ce moyen ils dissipent & font sortir la matiere purulente. M. Steller.

Les femmes employent la framboise de mer pour faciliter leur accouchement & hâter leur délivrance. Elles font encore usage du *Nignou*, connu en Ruſ-

ſie ſous le nom de *Rave marine.* Elles en pulvériſent la coquille avec les pointes ou piquants : elles prennent auſſi cette poudre pour ſe guérir des fleurs blanches ; mais ce remede n'eſt que diurétique, il n'arrête point l'écoulement.

Elles emploient, avec beaucoup de ſuccès contre la conſtipation, la graiſſe de loup marin. Elles boivent du thé des Kouriles, qui eſt une décoction du *Pentafilloides fructicoſus*, pour ſe délivrer des coliques ou tranchées & de toutes les douleurs de ventre qui ſont cauſées par le refroidiſſement. Elles appliquent ſur toutes les bleſſures de l'écorce de cédre ; & elles prétendent que cette écorce a la vertu de faire ſortir les bouts des fléches qui peuvent être reſtés dans les chairs.

Pour ſe guérir de la conſtipation, elles ſont cuire du joukoula-arigri, & mangent enſuite cette eſpece de bouillie. Dans la dyſſenterie, elles mangent du *Lac-Luna*, qui ſe trouve dans pluſieurs endroits du Kamtſchatka : elles ſont auſſi uſage contre cette maladie de la racine de *Chelamain.*

Pour guérir le mal de gorge, les

Kamtſchadales boivent, avec ſuccès, le ſuc aigri & fermenté de l'herbe nommée *Kiprei* ou *Epilobium*. Les femmes en couches emploient auſſi ce remede pour favoriſer leur délivrance.

Lorſqu'ils ſont mordus par un chien, ou un loup, ils appliquent ſur la bleſſure les feuilles d'*Ulmaria*, pilées : ils en boivent auſſi la décoction, principalement pour les douleurs de ventre & le ſcorbut. Ils en pilent les feuilles & les tiges pour les appliquer ſur les brûlures.

Ils ſe guériſſent du mal de tête, avec du brouſutſa gelé. Lorſqu'ils ont mal aux dents, ils font une décoction d'ulmaria, qu'ils font bouillir avec du poiſſon : ils en gardent dans leur bouche, & appliquent les racines ſur les dents gâtées. Ceux qui ſont attaqués de l'aſthme, mâchent de l'herbe appellée *Sageltche* : ils en boivent auſſi la décoction quand ils crachent le ſang, ou s'ils ont fait quelque chûte dangereuſe. Les femmes enceintes en boivent pour fortifier leurs enfants, ou pour être plus fécondes. Ils croient que cette herbe rend la voix plus claire & plus nette.

Ils boivent la décoction d'une plante

qui ressemble à la gentiane, pour se guérir du scorbut & de toutes les maladies internes. Ils font usage du thé marin contre la dyssenterie. Les femmes boivent des décoctions de la plante *Koutackjou* pour ne pas avoir d'enfants : elles appliquent la plante toute chaude sur les taches livides, qui proviennent de quelque contusion, & elles se dissipent. Pour l'insomnie on mange les fruits de la plante *Ephemera.*

Quand ils ont mal aux yeux, ils se guérissent avec une décoction de la plante nommée *Zeza.* Les habitants de la pointe méridionale des Kouriles, ou *Kourilskaia Lopatha*, font usage de lavements, ce qu'ils ont vraisemblablement appris des Kouriles : ils font une décoction de différentes herbes qu'ils mettent quelquefois avec de la graisse ; ils la versent dans une vessie de veau marin, & ils attachent une canule à son ouverture : pour prendre ce lavement, le malade se couche sur le ventre la tête baissée. Ils font tant de cas de ce remede, qu'ils s'en servent dans toutes sortes de maladies.

Ils ont un remede contre la jaunisse qu'ils regardent comme infaillible. Ils

prennent la racine de la plante *Caltha palustris*, (l'iris sauvage ou la violette des bois) la nétoient, la pilent toute fraîche avec de l'eau chaude, versent le suc qui en sort & qui est blanc comme du lait, dans des vessies de veau marin, & s'en donnent des lavements pendant deux jours de suite : ils en prennent trois par jour. Ce remede leur rend le ventre libre & les purge. Cette façon de se guérir ne doit pas paroître extraordinaire à ceux qui connoissent la vertu de cette plante.

Ils ne se servent pour la saignée ni de lancettes, ni de ventouses; ils prennent la peau qui est autour de la veine avec des pincettes de bois, la percent avec un des instrument de cristal, & laissent couler autant de sang qu'ils le jugent à propos. Quand ils ont mal. aux reins, ils frottent la partie malade devant le feu avec la racine de ciguë, observant en même-tems, de ne pas toucher la ceinture, dans la crainte que si on alloit jusque-là, il ne s'en suivît des crispations de nerfs ou des convulsions.

Quand ils ont des douleurs dans les jointures, ils se servent d'une espèce de champignon qui vient sur le bouleau;

ils l'appliquent en cône sur la partie malade, en allument la pointe, & laissent brûler le tout jusqu'à la chair vive; ce qui la met en macération & occasionne une grande plaie. Quelques-uns, pour la fermer, mettent de la cendre de cet agaric; d'autres n'y mettent rien. Ce remede est connu dans toute la Sibérie.

Les Koriaques ont beaucoup de soin des malades : ce sont les Chamans qui traitent toutes les maladies : ils ne connoissent point l'usage des drogues ni des simples.

ARTICLE IX.

Histoire Naturelle de la Sibérie.

§. I.

Des Animaux.

Chevaux. LES Animaux de terre font une grande partie du commerce & de la richesse des peuples de la Sibérie : ils ne font la guerre à la plupart que pour en avoir la peau. Dans cette contrée les chevaux

ſont petits & foibles. Aux environs de Kraſnoiark, il ne vivent pendant l'hiver que d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent. Ceux que nourriſſent les Bourettes, qui ſont vers le fort Kabenskoï, ont à peine fait ſix lieues qu'ils ne peuvent plus marcher.

Les Flouchives nourriſſent des troupeaux conſidérables de bœufs & de vaches; mais les vaches n'ayant qu'une fort mauvaiſe nourriture, donnent très-peu de lait. Les bœufs qui ſont dans le canton du fort Balachanskoï ſont fort renommés & auſſi beaux que ceux de Circaſſie. Les Bouretes montent indifféremment ſur les chevaux, les bœufs & les vaches. Bœufs.

Les moutons de cet endroit de la Sibérie, ont de larges queues comme ceux des Kalmoukes. Les habitants en nourriſſent une grande quantité. Dans le diſtrict de Kraſnoiark, les moutons Kalmoukes y multiplient abondamment & ne dégénerent point. Leur laine eſt plus groſſiere que celle des moutons de Ruſſie qui eſt elle-même aſſez dure; mais il ſont plus gros, la chair en eſt plus ſavoureuſe, & ils produiſent davantage aux propriétaires. Moutons.

Argali. L'argali eſt un mouton ſauvage qu'on trouve communément dans la partie méridionale des montagnes voiſines de l'Irtiſch, ſoit vers la Kalmoukie ſur la Boukhtourma, ſoit du côté de l'Orient, juſques dans les hautes montagnes de l'Ob & de l'Iéniſei, dans celles du lac Baical & dans celles appellées *Slannoï-khrebret*, qui ſéparent les rivieres d'Amour & de Léna. Cet animal a un goût exquis : il eſt connu ſous différents noms dans tous ces pays. Sur la forme extérieure; c'eſt-à-dire, par la tête, le cou, les pieds, la queue courte, il eſt ſemblable au cerf; il a la même vivacité; mais il eſt plus ſauvage : quand il a atteint l'âge de trois ans, il eſt d'une telle force & d'une telle vivacité, que dix hommes peuvent à peine le contenir. Les plus grands Argalis ſont de la grandeur d'un dain. Leurs cornes prennent naiſſance au-deſſus & près des yeux, directement devant les oreilles; elles ſe courbent d'abord en arriere, enſuite en devant, en forme de cercle, juſqu'à l'extrémité qui ſe recourbe un peu en haut & en dehors, elles ſont depuis la naiſſance juſqu'à la moitié, un peu ridées; le reſte eſt plus uni. C'eſt peut-être,

dit M. Gmelin, la forme des cornes de cet animal qui l'ont fait appeller mouton ſauvage par les Ruſſes. Si on en croit les Sibériens, ſa plus grande force eſt dans ſes cornes. Les mâles ſe battent ſouvent, courent l'un à l'autre les cornes baiſſées & ſe les rompent. Il n'y a qu'une très-grande force qui puiſſe rompre les cornes de cet animal : tant qu'il eſt en vie, elles conſiſtent en longueur & en largeur; l'endroit qui tient au crâne devient toujours plus épais. Une corne qui a toute ſa crue étant meſurée ſelon ſa courbure, a quatre pieds de long : elle peſe environ trente ou quarante livres : à la naiſſance elle eſt épaiſſe comme le poing. Quand l'animal eſt jeune, ſes cornes ſont d'un blanc jaunâtre; mais plus ils vieillit, plus elles noirciſſent. Ses oreilles ſont pointues, médiocrement larges; & ordinairement il les porte droites. Ses jambes de devant ſont longues d'environ dix-huit pouces; celles de derriere le ſont davantage : il a la corne fendue. L'argali a un fanon; ſon poil eſt gris, mêlé de brun : il a le long du dos une raie jaune, dont l'extrémité eſt rouge de renard : les jambes ſont ainſi, que le ventre, de cette cou-

leur ; mais le ventre eſt un peu plus pâle. Cette couleur dure depuis le commencement d'Août juſqu'au printems : à cette ſaiſon, ces animaux changent de poil & deviennent rouges.

Les femelles ſont plus petites que les mâles : leurs cornes croiſſent très-peu, ſont minces, peu ridées, preſque droites & faites à-peu-près comme celles de nos boucs.

Les parties intérieures de cet animal ſont ſemblables à celles de tous les animaux ruminants. L'eſtomac a quatre cavités diſtinctes & la véſicule du fiel eſt groſſe. La chair eſt plus délicate que celle du chevreuil, & la graiſſe eſt d'une ſaveur très-agréable. L'argali ſe nourrit d'herbes. Il entre en rut en automne & met bas au printems ; ſa portée eſt d'un ou deux petits. Il a le poil du chamois, ſe bat ſouvent contre lui : il habite les rochers. Cet animal, dit l'Auteur cité, eſt peut-être le muſimon des anciens, car il eſt ſemblable à celui que Pline & Geſner ont décrit.

Aſnes ſauvages. Dans les déſerts voiſins de Sagan-nor, il y a beaucoup d'ânes ſauvages. Quand il fait ſec, la diſette d'eau les oblige de quitter la Mongalie qu'ils habitent ordi-

nairement, & ils se rendent dans ces déserts. Ils ont la taille & la forme d'un cheval, sont bai-clair, ont de longues oreilles, & la queue pareille à celle de la vache : leur vîtesse est extrême.

Du côté du fort d'Oust-Kamensgorsk il y a beaucoup de cerfs ; on y en trouve qui sont très-grands, très-vieux, & très-furieux. La Sémine-gori, ou montagne aux cerfs, est remplie d'une grande quantité de ces animaux. La terre y a un goût salé qui leur plaît ; ils en mangent beaucoup. Il y a une autre espece de cerfs qu'on nomme maralis : ils sont de couleur jaune, & se trouvent aux environs de Iamichéva. Cerfs.

Les rennes sont en grande quantité dans la Sibérie & font une partie de la richesse de ce pays. Elles ne différent point de celles dont nous avons donné la description dans cet ouvrage. Rennes.

Dans les environs du fort dont nous venons de parler, il y a des sangliers & des élans. Au Nord de la Léna, ces derniers animaux y sont en grand nombre. Les Tongouses les prennent de deux manieres différentes. Par la premiere, ils contraignent l'animal d'entrer dans Sangliers Elans.

les rivieres, l'y pourſuivent avec leurs canots qui vont plus vîte qu'il ne peut nager : par la ſeconde, ils le chaſſent avec leurs chiens, & lorſqu'il y a beaucoup de neige, ils ne tardent pas à l'attraper.

Ours, Hyenes. Les ours ne ſont point rares dans ce pays : on y voit auſſi des hyenes. Cet animal féroce ne vit que de proie. Il ſe cache ſur les arbres entre les branches, & lorſqu'il paſſe un cerf, un élan, un écureuil ou un lievre, il s'élance ſur lui, le mord au milieu du corps juſqu'à ce qu'il lui ait ôté la vie & le dévore. Il aime le gibier de toute eſpece ; mais il attaque plus volontiers les gros animaux ; il les prend aſſez ſouvent dans leurs tanieres quand ils dorment. Lorſqu'il veut attraper du gibier, il fait en rampant pluſieurs fois le tour du gîte, & lorſque l'animal eſt endormi, il le mange. Il tourne auſſi pluſieurs fois autour des rennes qu'il veut attraper afin de les étourdir. L'hyene viſite les trapes des chaſſeurs : s'il voit quelqu'animal pris, il le tire en entier, où s'il ne le peut faire, il mange la partie du corps que la trape ne couvre point. Ceux qui chaſſent aux renards blancs & bleus des environs

environs de la mer glaciale, se plaignent que les hyenes leur font beaucoup de tort. Cet animal vit sous la ligne & au pôle : il va du Sud au Nord, & du Nord au Sud. Les Perses septentrionaux l'ont nommé goulu : il mange une quantité incroyable d'aliments.

Les ours du Kamtschatka ne sont ni aussi grands, ni aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Quand ils attaquent l'homme, ils ne le dévorent point, ils lui arrachent seulement la peau du crâne, depuis la nuque du cou & la lui rabattent sur les yeux, comme s'ils n'avoient à redouter que sa vue. Quelquefois, dans leur fureur, ils lui déchirent les parties les plus charnues, & le laissent en cet état. L'ours de ce pays, épargne les êtres qu'il ne craint point. Loin de faire du mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, pour manger les baies qu'elles ont cueillies. En général cet animal ne cherche qu'à vivre, il ne court point après le carnage. Ces ours sont très-gras pendant l'été ; mais quand l'hyver glace les rivieres & desséche les végétaux, ils maigrissent. Cet animal est si paresseux que les Kamtschadales

ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens que de les appeller ours.

Chasse. Cependant l'ours, malgré sa paresse, devient carnacier & destructeur quand la faim le presse; alors on est obligé de lui faire la guerre à coups de fléches, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtschadales ont une façon singuliere de le prendre dans sa taniere. On y entasse, à l'entrée, une quantité de bois; & près du trou, des soliveaux & des troncs d'arbres. L'ours pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pieces de bois en dedans, & s'embarrasse tellement des obstacles dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir: on perce la taniere par dessus, & l'on tue l'ours à coups de lance. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande; ils posent le nœud coulant entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. Les Kamtschadales font de la peau de ces animaux des fourrures très-estimées, & des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent le visage des intestins de l'ours, pour se garantir du soleil.

Le ſaiga reſſemble au chamois, mais il a les cornes droites. On ne trouve cet animal que dans les environs de Iamicheva : on n'en voit point dans le reſte de la Sibérie. Celui qu'on appelle du même nom dans la province d'Irkouts eſt le muſe. Dans ce canton l'on mange ſouvent du ſaiga. Cet animal a entre la chair & la peau, même pendant qu'il vit, pluſieurs gros vers blancs, longs d'environ neuf lignes, & pointus par les deux bouts. On trouve auſſi de ces vers dans l'élan, la renne, le chevreuil & le bœuf. Saiga.

Aux environs du fort d'Ouſt-Kamenogorks il y a des chevreuils & deux eſpeces particulieres de chevres ſauvages. A l'endroit où la riviere de Kailar prend le nom d'Argoune, on voit beaucoup de chevreuils qui ont les cornes du bouquetin. A meſure qu'elles croiſſent le nœud de la gorge leur groſſit, de ſorte que ceux qui ſont âgés, paroiſſent avoir à la gorge une groſſe tumeur. Ces animaux ſont très-vîtes ainſi que le ſaiga de l'Irtich. Meſſerſchmïd, prétend qu'ils ont horreur de l'eau ; mais il eſt dans l'erreur ; car lorſque ces animanx ſont pourſuivis dans le déſert, où ils ſont Chevreuil. Chevres.

par troupeaux, ſouvent ils traverſent la riviere à la nage.

Chevreuil ſans barbe.

Une autre eſpece de chevreuil qui ſe trouve auſſi en Sibérie, eſt le chevreuil ſans barbe. Cet animal a la tête de la même forme que la brebis; mais ſon nez eſt beaucoup plus élevé: ſa lévre ſupérieure eſt ſi allongée qu'il ne peut brouter l'herbe qu'en reculant: il a le reſte du corps & le poil comme le cerf. Ses cornes ſont d'un pied de haut, marquées par des lignes circulaires, noirâtres près de la tête, blanchâtres au milieu, & très-noires à la pointe. Ces cornes ſervent à faire des manches de couteaux qui deviennent tranſparents. Les Chinois s'en ſervent auſſi pour faire des lanternes.

La femelle eſt beaucoup plus petite que le mâle: elle n'a point de cornes. Ces animaux ſont très-vîtes: ils ont une marche qui leur eſt particuliere & qui imite parfaitement l'amble du cheval: de tems en tems ils bondiſſent & font des ſauts très-élevés. Ils ne ſe trouvent pas au-delà du cinquante-quatrieme degré de latitude. En été, on en voit un aſſez grand nombre près de l'Irtich; l'hyver, ils ſe retirent

dans les montagnes. On trouve aussi dans la peau de ces animaux de ces vers longs d'un demi-pouce, ronds par leurs extrémités, blancs & presque transparents.

Il est vraisemblable que l'animal qu'on appelle loup cervier en Sibérie, est le linx des anciens. Il a les pieds divisés comme les lions, les ours & les tigres: il est de la grandeur du léopard. Sa langue est couverte de pointes de même que celle des chats; il a les oreilles semblables à celles de cet animal, & elles ont à leur extrémité une houppe de poil fort noir. Son dos est roux & marqué de taches noires: il a le ventre & le dedans des jambes d'un gris cendré, avec des taches qui sont plus grandes & plus séparées que celles du dos. M. Donault dit: « quelques-» uns ont cru que cet animal étoit appel-» lé loup-cervier, à cause de sa figure » & de sa couleur, supposant qu'il a la » figure du loup, & qu'il ressemble en » quelque façon au cerf par la couleur » de son poil; mais la vérité est qu'il ne » ressemble en rien au loup, & que le » peu qu'il tient du cerf est si commun » à tant d'autres animaux, qu'il y a plus

Loup cervier.

» d'apparence que le nom de loup-cervier » lui vient de ce qu'il attaque particu» liérement le cerf, comme l'autre at» taque les moutons » (*).

Goulu. Les goulus & les renards sont communs du côté de Kéchimskaïa. Ils donnent de belles fourrures; mais la plupart Renard. des renards sont rouges. On les prend en mettant dans les bois des morceaux de viande sur lesquels il y a un peu de sublimé: dès qu'ils en ont mangé, ils vont mourir à dix ou douze pas. Les peaux de renard pris de cette maniere sont aussi bonnes que s'ils avoient été tués à coups de fusil.

Ceux du Kamtschatka ont un poil épais, si luisant & si beau, que la Sibérie n'a rien qui soit comparable dans ce genre. Il y en a de toute espece & de toute couleur. Les plus estimés sont les chatains noirs, ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge, & ceux au poil couleur de feu. Les renards les plus beaux sont aussi les plus fins.

On assure qu'un renard de ce pays, qui s'est échappé du piége ne s'y reprend plus: au lieu d'y entrer, il tourne tout

(*) Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux.

au tour, creuſe la neige qui l'environne le fait détendre, & mange l'amorce. Les Coſaques pour remédier à cet inconvénient, attachent un arc bandé à un pieu, qu'ils enfoncent dans la terre.

De cet endroit, ils conduiſent une ficelle le long de la piſte du renard, aſſez loin du piége: dès que l'animal, en paſſant, touche la ficelle avec ſes pattes de devant, la fléche part & lui perce le cœur.

Les Kamtſchadales de la pointe méridionale, ont l'art de prendre les renards au filet. Ce filet eſt fait de barbes de baleines: ils paſſent au milieu un pieu où ils attachent une hirondelle vivante. Le chaſſeur tient une corde paſſée dans les anneaux du filet, & va ſe cacher dans un foſſé. Quand le renard ſe jette ſur l'oiſeau, l'homme tire la corde & l'animal eſt pris. Les renards étoient autrefois ſi communs & ſi familiers au Kamtſchatka qu'ils alloient manger dans les auges des chiens, & ſe laiſſoient tuer à coups de bâton. Ils ſont aujourd'hui plus rares: on ſe ſert auſſi de noix vomiques pour les prendre.

Dans la montagne nommée *la Solitaire bleue*, ſituée aux environs de Ko- Zibelines.

livan, on trouve de petites zibelines noires, qui n'ont pas le poil fort long. Cette espece est commune dans cette montagne & jusques chez les Kalmoukes tributaires. On la connoît sous le nom de *zibeline de kaukarag*. Vers Krasnoïarsk, il y a des Tatars, dont la principale occupation est la chasse des zibelines; ils ont plusieurs manieres de les prendre. Quand cet animal, vivement poursuivi, ne sait plus où se réfugier, il monte sur un grand arbre: les Tatars mettent le feu à l'arbre: la zibeline pour éviter la fumée saute à terre & se trouve prise dans un filet qui y est tendu. L'adresse avec laquelle ces Tatars prennent les zibelines, rend Kanskoï intéressant par le commerce qui s'y fait de la peau de ce petit animal. La montagne de Stannovoïkrebet, est la plus célebre de la Sibérie pour cette chasse; mais il n'y a que des hommes vigoureux qui puissent en supporter les fatigues; parce qu'il faut continuellement marcher par des chemins difficiles, porter soi-même son bagage & ses provisions, se contenter de peu & quelquefois souffrir la faim pendant plusieurs jours. Pour faire cette chasse, les hommes se mettent

Chasse.

en ſociété, & ſe choiſiſſent un chef qui preſcrit ce que tous les chaſſeurs doivent obſerver, & les peines qui ſeront infligées aux contrevenants. Ce chef, qui eſt une eſpece de ſouverain parmi eux, doit être un homme judicieux, plus jaloux de ſe faire aimer que de ſe faire craindre; il doit être, en un mot, digne de l'eſtime & de la confiance de ſes compagnons. Les Tongouſes qui habitent les environs du fort Kiraskoï, ſe réuniſſent au nombre de dix ou douze pour faire cette chaſſe: ils ont auſſi un chef qui a le droit de les réprimander ou de les bâtonner quand ils ſont en faute, & le châtiment n'empêche pas que le coupable ne ſoit privé de toutes les zibelines qu'il a priſes: il ne mange point avec les autres, fait tout ce qu'ils lui commandent, chauffe & nétoie le poële, coupe le bois, & a toute la charge du ménage, juſqu'à ce qu'il ait obtenu ſa grâce: il eſt obligé à tous les repas de la demander à ſes compagnons.

La martre zibeline a le corps couvert d'un poil obſcur tirant ſur le noir, très-doux & très-fin: la partie antérieure de la tête eſt de couleur cendrée & jaunâtre auprès des oreilles. Sa peau eſt

beaucoup plus précieuſe que celle de la martre ordinaire. Sa mâchoire inférieure a ſur le devant, ſix dents aſſez longuès & un peu crochues, deux autres dents canines, qui auſſi ſont crochues, & deux molaires qui ont chacune trois pointes. A la mâchoire ſupérieure, tiennent pluſieurs dents très-déliées & très-aiguës. Aux côtés de l'ouverture de ſa gueule, elle a de longs poils. Ses pattes ſont larges & diviſées en cinq doigts, armés de griffes blanches & aſſez pointues. La zibeline ſe nourrit d'oiſeaux & d'écureuils.

Les zibelines du Kamtſchatka ſont les plus belles, au noir près; mais pour en tirer un plus grand profit, on envoie leurs peaux à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuſes ſont au Nord de la preſqu'île; les médiocres au Midi : cependant ces dernieres ont la queue ſi fournie & ſi noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Les Kamtſchadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger; aujourd'hui c'eſt pour payer le tribut de peaux que les Ruſſes leur ont impoſé. Leur

esprit ne s'est point encore porté vers les richesses & le luxe : ils préferent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de zibeline.

Les chiens du Kamtschatka sont grossiers, & presque sauvages ; leur peau est blanche ou noire, ou mêlée de ces deux couleurs, ou grise comme celle des loups. Ils sont plus agiles & plus vivaces que nos chiens : ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printems, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux, on les laisse courir où ils veulent, & se nourrir comme ils peuvent : ils s'engraissent sur les bords des rivieres ou dans les champs. Chiens.

Au mois d'Octobre, on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attele pour traîner. Pendant l'hyver qui est une saison de travail pour eux, on les nourrit avec de *l'opana*. C'est une espece de pâte, ou de mortier, faite de poissons aigris qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nombre de chiens qu'on veut nourrir : on y mêle des arêtes de poissons.

On fait chauffer ce mêlange avec des pierres rougies au feu. Pour qu'ils ne soient point pesants à la course, on ne leur donne à manger que le soir.

Taupe, Rat ou Lapin à longue queue.

Cet animal singulier fréquente particuliérement les contrées des environs d'Argun & d'Onon. Au premier aspect il paroît être du genre des liévres; mais en le considérant avec attention, on voit qu'il est d'une espece particuliere, qui n'a aucun rapport avec tout autre animal de cette espece. Il est plus petit & plus court que le lapin: ses oreilles sont longues comme celles des liévres, transparentes, sans poil & tachetées par des vaisseaux de sang; par-tout elles sont d'une égale largeur excepté à l'extrémité où elles se terminent un peu en pointe: sa mâchoire supérieure est comme celle de la taupe; mais elle est plus longue & finit par un museau assez gros: des poils très-longs garnissent les deux côtés de sa gueule: la levre supérieure de cet animal est fendue comme celle des lapins: ses dents sont comme celles des rats; à chaque mâchoire il y en a deux qui sont assez longues: ses yeux sont grands & de couleur fauve.

La partie antérieure de son corps est

mince; celle de derriere fort large & presque ronde : elle se termine par une très-longue queue, dont la grosseur égale à peine celle du petit doigt : elle est revêtue, dans les deux tiers de sa longueur, de poils assez rudes, & si courts qu'on peut distinguer les nœuds de cette queue; mais du commencement de l'autre tiers jusqu'à l'extrémité, les poils deviennent plus longs, & vers le bout, même à la pointe, ils sont très-doux au toucher.

Cet animal a les pieds de devant très-courts & partagés en cinq doigts, tous placés en avant. Les pieds de derriere sont très-longs & divisés en quatre doigts, trois en avant & le quatrieme en arriere, à un pouce de distance des premiers. Les petites griffes des pattes de devant, sont un peu plus courtes que celles des pattes de derriere, toutes blanchâtres & un peu crochues.

Le poil de ce joli petit animal est par-tout assez long & fort doux. Il a le ventre & la partie extérieure des pattes de couleur jaune mêlée d'un gris cendré un peu obscur; mais jusqu'au point où commence sa queue tout le dos est blanc ainsi que le dedans des pattes : la

partie de la queue qui eſt garnie de poils rudes & jaunes, enſuite il s'y trouve un pouce de blanc; le reſte eſt très-noir juſqu'à la pointe qui eſt formée par une petite touffe de poils fort blancs.

Lorſque cet animal eſt en repos, il ſe frotte la tête avec ſes pieds de devant. Il flaire continuellement tout ce qui eſt autour de lui. Quand il court, il fait des ſauts d'une aſſez grande étendue; on prétend même que lorſqu'il eſt pourſuivi, il ſaute facilement par deſſus un cheval, & d'un élan traverſe trois toiſes détendue. Il ſe creuſe un trou avec une agilité admirable, pendant que les pieds de devant lui ſervent à gratter la terre, & les dents à couper les petites racines qu'il rencontre; il repouſſe, avec les pieds de derriere, la terre & les racines qui l'embarraſſent. Lorſqu'il ſent qu'il ne peut échapper par la courſe aux ennemis qui le pourſuivent, il ſe creuſe promptement un petit trou pour y chercher ſon ſalut. Il attend l'hyver avec prévoyance: il coupe du foin dans un tems bien ſec, le porte à ſon terrier & en fait pluſieurs petits tas d'un pied de hauteur. Ces petits animaux ſe trouvent en ſi grand nombre

en certains cantons, qu'il eſt fort difficile d'y voyager à cheval, à cauſe des trous de leurs terriers.

Dans les parties internes ce petit animal n'a rien de commun avec les autres animaux, ſi ce n'eſt d'avoir l'œſophage renfermé au milieu du ventricule. Il a le cœcum très-court, mais d'une grande capacité : il finit par un appendice vermiforme qui a deux pouces de long. Le canal cholédoque eſt préciſément au-deſſus du pylore. La veſſie eſt ordinairément pleine d'une eau jaunâtre ou citrine. La matrice en differe très-peu ; car le vagin qui reſſemble à un canal, eſt droit, ſans anfractuoſités ni détours : il s'étend juſqu'au pubis, où il ſe diviſe en deux cornes, leſquelles ſe terminent aux ovaires, après avoir formé, à peu de diſtance, pluſieurs ſinuoſités & pluſieurs circonvolutions. La partie génitale du mâle eſt aſſez grande, les véſicules ſéminales ont un pouce & demi de long ; elles ſont grêles, contournées à leur extrémité, & vont aboutir au col de la veſſie urinaire. Il n'y a point d'ouverture ni de ſinus entre l'anus & la verge, dans le mâle, non plus qu'entre la vulve & l'anus, dans la femelle.

Le petit animal d'Afrique que le Docteur Shauw appelle *Jerbôa*, paroît, à quelques égards, approcher du lapin à longue queue, que nous venons de de décrire; mais il en differe cependant par plusieurs endroits. 1°. En ce que le jerbôa a les pieds de devant divisés en trois ongles seulement, & ceux de derriere en quatre: 2°. en ce que le Médecin Anglois assure que cet animal a les naseaux plats & dégarnis.

Quant aux autres caracteres du jerbôa, ils paroissent les mêmes que ceux du lapin à longue queue. Il habite les plaines, il saute avec beaucoup d'agilité, & se tient souvent sur ses pattes de derriere. M. Shauw dit que le jerbôa pourroit bien être le rat à deux pieds des anciens dont parlent Hérodote, Théophraste & Aristote.

Isatis. L'isatis habite particuliérement les contrées voisines de la mer Glaciale: on en trouve aussi dans quelques endroits de la Sibérie, dans la Laponie & la Norvége, sur le bords des fleuves. Par sa grosseur, la longueur de sa queue & par les habitudes du corps, cet animal ressemble au renard: la forme de sa tête approche de celle du chien. Son

poil eſt plus doux que celui du renard, preſque toujours de couleur blanche, & quelquefois cendrée : il a environ deux pouces de long, & tient de la nature de la laine, ſans être friſé. On a toujours confondu cet animal avec le renard. Par la deſcription que M. Gmelin, nous a donnée de cet animal, il paroît que ſes parties internes ſont ſemblables à celles du chien ; & que dans l'accouplement il eſt ſujet au même inconvénient.

On diſtingue mal à propos l'iſatis blanc du cendré ; ce qui prouve qu'ils ſont de la même eſpece, c'eſt que dans une portée, il s'en trouve de ces deux couleurs. Ces animaux ſe logent dans des anciens trous qu'ils trouvent tous faits & qu'ils creuſent encore pour ſe les rendre plus commodes : l'entrée en eſt étroite : chaque terrier à quatre ou cinq toiſes de long : il a huit ou dix iſſues, qui toutes aboutiſſent au centre : quelques-unes ſont obliques, d'autres en droite ligne. Le nid des iſatis eſt placé au milieu du terrier : il eſt formé de mouſſe, ramaſſée avec beaucoup de propreté ; & a une demie-aune de largeur. Les femelles mettent bas à la fin

de Mai, & font six, huit, jusqu'à vingt-cinq petits; ils sont tous blancs en naissant: pendant cinq ou six semaines, la mere en prend grand soin & ne les quitte que quelques instants pour aller manger: après ce tems elle va à la chasse & apporte sa proie à sa famille. Au milieu du mois d'Août les petits commencent à sortir du terrier: on les appelle alors *norniki*. Leur poil n'a pas encore un pouce de long: ils sont blancs par-tout le corps, à l'exception du dos, sur lequel on voit une raie de couleur jaune mêlée de noir qui se change ensuite en gris.

L'isatis se nourrit, principalement en hiver, de rats de campagne, de *lagopodes* ou perdrix blanches & de liévres; il prend aussi des canards, des oies qui sont en grande quantité sous ce ciel glacé. Tous les chasseurs conviennent que cet animal ne le cede au renard ni en instinct, ni en finesse. Lorsque ses petits ont fait leur premiere sortie, il les mène sur les lacs voisins, & ils dévorent les jeunes oies qui ne peuvent se servir de leur aîles.

On a remarqué que les isatis demeurent rarement, un an entier dans le même

endroit: ils y détruisent les rats dont ils se nourrissent, & ensuite vont en chercher dans d'autres pays. On n'a fait aucune observation sur l'ordre de leur émigration, qui se fait ordinairement quand le soleil commence à rester sous l'horison. Au bout de trois ou quatre années ils reviennent aux mêmes endroits. Lorsqu'une troupe d'isatis arrive & aboie, c'est qu'elle restera quelque tems: elle aboie aussi quand elle va changer de lieu.

On trouve de ces animaux près des fleuves Ienesei & Charanga; mais ils sont plus grands que ceux des autres contrées. On ne sait s'ils sont d'une autre espece, parce que tous les animaux de ce canton sont plus grands & plus forts que ceux qui sont dans le reste de la Sibérie.

Il y a dans les campagnes d'Iakoutsk une grande quantité de petites marmottes, nommées en Russe *iévrachka* : ce joli petit animal habite aussi les haliers & les greniers. Dans ce canton, une grande partie des greniers sont sous terre, parce que l'humidité, les insectes ne peuvent nuire aux graines sous une terre gelée à deux pieds de profondeur. Marmottes.

Les marmottes de la campagne se tiennent dans les souterrains qu'elles se creusent, & qui ont une entrée & une sortie particuliere : leur gîte est au milieu du souterrein & elles y dorment pendant tout l'hiver ; mais celles qui vivent de graines & de légumes, cherchent leur proie en hyver comme en été.

Ce petit animal a la tête assez ronde, le museau tout-à-fait plat. L'oreille n'a point de cartilage, & l'on ne peut découvrir le conduit auditif qu'en écartant les poils qui le couvrent. La longueur du corps, en y comprenant la tête, fait à peine un pied. La queue est garnie de longs poils larges comme la main ; elle est presque entiérement ronde auprès du corps ; ensuite applatie & épaisse d'un demi-pouce, plus mince & arrondie vers l'extrémité ; les deux côtés sont en pentes comme une épée à deux tranchants depuis le milieu jusqu'au haut, où elle est noirâtre, mêlée d'un peu de jaune ; vers le bas elle est rouge de renard, & noire aux extrémités. Le corps est fait comme celui de la souris, assez gros, par-dessus gris mêlé de jaune, par-dessous jaunâtre : ces couleurs en

certains endroits, tirent ſur-le rouge de renard. Les pattes ſont jaunâtres, courtes; celles de derriere, qui ont cinq orteils, ſont un peu plus longues; celles de devant n'en ont que quatre : chaque orteil eſt garni d'un ongle noir, de grandeur médiocre, un peu courbe.

Lorſqu'on met en colere ces petits animaux, ils crient & mordent avec force. Lorſqu'on leur donne à manger, ils ſe dreſſent ſur leurs pieds de derriere & portent les aliments à leur gueule avec ceux de devant. Ils s'accouplent au commencement d'Avril; font au commencement de Mai cinq ou ſix petits, mettent bas dans leur gîte, qui eſt alors couvert d'herbes. Enfin la nature a fait de cette eſpece d'animal une marmotte en petit. On trouve auſſi dans la Sibérie des marmottes ordinaires; mais ſelon les cantons, elles different en groſſeur & en couleur.

Les marmottes du Kamtſchatka ſont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui reſſemble de loin au plumage varié d'un très-bel oiſeau. Les peaux en ſont chaudes & légeres. Cet animal auſſi vif que l'écureuil, ſe ſert comme lui des pattes de devant pour manger.

Les Kamtſchadales ne font point de cas de la peau des marmottes, ni des hermines : elles ſont trop pètites & trop belles, pour un peuple qui ne penſe qu'aux choſes utiles.

Ecureuils

Dans les environs du fort d'Ouſt-Kout, il y a des bois qui ſont remplis d'écureuils & de trapes pour les prendre : pluſieurs payſans en ont juſqu'à cent. Ils font cette chaſſe depuis le commencement de Mars juſqu'au milieu d'Avril. Ceux qui s'y livrent le plus habitent dans les bois, afin de viſiter & tendre leurs trapes : les autres en ont quelques-unes dans les environs de leur village, & vont les viſiter cinq ou ſix fois par jour. Ils y mettent pour appât un morceau de poiſſon deſſéché ; jamais de viande ou de poiſſon frais. Cette chaſſe produit un grand bénéfice.

Ecureuils volants.

On trouve auſſi dans ce canton des écureuils volants, qui n'ont d'autres reſſemblance avec ceux dont nous venons de parler, que le nom & la maniere d'aller ſur les arbres. Les écureuils volans ont à-peu-près, le corps du rat : ils ont une forte peau, large d'environ un pouce, placée entre les orteils des pieds ; ils peuvent l'étendre & la ſerrer ;

par ce moyen ils volent à une médiocre diſtance. Leur queue n'eſt point auſſi longue que celle de l'écureuil, & tire plus ſur le jaune que ſur le noir.

Le Rat.

Un animal très-commun par-tout, c'eſt le rat; mais il eſt étonnant qu'il s'en trouve une auſſi grande quantité dans le Kamtſchatka. Cependant ce pays en a de trois eſpeces. La premiere à courte queue, au poil rouge, eſt auſſi groſſe que les plus forts qu'il y ait en Europe. Elle differe de celle-ci, ſurtout par ſon cri, qui eſt ſemblable à celui des cochons de lait : du reſte elle reſſemble à une certaine eſpece de bélette qui ſe nourrit de rats plus petits. Ceux-ci ſont, pour ainſi dire, familiers avec les Kamtſchadales; ils volent ſans crainte leurs proviſions. Une troiſieme eſpece vit des larcins qu'elle fait à la premiere, qui ſe tient dans les plaines, les bois & les montagnes.

Les gros rats, qu'on appelle *Tégoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui ſont autant de greniers ſouterreins, deſtinés à différentes proviſions pour l'hiver. On y trouve de la farine nétoyée, d'autre non préparée, que les rats font ſécher au ſoleil

dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre.

Si l'on en croit les Kamtschadales, ces rats ont des temps d'émigration : ils disparoissent de la presqu'isle, & c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse & d'une année abondante. On annonce leur retour dans tout le pays, par des exprès. C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la riviere de Pengina, traversant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage : souvent ils se noyent en route, ou restent épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil & le repos leur aient rendu des forces; souvent ils sont enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espece de saumon. Ils sont quelquefois une troupe si prodigieuse, qu'il leur faut plus de deux heures pour passer un fleuve. Les Kamtschadales prétendent que ces rats traversent les eaux sur une espece de coquillages faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, & que les habitants ont appellés *les canots des rats*.

Rien de si merveilleux, à les entendre, que

que la prévoyance de ces rats & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leurs provisions de racines venimeuses, pour empoisonner les rats de la petite espece, qui viendroient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés & vuides, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtschadales charitables, loin de leur enlever leurs provisions, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivieres quelques rats demi morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver.

Souris.

Dans la ville de Tomsk, le nombre des souris est prodigieux: elles y multiplient considérablement, parce qu'il n'y a point de chats; les habitants n'emploient ni poison ni souriciere pour les détruire: tout ce qui exige de la peine & de l'attention n'est point de leur goût. Il en est à peu-près de même dans le district d'Olaminok; & le peu de grains qu'on y moissonne & qu'on veut garder, est plus utile aux souris qu'aux hommes. Les rats sont presque entiérement détruits dans ce canton, parce

que les Iakoutes les prennent & les mangent.

Animaux amphibies. Castor.

Il y avoit autrefois beaucoup de castors dans les environs de la Mena, & l'on en trouvoit même dans toute la Sibérie; mais, comme il étoit aisé de découvrir leurs habitations, on les a exterminés. Les habitants des bords de l'Olecma & de la Kirenga disent qu'ils n'en ont point vu dans leur pays depuis cinquante ans; on n'en trouve que dans les contrées supérieures de l'Ob, de l'Iénisaï, & vers la riviere des Trois-Bœufs. Les Sibériens prétendent que ces animaux se rassemblent au printems, & vont deux à deux à la chasse d'autres castors; que lorsqu'ils en rencontrent un, ils l'amenent à leur demeure, & l'emploient comme esclave, à toutes sortes de travaux. Sur les bords de la riviere de Mias, on prend des castors qui sont noirs, & de la bonne espece. Sur ceux de la riviere des Trois-Bœufs, on trouve beaucoup de loutres.

Loutres.

On distingue trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre: les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les au-

tres dans la mer & les rivieres, & enfin, d'autres dans la mer, & jamais dans l'eau douce. Les castors & les loutres sont de la premiere classe.

Veaux marins.

De la seconde classe sont les veaux marins. Ces animaux remontent des mers du Kamtschatka, dans les rivieres ; & en si grande quantité, que les petites isles éparses au milieu des terres voisines de la mer, en sont couvertes. Il y a de trois especes de veaux marins. La premiere & la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *Lakhtak*, ne se prend qu'au-dessus du cinquante-sixieme degré de lattitude, soit dans la mer de Pengina, soit dans l'Océan oriental. La seconde, on la distingue par un grand cercle couleur de cerise ; qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre : elle ne se trouve que dans la mer orientale. La troisieme, qui est la plus petite, se prend dans les grands lacs.

Le veau des mers ne s'éloigne guere de la côte au-delà de trente milles : s'il entre dans les rivieres, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit. M. de Kracheninnikow dit que le mâle s'accouple avec la femelle, à la façon

des hommes, & non comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs Ecrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri du veau marin ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent : rien n'est plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Les Kamtschadales ont différentes manieres de prendre à terre les veaux marins. Quand les petits sont sur la glace, les Chasseurs mettent une serviette au-devant d'un traîneau, les poussent & les écartent de leurs trous; & quand ils en sont éloignés, on tombe sur eux, & on les assomme avec des masses, ou on leur casse la tête à coup de carabine; car il est inutile de les frapper ailleurs. Les balles restent dans la graisse du veau marin.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une riviere, où les veaux sont entrés, & avec de grands bâtons, on les pousse dans ces filets. Quand ils y sont embarrassés, on les assomme, & l'on en prend jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à tuer. M. de Kracheninnikow,

dit qu'il a vu un de ces animaux qu'on avoit pris à l'ameçon, poursuivre ses gens, quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs piéces : aussi-tôt qu'on l'eut tiré sur le rivage, il tâcha de fuir dans la riviere; ne pouvant réussir, il se mit à pleurer; mais dès qu'on l'eut frappé, il se défendit avec la plus grande fureur. Quand on surprend les veaux marins endormis sur la côte, ils tâchent de fuir; &, pour arrêter la course de ceux qui les poursuivent, ils vomissent, non pas une espece de lait, comme quelques Ecrivains l'on dit par erreur, mais de l'eau de mer, afin de rendre le chemin glissant.

Dans la classe des amphibies qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pesent depuis cinq à six livres, jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pese depuis onze cents cinquante, jusqu'à quatorze cents livres. Les gros beu- Lion marin.

glent, les petits bêlent. Leurs mugissements affreux, & plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les Navigateurs, dans les temps de brouillards, de la proximité des rochers & des écueils où les vaisseaux pourroient échouer. Ces animaux, quand ils sont à terre, se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

Les femelles portent neuf mois : les mâles en ont jusqu'à quatre, & s'accouplent au mois d'Août. Le lion marin est galant à ses femelles ; il tourne & joue sans cesse autour d'elles pour leur plaire ; il est très-sensible à leurs caresses, & se bat pour elles avec fureur. Ces animaux sont si indifférents pour leurs petits, qu'ils ne les défendent point quand ils sont attaqués ; ils les étouffent souvent dans le sommeil. Lorsque les jeunes lions sont fatigués de nager, ils grimpent sur le dos de leur mere ; mais elle plonge dans l'eau pour les y renverser.

Le lion marin, redoutable par sa grosseur, sa gueule, sa figure, ses rugissements, est si timide, qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble & tombe à chaque pas. Lorsqu'il

n'a plus de ſalut que dans ſon déſeſpoir, il devient terrible & dangereux, ſur-tout en mer, où dans les bonds de ſa fureur, il peut ſubmerger les canots & noyer les hommes. Le plus hardi Pêcheur, ou Chaſſeur va, contre le vent, lui plonger dans la poitrine, ſous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroye, faite de cuir de lion de mer, & que d'autres Pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent enſuite de loin à coups de fleches; & quand il a perdu ſes forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de maſſue. Quelquefois on lui décoche des dards empoiſonnés; & comme vraiſemblablement l'eau de la mer irrite les bleſſures, l'animal gagne la côte, où on le laiſſe mourir ſi on ne peut l'aborder aiſément.

C'eſt un honneur pour les Kamtſchadales de tuer des lions marins. C'eſt un déshonneur de jetter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot : ils riſquent plutôt d'être ſubmergés, & ſouvent ils ſe noyent pour ne pas abandonner leur proye. Quelquefois, à cette pêche, un

canot eſt emporté par les vents, & balotté par les tempêtes, huit jours de ſuite : les Pêcheurs reviennent enfin, n'ayant pour guides que la lune & le ſoleil ; & pour récompenſe, que la gloire d'avoir ſupporté les peines & les travaux auxquels ils ont été expoſés.

Cependant c'eſt auſſi pour l'utilité que les Kamtſchadales vont à la pêche des lions marins ; la graiſſe & la chair en ſont très-bonnes au goût : ſa peau eſt propre à faire des ſouliers & des courroyes : c'en eſt aſſez pour que l'homme uſe, à l'égard des lions marins, du droit de domination qu'il s'eſt donné ſur tous les animaux.

Chat Marin. Les Naturaliſtes ne ſont point encore aſſez d'accord ſur la forme des monſtres marins, pour leur avoir donné des noms bien fixes & bien analogues à la figure qu'ils leur trouvent. Le chat marin que M. Steller appelle *ours marin*, n'a que la moitié de la groſſeur du lion marin : il reſſemble du reſte au veau marin qui eſt de la groſſeur d'un bœuf ; mais il eſt plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts & de la groſ-

ſeur de ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents & deux défenſes de chaque côté qui lui percent dès le quatrieme jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il eſt noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent griſes, & ſi différentes des mâles que, ſans une grande attention, on les croiroit d'une autre eſpece.

Les chats marins ſe tiennent dans la baye qui eſt entre les Caps de *Chipounskoi* & de *Kronotskoi*, parce que la mer y eſt plus calme que ſur le reſte de la côte orientale du Kamtschatka. On les prend au printems, lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux diſparoiſſent. On conjecture qu'ils paſſent dans les iſles qui ſont entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le cinquantieme degré juſqu'au cinquante-ſixieme; car on ne les voit guere monter plus haut dans le Nord, & ils arrivent ordinairement du côté du Midi. C'eſt pour dépoſer ou pour nourrir leurs petits qu'ils voyagent ainſi. Les femelles allaitent pendant deux ou trois mois,

& reviennent dans l'automne, quelquefois avec leurs petits. Les chats marins ont différents cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils hurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon; & dans la défaite, le ton de la plainte & du gémissement. Leurs amours & leurs combats sont également intéressants. Voici ce qu'en disent plusieurs Ecrivains.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde, ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont partagés en troupes ou familles de cent animaux & même plus. Ils préludent à l'accouplement par des caresses : le mâle & la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre, pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs desirs, & reviennent sur le rivage jouir de leurs amours avant le temps de la marée. C'est alors qu'ils sont plus aisés à surprendre. La femelle, quoique chérie & carressée du mâle, le redoute. Quand les petits jouent entr'eux, si le jeu devient

ſérieux, le mâle accourt pour les ſéparer, & quoiqu'il gronde, il leche le vainqueur, paroît mépriſer les foibles & les lâches. Ceux-ci ſe tiennent avec leur mere, & les braves ſuivent le pere. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre ſa race ; & ſi la femelle, au lieu de prendre ſes petits dans ſa gueule, en laiſſe enlever quelqu'un, le mâle quitte le raviſſeur pour courir après ſa femelle ; il la ſaiſit entre ſes dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laiſſe comme morte : enſuite il roule autour d'elle des yeux étincellants, & grince les dents, juſqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ſes petits, & ce ſigne de tendreſſe eſt l'expreſſion d'une rage impuiſſante.

Quand le tems de leurs amours eſt paſſé, ils ſe retirent dans une ſolitude, où ils ſont des mois entiers ſans boire ni manger : ils y dorment preſque toujours ; mais le moindre bruit les réveille. Les vieux chats marins ſont les plus féroces : ils s'élancent ſur les hom-

mes qui paſſent à travers leurs retraites : ils ſe battent avec une fureur incroyable, mordent les pierres qu'on leur jette : ils s'obſtinent encore à attaquer & à ſe défendre, quoiqu'on leur ait crevé les yeux, briſé le crâne & les dents. S'ils reculent, tous les chats, témoins du combat, s'élancent ſur les fuyards. Alors, dans ce tumulte général, il arrive que chaque chat, croyant que ſon voiſin s'enfuit, lors même qu'il court à la bataille, tombe ſur lui avec rage ; & ces animaux s'entretuent ſans aucun diſcernement. Quand la mêlée eſt ainſi engagée, les Chaſſeurs ou les Voyageurs peuvent paſſer ſans crainte, continuer leur route, ou piller & tuer à loiſir.

Les combats ordinaires ne ſont qu'un duel entre deux champions ; mais il dure juſqu'à l'épuiſement de leurs forces. Il commence à coups de pattes, & les combattants cherchent à frapper, à parer. Quand l'un des deux ſe ſent le plus foible, il a recours aux coups de dents, qui ſont des inciſions pareilles à celles que feroit un ſabre. Les chats marins qui ſont ſpectateurs viennent au ſecours du vaincu pour ſéparer les combattants,

Il y a peu de ces animaux qui ne soient criblés de blessures; ils meurent presque tous dans les combats. Dans leur fureur, ils sont redoutables & très-difficiles à éviter, sur-tout dans la plaine. Ils sont si acharnés à combattre, qu'un seul ne fuit pas devant plusieurs hommes; si difficiles à tuer, qu'ils survivent à deux cents coups d'un gros bâton, assenés sur la tête; on en a vu vivre des semaines entieres avec la cervelle écrasée & pendante. Plusieurs hommes ne les font point fuir; les blessures, loin de les abattre, excitent encore leur rage: au premier coup de harpon, ils saisissent un canot rempli de Pêcheurs, le tirent avec rapidité jusqu'à ce qu'ils l'ayent renversé & noyé les hommes.

Castors marins.

Le castor, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours: ses dents sont petites, sa queue courte, plate & terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins. Les femelles semblent montrer une tendresse singuliere pour leurs petits, les tenant embrassés entre leurs

pattes de devant, pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes en état de nager. Malgré la timidité qui les fait fuir devant les Chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la derniere extrémité, toujours prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier. Aussi le Chasseur tâche-t-il d'attraper un jeune castor quand il veut en avoir la mere.

On prend ces animaux de plusieurs façons; soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit & pendant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots & des harpons. On les poursuit encore au printems avec des patins, sur les glaces que les vents d'Est poussent vers la côte. En hiver, ces animaux trompés, dit-on, par la ressemblance du bruit des vents qu'ils entendent dans les forêts, à celui des vagues, viennent quelquefois jusqu'aux habitations souterreines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

La Mana- La manatée, selon M. Krachenin-nikow, pese deux cents poudes, & a environ quatre sagenes de longueur;

c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres.

Cet animal est un sujet de dispute entre les Naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'il en a la queue & les nageoires, qu'il est sans poil & sans pieds : les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds ; qu'il a des mamelles, & que les poissons n'en ont point : d'autres concluent de cette contradiction, que la menatée est une espece mitoyenne entre le poisson & le quadrupede marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette derniere classe, parce qu'elle a un cou qui lui sert à tourner sa tête de côtés & d'autres, ce que les poissons n'ont point.

M. Steller dit que la plupart des Navigateurs ont appellé cet animal *vache marine*, sans doute à cause de son mufle ; car il n'a que ce rapport avec la vache : il ressemble du reste au chien de mer ; mais il est plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache

marine, la syrene des Anciens.

Les Espagnols ont appellé les manatées, *manati*, parce qu'elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle, avec des nageoires qui leur tiennent lieu de mains. Leur cri, qui est une espece de gémissement, les a fait nommer *Lamentin*, par les François.

On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, il a deux os plats, enchâssés dans les deux machoires. Ses yeux petits en comparaison de sa tête, comme sa tête est petite à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux pattes ou nageoires que cet animal a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponer aux rochers, si fortement que sa peau s'enleve par lambeaux, avant que le Pêcheur lui fasse lâcher prise.

Ces animaux vont par bandes, & si près du rivage, dans la haute marée,

qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Mais comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il lui est impossible de marcher ? Selon M. Krachenínnikow, « ils ne prennent aucun soin » de leur conservation : on peut s'ap- » procher au milieu d'eux avec des » canots, marcher sur le sable, choisir » & tuer celui qu'on veut ». Ceci paroît encore plus fabuleux que vraisemblable.

Chaque bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle & deux petits de grandeur & d'âge différents. En général ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance vers elle, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs sur le rivage qui tirent

le monſtre avec le cable attaché au harpon, fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits, où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle eſt bleſſée elle s'agite extraordinairement; auſſi-tôt une foule d'autres viennent à ſon ſecours, ou renverſer le canot avec leur dos, ou ſe mettre ſur la corde pour la rompre, ou tenter de faire ſortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées reſſemble à celle du bœuf, quand elles ſont vieilles, & du veau quand elles ſont jeunes; l'une eſt dure, l'autre aiſée à cuire. Celle-ci s'enfle juſqu'à tenir deux fois plus de place cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande ſe ſale aiſément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

Couleuvres & Viperes.

Les environs du fort Tchebatchoutkoïs ſont remplis de couleuvres & de viperes. On a dans ce pays, ainſi qu'en Ruſſie, pour les couleuvres une crainte reſpectueuſe : on croit que ſi l'on faiſoit mal à quelqu'un de ces animaux, toute l'eſpece en tireroit vengeance. Cette opinion eſt appuyée par

beaucoup de fables que nous ne rapporterons point ici : l'hiſtoire de la terre eſt par-tout celle des folies ou des menſonges des hommes. Les Sibériens n'ont pas le même reſpect pour les viperes : ils en tuent beaucoup.

Gibier.

Dans les environs du fort d'Ouſtkout, il y a une grande quantité de perdrix, de coqs de bruyere, de lievres. Pour prendre les coqs de bruyere, on met aux trapes des bayes d'airelle ; & pour prendre les lievres, des feuillages de tremble ou de peuplier.

Vermine. Souris.

Les habitants de Tomsk ſont déſolés par les ſouris. Elles multiplient prodigieuſement, parce qu'on n'y a point de chats. On pourroit cependant les détruire avec du poiſon ou des ſouricieres ; mais les Tomskains ſont trop indolents & trop pareſſeux pour s'aſſujettir à aucune eſpece de travail d'eſprit & de corps. Cette vermine eſt comme une plaie qui afflige cette ville oiſive.

Vers.

Au Kamtſchatka la terre eſt couverte de vers. Les chaleurs de l'été ne ſont point aſſez vives pour les multiplier beaucoup; mais les ruiſſeaux dont le pays eſt coupé, font qu'ils y four-

millent. Le poiſſon qu'on y fait ſécher en eſt dévoré juſqu'à la peau qui reſte ſeule.

Mouches. Les moucherons & les couſins rendent ce pays inſupportable, dans la ſeule ſaiſon où il ſeroit habitable. Mais les Kamtſchadales n'en ſouffrent pas extrêmement, parce qu'alors ils ſont occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces eſſains fâcheux que le ſoleil fait éclore.

Papillons. L'humidité de l'air fait auſſi qu'on voit peu de papillons, ſi ce n'eſt vers la ſource de la Kamtſchatka, où la ſécchereſſe du ſol & le voiſinage des bois, les rendent communs. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on en a vu des multitudes prodigieuſes ſur des ruiſſeaux éloignés de la côte, à plus de trente verſtes. Mais les papillons peuvent-ils voler ſi loin ſans ſe repoſer, ou écloſent-ils ſur les vaiſſeaux? Apporteroit-on ces inſectes au Kamtſchatka d'un climat étranger, comme

Punaiſes. les punaiſes qu'on trouve aux environs de la Bolſchaia-Réka, & de l'Awatſcha, où, ſans doute, elles ſont venues dans des coffres, & ſur des habits.

Si les Kamtſchadales ſont délivré des

la plupart de nos insectes, ils sont encore plus tourmentés par les poux qu'on ne l'est en Italie & en Espagne. On en trouve sur les bords de la mer, une espece qui s'insinue entre cuir & chair, & cause des douleurs aiguës qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive, où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires, ils abondent tellement au Kamtschatka, que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas sur leurs habits, en passant leurs cheveux à travers des dents qui leurs servent de peigne. Les hommes s'en débarrassent avec des étrilles de bois dont ils se frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, sans doute, par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamtschadales, de les battre pour les déshabituer de cette mal-propreté. Mais on ne sauroit empêcher une femme de ce pays de manger des araignées quand elle en trouve, soit avant de s'exposer à la grossesse, soit pendant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet insecte pour la

Pou.

fécondité, fait qu'un mari trouve sa femme mieux disposée à ses approches, quand elle a satisfait à ce goût bisarre pour les araignées. Par-tout on voit la bassesse de l'homme.

Oiseaux. La perdrix est très-commune à Tobolsk & dans toute la Russie, ainsi que le coq de bruyere, la gelinote & la caille; mais tous ces oiseaux ont un goût de marais très-désagréable.

Hoche-queue. Dans les environs de Krasnoïark, on voit l'oiseau que les Russes nomment moineau d'eau, & que nous appellons hochequeue ou lavandiere; ses plumes pendant l'été deviennent bleu de ciel. Le hochequeue pourroit être le cyanos ou oiseau blanc de Bollon, ou le merle rouge à tête bleue de Frich. Ce dernier Auteur, dans la description qu'il en fait, lui donne la même forme, la même grosseur, dit qu'il prend la même nourriture, & qu'il change en hiver.

Martin-pêcheur. Les Russes & les Tatars donnent au martin-pêcheur le même nom qu'à la lavandiere, cependant ils sont différents. On trouve cet oiseau dans toute la Sibérie, & ses plumes sont employées par les Tatars & les Ostiaques à plu-

sieurs usages superstitieux. Les Tatars arrachent les plumes du martin-pêcheur, les jettent dans l'eau, & conservent avec soin celles qui surnagent; parce qu'ils prétendent que lorqu'ils touchent avec une de ces plumes une femme ou seulement ses habits, elle devient amoureuse de celui qui l'a touchée. Les Ostiaques ôtent la peau, le bec, les parties de cet oiseau & les renferment dans une bourse : tant qu'ils ont cette espece d'amulette, ils n'ont aucun malheur à craindre. Les Tongouses de la Nyneia font rôtir le pivert cendré, y mêlent de la graisse quelle qu'elle soit, excepté celle d'ours, parce qu'elle se corrompt facilement, & enduisent avec ce mêlange, les fléches dont ils font usage à la chasse : selon eux, un animal frappé d'une de ces flêches tombe toujours sous le coup. Pivert.

Dans les environs de Krasnoïark, il y a beaucoup de râles qui volent difficilement, puisque lorsqu'on les poursuit, ils ne cherchent à se dérober que par la course. Comme ces oiseaux changent de pays aux approches de l'hiver, les Tatars & les Assaniens assurent que lorsque les grues qui se retirent en au- Râles.

tomne & changent de climat, chacune d'elles prend un râle sur son dos & le porte en un pays plus chaud.

Dans les environs de Thioumena, il y a un oiseau dont les nids sont renommés tant en Russie qu'en Sibérie, pour leur forme particuliere, leur molesse & leur qualité médecinale. On nomme cet oiseau *Rimès*: peu de personnes en ont vu. Il ressemble au roitelet & à le chant semblable à celui de la mesange. Le mâle a la tête blanche; la femelle l'a un peu grise & une raie noire qui passe sur les yeux. Le dos est brun, & la distance qui est entre le dos & le cou, est chatain dans le mâle & assez large; dans la femelle elle est moins brune & plus petite. Le bas du corps est blanchâtre, également tacheté; quelque-uns de ces animaux ont la poitrine rouge. Leur queue est longue & brune, & les aîles sont presque de la même couleur: ils ont les pieds gris de plomb, comme la mésange. Leurs œufs sont blancs comme la neige. Leur nid est fait avec les aigrettes de graines de saules: il a la forme d'une cornemuse applatie, avec une ouverture & espece de cou: il est fortifié avec du chanvre & de l'ortie, & suspendu

suspendu à une branche de saule & de bouleau, dans un endroit où elle se divise en deux.

Le Kamtschadale n'a dans ses rochers que des oiseaux de proie. A la cime de ces rochers sont des nids d'aigles, qui ont six pieds de diametre, sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs comme le cigne : ensuite les uns deviennent gris ; les autres bruns, ou couleur d'argile ; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Aigles.

Il y a dans la Sibérie beaucoup d'oiseaux aquatiques. M. Gmelin dit qu'étant dans les environs de Selenghinsk, sur le bord d'un petit lac, il eut un plaisir singulier d'entendre le chant des cygnes, des oies, des tourpans & des bécassines. Les sons d'un tourpan, dit-il, ressemblent beaucoup à ceux d'un hautbois, & dans ce concert d'oiseaux, il faisoit à peu-près l'office de la basse. Le tourpan est une espece de canard : son plumage est rouge de renard, excepté la queue & les aîles qui ont beaucoup de noir. Vers le printemps la Lena est remplie d'oiseaux d'eau, qui se retirent en au- Oiseaux aquatiques. Le Tourpan.

tomne. Le passage de ces oiseaux est très-avantageux aux Iakoutsains : ils en font provision & les gardent dans leurs celliers, où ils ne se corrompent pas, même en été. On voit à Mangaséa des bandes innombrables d'oies, de canards de différentes especes, de poules d'eau, d'hirondelles de mer, de bécasines, de faucheurs, de grues, de cigognes, de plongeons, &c.

Les rivieres du Kamtschactka ont aussi leurs oiseaux, des cygnes, des oies, des canards, &c. Les cygnes se prennent avec des chiens, au tems de leur mue ; ou on les tue à coups de bâton. Il y a plus d'adresse dans la maniere d'attraper les oies, qui sont de sept à huit especes au Kamtschatka. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un Chasseur couvert d'une chemise, ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oies : quand il en a été apperçu, il regagne en rampant la hutte ouverte : les oies l'y suivent, il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte ; puis il en fait le tour en rentrant par la premiere porte, & il assomme tou-

tes les oies. On les prend aussi dans des fosses que l'on creuse près des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur des trapes que l'on a cachées sous les herbes, & tombent de façon que leurs aîles sont prises & serrées dans ces fosses étroites. Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique : il les a vues passer devant l'île de Bering, en automne du côté de l'Est, au printemps du côté de l'Ouest.

Les canards sont encore plus communs dans ce pays que les oies, puisqu'il y en a de dix especes, sans compter les canards domestiques. Une de ces especes, qu'on appelle *Sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qui forment trois modulations ; il les attribue à trois ouvertures du larinx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée. Canards.

Une espece de canard particuliere au Kamtschatka, est les canards

des montagnes. Nous allons en donner une description. La tête des mâles est d'un noir aussi beau que le velours. Ils ont auprès du bec deux taches blanches, qui montent en ligne droite jusqu'au dessus des yeux, & qui ne finissent que sur le derriere de la tête, par des raies couleur d'argile. Ils ont autour des oreilles une petite tache blanche de la grandeur d'une lentille. Leur bec, ainsi que ceux de tous les autres canards, est large, plat, & d'une couleur bleuâtre : leur cou, par en bas, est d'un noir mêlé de blanc : ils ont au-dessus du jabot une espece de collier blanc, bordé de bleu, qui est étroit sur le jabot même, & qui s'élargit des deux côtés vers le dos. Ils ont le ventre & le haut du dos bleuâtres ; ils sont d'une couleur noirâtre vers la queue. Leurs aîles sont rayées en travers d'une large bande blanche, bordée de noir : les plumes des côtés qui sont sous les aîles, sont de couleur d'argile : les grosses plumes de leurs aîles sont noirâtres, à l'exception de six ; de ces six, quatre sont noires & brillantes comme du velours ; les deux dernieres sont blanches, & bordées de noir aux extrémités. Les grosses

plumes du second rang sont presque noirâtres; celles du troisieme sont d'un gris mêlé de bleu : il y a cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrémités. Leur queue est noire & pointue : leurs pieds sont d'une couleur pâle. Cet oiseau pese environ deux livres. La femelle de cette espece n'est pas si belle : ses plumes sont noirâtres, & chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc : elle a la tête noire & tiquetée de taches blanches sur les tempes : elle ne pese pas tout-à-fait une livre & demie.

Ces femelles sont très-stupides, car au lieu de s'envoler quand elles voient quelqu'un, elles ne font que plonger dans l'eau; mais les eaux sont si basses qu'il est aisé de les y tuer à coups de perche. Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse : l'automne en est la saison. On va dans des endroits couverts de lacs ou de rivieres, entrecoupés de bois : on nétoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre : on lie ensemble des filets qui

ſont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre ou lâcher au moyen d'une corde, dons on tient les deux bouts. Sur le ſoir on tend ces filets à la hauteur du vol des canards : ces oiſeaux viennent s'y jetter d'eux-mêmes en ſi grand nombre, avec tant de force, qu'ils les rompent ſouvent, & volent à travers, en paſſant d'un lac à l'autre, ou raſant la ſurface de l'eau le long d'une riviere.

Oiſeaux marins.

Au Kamtſchatka les oiſeaux marins ſont preſque tous ſur la rive orientale, parce que les montagnes leur offrent un aſyle plus voiſin, & l'Océan plus de nourriture.

L'Ypatka, ou canard du Nord.

Le plus connu de ces oiſeaux eſt le plongeon de mer, auquel on donne le nom de canard du Nord. Les Kamtſchadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve ſur toutes les côtes de la preſqu'iſle : il eſt très commun dans ce pays, & n'a rien qui puiſſe intéreſſer la curioſité.

Le Moüichagatka.

Le *Moüichagatka* eſt un autre oiſeau de la même eſpece, qui ne ſe trouve point ailleurs. Il differe de l'Ypatka, qui a le ventre blanc, en ce qu'il eſt tout noir, & qu'il porte ſur la tête deux huppes d'un blanc jaunâtre, qui

lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les oreilles jusque sur le cou.

L'*Arau* ou le *Kara* est un oiseau plus gros que le canard, il a la tête, le cou & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire : ses œufs sont très-bons à manger; sa chair est mauvaise, & sa peau sert à faire des fourrures. On nomme cette espece d'oiseau *Gagares*. L'*Arau*, le *Kara*.

On y trouve des Cormorans qui sont particuliers aux pays: on les appelle *Tchaiki*. Deux de ces especes different par les plumes, que l'une a noire & l'autre blanche. Le Tchaiki est gros comme une oie, a le bec de cinq pouces, tranchant sur les bords; la queue de huit à neuf pouces; les aîles de sept pieds, quand elles sont étendues; le gosier si large qu'il avale de gros poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler quand il a mangé. L'on se sert de la vessie du Tchaiki pour l'attacher aux filets au lieu de liege. Voici comment on pêche ces sortes d'oiseaux. Cormorands

On passe un hameçon de fer ou de bois à travers le corps d'un poisson, de maniere que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer: les Tchaiki volent aussi-tôt, se disputer la proie, & quand le plus fort a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivants à cette espece de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

L'Oiseau de tempête.

Parmi les cormorans ou hirondelles de mer, est l'*Oiseau de tempête*, *Procellaria* : les Navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux quand il doit y avoir une tempête; ce qui en est un présage infaillible.

Les *Staricki*. Les *Gloupichi*.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, M. Steller range les *Staricki* & les *Gloupichi*. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reste du plumage d'un noir tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entiérement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une houppe blanche

sur la tête. Les derniers qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de riviere. Les isles ou les rochers, situés dans le détroit qui sépare le Kamtschatka de l'Amérique, en sont couverts. Les Kamtschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes: quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du Chasseur qui les attrape sans peine.

Dans cette espece on compte encore le *Kaïover* ou Kaior, qu'on dit cependant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Iswoschiki*, parce qu'il siffle comme les Conducteurs de chevaux. Le Kaïover.

Il y a sur la côte du Kamtschatka des corbeaux aquatiques: ils sont de deux especes; l'une entr'autres, qu'on appelle *Ouril*, a le corps gros comme une oie, d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, & rouge par-dessous. Le cri de cet oiseau, dit M. Steller, ressemble au son de ces trompettes d'enfants que Corbeaux aquatiques.

l'on vend aux foires. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit sur les bords des rochers escarpés : il y en a des troupes, & le sommeil les fait souvent tomber dans l'eau où ils sont la proie des renards qui se tiennent à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dérober leurs œufs, & ils s'exposent à se casser le cou dans des précipices, ou à se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou avec des lacets enfilés à de longues perches. Si l'Oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais ils restent au même endroit, jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Poissons. Les fleuves, les lacs, les rivieres, enfin toutes les eaux qui arrosent la Sibérie & le Kamtschatka, nourrissent un grand nombre de poissons. Les connoissances que nous avons de l'ychtyologie de ces contrées sont bornées; cependant nous voyons qu'il s'y trouve peu de ces especes de poissons que l'on connoît en Europe; telles que les anguilles, les brochets, les éperlans, les écrevisses,

&c ; mais on y en voit une quantité d'autres qui ne ſont pas moins bonnes, & que nous ne connoiſſons pas.

De ce nombre, dit Stralhemberg, ſont le muxux, une ſorte de ſaumons blancs, d'omuli, &c. L'Irtich, ſurtout, fournit des eſturgeons & des ſaumons blancs, qui ſont ſi gras que les Ruſſes qui habitent ces contrées ont coutume de faire proviſion de leur graiſſe, pour s'en ſervir dans la cuiſine aux mêmes uſages que le beurre. La Selenga n'eſt pas extrêmement poiſſonneuſe ; cependant on y prend, mais en petite quantité, des grondis, des tchebacki, qui ſont une eſpece de carpe; des taïmin ou truïtes ſaumonées, & une autre eſpece de truïte, nommée *Leuxki*. Le poiſſon le plus commun eſt l'omouli, eſpece de poiſſon blanc qui, vers la fin d'Août, monte en grande quantité dans le lac Baikal, & dont les habitants de cette ville font proviſion pour toute l'année. Ce poiſſon a de commun avec le hareng l'éclat de ſes écailles; il reſſemble en quelque ſorte à la merluche; mais il eſt plus petit: ſa taille ordinaire eſt d'un pied; cependant on en trouve dans pluſieurs autres

rivieres & lacs qui ſont longs de deux pieds & plus : ils y ſont en ſi grande quantité qu'on en prend au moins quatre mille à chaque coup de filet.

La Lena fournit en abondance d'excellents poiſſons. Witſen dit que le Biélaïa ribitſa du Volga eſt le même poiſſon que le Nelma des Jakoutes, & il y a pluſieurs Ruſſes qui ont cette opinion ; mais on le diſtingue ici : le Biélaïa ribitſa a la tête plus longue, plus pointue, le corps plus long & beaucoup plus blanc que le Nelma. Ce poiſſon n'eſt pas commun, & a beaucoup de ſaveur. On trouve dans cette riviere toutes les eſpeces d'eſturgeons : ceux qu'on nomme *Sterledis* & *Koſteris* ſont difficiles à diſtinguer, ſoit entr'eux, ſoit de l'eſturgeon proprement dit. On dit que l'eſturgeon eſt le plus uni, le plus doux au toucher ; qu'il a la tête moins pointue, & que les ſterledis ſont plus unis & plus ſavoureux que les koſteris ; l'eſturgeon & le koſteris ont le corps plus anguleux, & le ſterlede l'a moins charnu. Les perches, que les Iakoutes nomment *Terbas*, c'eſt-à-dire, tête de pierre, ſont dans la Lena en grand nombre, & on en trouve beau-

coup qui ont jusqu'à deux pieds de longueur.

Pêche.

Il y a aux environ de Jakouts plusieurs petits lacs qui sont remplis de poissons. On y pêche, sur-tout en hiver, avec des filets de crin à grandes mailles, qui ont depuis deux pieds jusqu'à deux toises & plus de largeur, & sont longs depuis dix jusqu'à quarante toises. Dans presque toute la Sibérie, on se sert de cordes de crin, parce qu'elles sont plus fortes. Lorsqu'on veut tendre un filet, on l'attache à une de ces cordes qui tient à une perche; on fait à la glace des ouvertures qui ne sont éloignées l'une de l'autre, que de la longueur de la perche; on passe la corde par-dessous la glace, d'une ouverture à l'autre, & l'on tend ainsi le filet. Ensuite les Pêcheurs vont sur la glace & y font beaucoup de bruit, afin de chasser les poissons vers le filet.

Poissons de mer.

Baleine.

Nous avons déja parlé de la baleine dans plusieurs endroits de cet Ouvrage; mais cet animal monstrueux tient une place trop intéressante dans l'Histoire naturelle, pour que nous la passions ici sous silence. On voit dans l'Océan oriental & dans la mer de Pengina de

ces animaux, qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagenes de longueur. On assure qu'ils approchent si près du rivage, quand ils viennent s'y frotter, pour se débarrasser des coquillages vivants dont ils sont couverts, que du bord on pourroit les atteindre à coups de fusil. Il est rare qu'on prenne des baleines vivantes au Kamtschatka : on y en trouve souvent de mortes, que le flux a jettées sur le rivage, principalement à la pointe de Lopatka, où les courants & les tempêtes en amenent le plus, principalement dans l'automne.

Les Kamtschadales ont trois manieres de prendre les baleines. Vers le midi on va les chercher : lorsqu'on les rencontre, on leur tire des fleches empoisonnées ; elles ne sentent les blessures que quand le venin les fait enfler ; les douleurs leur font pousser des mugissements effroyables. Au Nord, & vers le soixantieme degré de longitude, les peuples qui habitent la Côte orientale, & qu'on appelle *Olioutores*, prennent les baleines dans des filets qu'ils fabriquent avec du cuir de cheval marin. Ils les tendent à l'embouchure des baies, les arrêtent par un

bout avec de grosses pierres, & les laissent flotter au gré des vagues. Les baleines s'entortillent dedans, & ne peuvent se débarrasser. Alors les Olioutores montent dans leurs canots, jettent d'autres filets sur les baleines, & les tirent à terre.

Les Tchktchi, qui sont à cinq degrés plus au Nord, font la pêche de la baleine comme les Européens; c'est-à-dire avec des harpons. Cette pêche est si abondante dans ces contrées, que les habitants ne daignent pas prendre les baleines mortes que la mer jette sur le rivage. Ils en tirent seulement la graisse qu'ils fondent avec un feu de mousse, parce que le bois leur manque; mais ils n'en font aucun usage pour leur subsistance, comme les Kamtschadales du Midi, qui périssent presque tous empoisonnés par ce mets corrompu. M. Kracheninnikow, qui étoit dans ce pays en 1739, dit qu'il remarqua que tous les habitants étoient pâles & défaits; que sur ses questions à ce sujet, on lui répondit qu'avant son arrivée dans ce pays, un des habitants étoit mort pour avoir mangé de la graisse de baleine corrompue, & qu'en

ayant tous mangé, ils craignoient de subir le même sort. Peu de temps après, deux Kamtschadales se plaignirent d'avoir la gorge toute en feu : ils moururent au bout de quelques heures, & les autres furent très-dangereusement malades.

Si ces Barbares avoient la prudence de ne pas faire usage de ces baleines mortes pour leur nourriture, ils pourroient en tirer un parti fort avantageux. La peau leur serviroit à faire des semelles & des courroies. Avec les barbes, ils pourroient coudre leurs canots, faire des filets pour prendre du poisson. La mâchoire inférieure feroit des glissoires pour des traîneaux, & des manches de couteaux. Avec les intestins ils feroient des barils. Les vertebres pourroient servir à faire des mortiers, & avec les nerfs & les veines ils feroient des piéges pour prendre les bêtes fauves.

M. Kracheninnikow prétend que M. Steller s'est trompé quand il a dit qu'on trouvoit des inscriptions latines sur des harpons de fer qui étoient dans le corps des baleines mortes que la mer jettoit sur le rivage du Kamtschatka.

Le Poisson épée.

On peut mettre à côté de la baleine

le poiſſon qu'on nomme l'*Eſpadon*, & qu'on regarde comme ſon ennemi. Celui du Kamtſchatka eſt fort différent de celui des autres contrées. Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre ſagenes de longueur. Leur gueule eſt garnie de grandes dents pointues. C'eſt avec ces armes qu'il attaque la baleine, non avec une ſorte d'épée qu'il a ſur le dos. Il eſt faux que cet animal ſe plonge ſous la baleine & lui perce le ventre avec une nageoire pointue, comme pluſieurs Naturaliſtes le prétendent. La nageoire qui lui fait donner le nom d'*Eſpadon* eſt molle & compoſée de graiſſe. On n'y trouve pas un ſeul os. Il eſt cependant poſſible que la colere excite une tenſion très-violente dans cette partie de l'animal, comme l'amour le fait chez preſque tous les animaux terreſtres. C'eſt aux Naturaliſtes à diſcuter ſur cet objet.

Quoi qu'il en ſoit, le poiſſon à épée pourſuit la baleine avec fureur; elle le craint au point que, pour l'éviter, elle ſe jette ſur le rivage. Lorſqu'elle eſt en haute mer, ils s'aſſemblent pluſieurs, l'attaquent & la tuent. Lorſqu'elle ſe voit ainſi pourſuivie, elle pouſſe des

mugissements qui se font entendre à plusieurs milles. Les Kamtschadales les entendent, se mettent dans des canots, vont aux environs de l'endroit où elle est, attendent qu'elle soit morte, & s'en saisissent. Cela est cause que ces peuples ont beaucoup de vénération pour le poisson à épée.

Le Tchechkak.

Le *Tchechkak*, que les Russes nomment *Loup*, est un remede infaillible contre la constipation. La graisse de cet animal ne se digere point; on la rend comme on l'a prise.

Le Motkoïa.

Le *Motkoïa* est mis par quelques Naturalistes dans la classe des baleines; c'est, sans doute, à cause de son énorme grosseur; mais il n'en a nullement la figure. Il ressemble à l'esturgeon par la peau, la tête & la queue. Ses dents sont taillées en scie & fort tranchantes. Les Kamtschadales craignent beaucoup cet animal, & n'osent en faire la pêche.

La Barbue.

La *Barbue* tire, sans doute, son nom des piquants dont elle a la peau toute couverte. M. Steller dit qu'il y en a de quatre especes. L'une, dit ce Naturaliste, a les yeux placés à gauche, & les autres les ont à droite; & la partie

du corps où ces yeux ne peuvent veiller, est défendue par les piquants dont elle est couverte.

Le *Terpouk* ou la *Lime* a les écailles inégales, & qui sont terminées par de petites dents très-aiguës. Sa figure approche de celle de la perche. Son dos est noirâtre ; ses côtes sont d'une espece de rouge, & ont des taches d'un blanc d'argent.

Le Terpouk, ou la Lime.

Le *Saumon* naît & meurt dans les rivieres ; mais il vit presque toujours dans l'eau salée. Il y en a de plusieurs especes au Kamtschatka. Il y en va une si grande quantité qu'ils font déborder les rivieres, dit M. Kracheninnikow, en les remontant avec le flux ; & lorsqu'ils rentrent dans l'eau, il en reste tant de morts sur le rivage, qu'ils empesteroient l'air par la puanteur qu'ils exhalent, si les vents continuels ne la chassoient. On ne lâche jamais un coup de harpon, sans frapper sur un saumon.

Poissons de mer qui remontent les rivieres.

Il y a cependant beaucoup de Saumons dans ce pays qui ne restent pas plus de six mois dans les rivieres ; au bout de ce temps ils retournent à la mer. Cependant ils frayent avant d'en sortir. La femelle, dit M. Steller, creuse

une fosse dans le sable, & se tient sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne la presser & l'agiter pour faire sortir ses œufs, alors il répand sur eux le germe qu'il exprime de sa laite. Ces œufs tombent dans le creux de sable, & y restent jusqu'au moment où les petits poissons éclosent. Comme ils n'ont pas le temps d'attendre que leurs petits soient éclos, ils laissent un saumon d'un an, qui garde & couve, pour ainsi dire, le frai jusqu'au mois de Novembre où les petits sont éclos, & le suivent à la mer. M. Krachéninnikow prétend que les saumons d'Europe ont le même instinct.

Les Kamtschadales appellent le mois de Mai *Tharvitcha*, parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier de la mer dans les rivieres. C'est le plus gros des poissons rouges; on ne le trouve gueres que dans la baie d'Avatscha & de la Kamtschatka, sur la côte orientale, de *Bolschaia Reka*, sur la mer de Pengina. Cette espece de saumon, long d'environ trois pieds & demi, & large d'environ dix pouces, pese quelquefois quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson; il annonce l'ar-

rivée de tous les autres. Celui qui le prend, le garde, & croiroit commettre un grand crime de le céder à quelque prix que ce fût.

Dans le fleuve Angate, on trouve une si prodigieuse quantité d'esturgeons, que ceux qui en sont voisins en ont toute l'année, & en vendent à tous les peuples circonvoisins. Le temps le plus favorable pour la pêche de ce poisson est lorsque la riviere est glacée. On ne le prend point en vie, on le tue avec une perche de quatre à cinq toises, à l'extrémité de laquelle on met un fer qui a deux branches courbes, longues de deux pouces, & dont les pointes sont éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-pied. Entre ces deux pointes, il y a un fer large de trois lignes, à l'extrémité duquel il y a une espece de clou pointu qui affermit le lien avec lequel on assujettit cette armure au bout de la perche. Lorsque l'on veut pêcher, on casse la glace, on enfonce la perche dans le trou, on la remue avec des fourches de bois qui y sont attachées. Lorsqu'on sent que la perche est au fond, on cherche s'il y a des poissons : si l'on n'en trouve point,

on fait un autre trou, & on le sonde de la même maniere. Dès qu'on en a trouvé, on cherche l'endroit le plus bas du courant, & les esturgeons se jettent entre les deux branches, souvent même deux à deux. Les efforts qu'ils font pour se dégager les enferrent de plus en plus, & avertissent qu'ils sont pris. Alors le Pêcheur tire sa perche, prend les poissons, & replonge sa perche. Il repete cette opération jusqu'à ce qu'il ne trouve plus d'esturgeons. Alors il va plus haut ou plus bas, & continue la même opération. On en prend quelquefois jusqu'à deux cents. Cette pêche fait une richesse pour le pays.

On trouve dans le même fleuve beaucoup de coquillages qui renferment des perles. On prétend même qu'il y avoit autrefois une pêcherie de perles.

Le Niarka. Le *Niarka*, qui est le poisson rouge, vient au commencement de Juin dans les rivieres du Kamtschatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Il préfere cependant les lacs aux rivieres, parce que les eaux en sont épaisses & fan-

geuses. Ce poisson pese, dit M. Steller, rarement au-delà de quinze livres.

Le *Keta* ou *Kaibo* est plus beau que le Nierka. Il se rencontre dès le premier Juillet dans les rivieres. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles. Ses dents sont comme celles du chien. Sa gueule a trois pointes, sa peau n'a point de taches, & sa chair est très-blanche. Le Keta, ou Kaibo.

Le *Belaïa Riba*, qu'on appelle le *Poisson blanc*, est le meilleur de tous les poissons à chair blanche. Il ressemble au *Keka* pour la grosseur & la figure; mais il a la peau parsemée de taches noires, oblongues. Quand les poissons de cette espece ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où l'eau ne gele jamais, & où la vase est épaisse. Les Kamtschadales en prennent beaucoup pendant l'hiver; mais ils ne sont pas si gras qu'en automne. Le Belaïa Riba.

Il y a une espece de poisson qui est d'un blanc argenté, tant qu'il reste dans la mer; mais il prend la couleur rouge sitôt qu'il entre dans les rivieres, ce qui a occasionné souvent des mépri- Poissons blancs qui deviennent rouges.

ses. On les prenoit pour des especes différentes. Ils ont tant de force dans la queue, qu'ils remontent les rivieres les plus rapides. Lorsqu'ils sont fatigués de lutter contre la force de l'eau, ils s'enfoncent pour trouver un endroit plus calme, s'y reposent & reprennent des forces. Les plus foibles ont l'instinct de s'attacher à la queue des plus forts, qui les souffrent & les traînent dans les endroits les plus rapides. C'est de là qu'on trouve plusieurs de ces Poissons qui ont la queue entamée. Il y en a qui meurent dans le sable ou sur le rivage, plutôt que de retourner à la mer avant la saison qui les y appelle.

M. Steller dit que quand la saison où ils quittent l'eau douce est arrivée, ils restent toujours aux embouchures des rivieres ; que les tempêtes les dispersent quelquefois, & que c'est de là qu'on en trouve une quantité surprenante dans de certaines rivieres, tandis que d'autres n'en ont pas un seul. On est quelquefois dix ans avant de revoir dans une riviere les poissons qui en ont perdu l'embouchure ; mais cela n'arrive que lorsque les jeunes poissons qui gagnent les embouchures des rivieres

vieres font battus par la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme, ils s'enfoncent dans un endroit profond, où ils font à l'abri de l'orage qui ne se fait jamais sentir qu'à cinquante fagenes.

Ainsi l'aigle & les poissons de l'espece dont nous venons de parler, bravent les temps : l'un est au-dessus, l'autre au-dessous de leurs ravages.

M. Kracheninnikow fait une classe à part des especes de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivieres, & dans tous les temps. Seconde classe des Poissons qui fréquentent les rivieres.

La premiere de ces especes est le *Goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans la Kamtschatka, & gagne les lacs par les petites rivieres qu'elle reçoit ; il y séjourne & s'engraisse durant cinq ou six années qui font le terme de sa vie. La premiere année ce poisson croît en longueur ; la seconde en largeur ; la troisieme en grosseur par la tête ; & les trois dernieres deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est ainsi que croissent les truites, dont le Goltsi fait une espece.

La seconde espece est le *Monikis*, qui est distingué des autres sortes de truites par une raie rouge & assez large

qu'il a des deux côtés du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivieres en troupes. Il aime la Baie du *Brownitsa*, espece de *Vacier*, dont l'arbuste croît sur le bord des eaux. Si-tôt qu'il en apperçoit, il s'élance hors de l'eau pour en attrapper la feuille & le fruit. C'est un fort bon poisson ; mais il est rare. Comme on ignore en quel temps il entre dans l'eau douce & retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivierès sous la glace.

Le Koriouki ou Eperlan.

Les Kamtschadales ont aussi des Eperlans, qu'ils appellent *Korioukis*. Ce sont de très-petits poissons, d'un goût si désagréable que les Pêcheurs les donnent à leurs chiens. Il y en a une autre espece qui est très-abondante. C'est celle qu'ils nomment *Orcriki*. On assure que les rivages de la mer orientale en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, & à un pied de hauteur. Ils nagent toujours trois ensemble, se tiennent accrochés par une taie velue qu'ils ont des deux côtés, & sont si fort attachés, que lorsqu'on en veut pêcher un, on en a trois à la fois.

M. Kracheninnikow termine l'His-

toire des poissons du Kamtschatka par les harengs qu'on appelle dans ce pays *Beltchouch*. Il s'en trouve très-peu dans la mer de Pingina : mais il y en a une abondance incroyable dans la mer orientale. Il arrive souvent que, d'un seul coup de filet, on en prend quatre tonneaux.

Le Beltchchouh, ou Hareng.

Cette pêche se fait dans le lac *Vilioutchin*, qui est sans doute la même chose que la Baie d'*Avascha*. Il est à cinquante sagenes de la mer, avec laquelle ce lac communique par un bras. Les harengs y entrent en automne : alors le bras qui conduit du lac à la mer se remplit de sable que les tempêtes y amassent. Au printemps la fonte des neiges rompt cette digue de sable, & rouvre aux harengs un passage dans la mer. Ils se rendent tous à ce détroit, vers la saison où il a coutume dêtre libre. Alors les Kamtschadales brisent la glace, jettent leurs filets dans le trou qu'ils ont fait. Un Pêcheur veille sur ce trou pour attendre le moment où les poissons puissent se jetter dans les filets pour passer à la mer. Il appelle ses Compagnons, qui accourent & ôtent les filets qui sont tout remplis de ha-

rengs. On les enfile par paquets dans des cordes faites d'écorces d'arbres, & on les emporte ſur des traîneaux. Le hareng eſt le même dans toutes les mers; mais ce n'eſt pas la même maniere de le prendre ſur toutes les côtes.

§. II.

Arbres, Arbuſtes, & Plantes de la Sibérie.

QUOIQUE le climat de la Sibérie ſoit en général très-froid, on y trouve cependant des arbres, des arbuſtes & des plantes en aſſez grande quantité. Nous allons tâcher d'en donner une idée au Lecteur, en prenant pour guide les Voyageurs qui paroiſſent avoir été le plus en état de les examiner, & d'en rendre compte.

apins. L'arbre le plus commun dans ce pays eſt le ſapin. Les bords des rivieres du territoire de Sampalat en ſont tout remplis. Il y en a encore proche le fort d'Oudinskoc; enfin on en trouve de communs & de blancs dans une multitude d'endroits, & nous croyons qu'il eſt inutile de les déſigner.

Il vient beaucoup de Pins aux environs du village de Kaltirak. Depuis Anamirskaïa jusqu'à Ilimsk, il y a des bois remplis de pins & de sapins des deux especes. Pins.

Il y a dans la Sibérie deux especes de cedres; le grand & le petit. Le petit differe du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, il est tortueux & rampant, & toujours foible. Ses fruits, proportionnés au tronc & aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Les Kamtschadales les mangent sans les dépouiller de leur écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbre, infusées dans l'eau chaude comme le thé, guérissent du scorbut. Cedres.

La melese est un arbre très-gros, & qui monte fort haut. Il est résineux, & de la nature des pins & sapins. Il a l'écorce fort grosse, crevassée & rouge en-dedans. Ses branches poussent à l'entour du tronc de degré en degré, avec plusieurs petits surgeons souples comme les branches du saule & de l'osier. Ils sont jaunes & odorants. Sa feuille est fort épaisse, longue, ten- Meleſe.

dre, capilleuse, plus étroite que celle du pin : elle n'est pas piquante. C'est le seul arbre à résine qui se dépouille de ses feuilles en hiver. Il porte un fruit semblable à celui du cyprès, & qui rend une odeur assez agréable. Ses fleurs sont odorantes, & sortent du bout des branches. Elles sont d'un rouge vif, & ressemblent à des flocs de soie. Son bois est dur & rouge. Il est fort bon à bâtir. Le charbon qu'on en tire donne beaucoup de chaleur, & est très-bon à faire fondre la mine. Cet arbre produit une liqueur qu'on substitue souvent à la place de la térébentine : elle sort du cœur de l'arbre : pour l'avoir, il faut y enfoncer une tariere. Le meilleur agaric croît sur le melese. On y recueille aussi de la manne.

Amandiers. On trouve dans certains cantons de ce vaste pays une espece de petits amandiers qui portent un fruit à peu près semblable, pour la figure & le goût, à ceux d'Europe ; mais il est beaucoup plus petit.

Cerisiers sauvages. Certains cantons de la Sibérie produisent des cerisiers sauvages.

Arbre santal. Aux environs de la riviere de Tourga, on trouve une espece d'arbre qui

ressemble au cerisier sauvage, mais ses feuilles sont plus longues, le verd en est plus sombre, & leurs veines sont presqu'aussi grosses que celles de la feuille du citronier. Cet arbre produit des baies; son bois est rougeâtre. Les habitants du pays le nomment *Arbre rouge*, ou *Santal*. Ils en font des manches de couteau, parce que le bois est fort dur.

Le *Bouleau* de la Sibérie, principalement celui qu'on trouve dans le Kamtschatka, est différent de celui d'Europe. Il est d'un gris plus foncé, très-raboteux, & rempli de gros nœuds; & le bois est si dur qu'on en fait des plats. L'écorce est si tendre qu'elle fait, pour les habitants de ce pays, un mets assez délicat. On le hache par petits morceaux; on le fait fermenter dans le suc même du bouleau, & on le mange avec du *Caviar* sec. Ainsi cet arbre qui ne produit point de fruits, fournit des mets, de la sauce, de la vaisselle, & quelquefois la table. Bouleau.

Dans quelques cantons, il se trouve une espece d'arbre qui ressemble assez au bouleau. Il porte un fruit qui ressemble à nos abricots; mais il a la chair si dure qu'on ne peut le manger. Son

noyau eſt tout-à-fait ſemblable à celui de l'abricot.

Aube-Epine. On trouve au Kamtſchatka deux ſortes d'*Aube-Epine* ; l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hiver.

Sorbier. Il y a beaucoup de *Sorbiers* dont on confit le fruit.

Arbuſtes. Oſier. L'oſier eſt aſſez commun dans ce pays : il eſt comme celui de l'Europe.

Roſier. On voit dans quelques cantons des roſiers qui produiſent des roſes d'une aſſez belle eſpece.

Genêvrier. Le genêvrier eſt fort commun dans la Sibérie, principalement au Kamtſchatka ; mais on néglige les baies.

Il y a quelques groſeilliers rouges & quelques framboiſiers ; mais on en fait peu de cas.

On y trouve trois ſortes de *Vaciers*, dont les baies ſervent à faire des confitures & de l'eau-de-vie.

Les naturels du pays donnent le nom de *Wodianitſa* à un fruit que les Naturaliſtes appellent *Empetram*. Il ſert à teindre, en couleur de ceriſe, de vieilles étoffes de ſoie, déja paſſées. On l'emploie auſſi avec de l'alun & de la graiſſe de poiſſon, à noircir les peaux

de castor marin & les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir qui trompe les Marchands. Les Russes ont porté dans ce pays la fourberie avec le commerce.

Plantes. La Sarana.

La *Sarana* ne se trouve que dans le Kamtschatka. Voici la description qu'en donne M. Krachenìnnikow : elle s'éleve à la hauteur d'un demi-pied ; sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine, elle est d'une couleur rougeâtre, & verte à son sommet. Elle a deux rangs de feuilles vers la tige ; celui d'en-bas est composé de trois feuilles, & celui d'en-haut de quatre, disposées en croix : leur figure est ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve quelquefois une feuille qui est immédiatement sous les fleurs ; il est rare qu'il y en ait deux. Elle ressemble à celle des lys ardents ; mais elle est plus petite, & se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur est un petit pistil triangulaire, dont le bout est obtus comme dans les lys. Dans l'intérieur du pistil, il y a trois cellules où sont renfermées les semences qui sont d'un noir rougeâtre. Le pistil est entouré de

ſix étamines blanches, dont les ſommités ſont jaunes. Sa racine, qui eſt ce qu'on appelle la *Sarana*, eſt à peu-près auſſi groſſe qu'une gouſſe d'ail, & compoſée de pluſieurs petites gouſſes qui ſont un peu rondes. Elle fleurit à la mi-Juillet & pullule tellement, que les campagnes en ſont toutes couvertes.

La *Sarana* pilée avec le *Morocha* & avec d'autres baies, ſe cuit au four. C'eſt un mets fort agréable & très-nourriſſant: il ſert de pain, & le fait même oublier.

Différentes eſpeces de Plantes qui ſont inconnues dans les autres Pays.

M. Gmlin dit qu'étant en Sibérie, il s'apperçut que dès le mois de Mars la neige qui couvroit la terre fondit promptement, & donna tant d'humidité aux ſemences & aux racines des plantes, qu'elles germerent en peu de temps, & pouſſerent des tiges & des feuilles. C'eſt un vrai plaiſir pour un Naturaliſte de voir l'accroiſſement rapide des plantes dans ce pays. La chaleur, ajoute-t-il, pénetre aiſément le terroir qui eſt ſablonneux; dès le commencement d'Avril, les plantes ſont en pleine fleur, & les graines mûriſſent dans le même mois. Les gelées leur nuiſent peu, parce que les vents les dépouillent de leur

humidité superflue, & que la neige, qui pourroit s'amasser autour d'elles, n'y reste pas long-temps lorsque le terrein est en pente. Selon ce Voyageur, le plus grand soin ne peut faire réussir ces plantes dans nos jardins ou dans nos marais, parce qu'elles sont privées des avantages que la nature leur procure dans le pays où elles prennent naissance. Il dit qu'il trouva dans plusieurs cantons de la Sibérie une espece d'*Androsace*, dont il apporta des graines à S. Pétersbourg & en Allemagne, où il les fit semer; mais elles ne produisirent pas. Lorsque cette plante eut poussé en automne, elle gela pendant l'hiver. Les pluies du printemps la firent périr. La chaleur de l'été la dessécha; de sorte qu'il est rare que sur cinquante, il y en ait une qui donne des fleurs & des fruits. On peut cependant l'élever sur des couches, ou dans des pots; mais elle n'y réussit jamais si bien que dans son pays natal.

Le Kamtschatka produit une espece d'herbe qu'on appelle l'*herbe douce*. Les Kamtschadales en font des bouillons, des confitures; les Russes en tirent de l'eau de vie. Elle ressemble Herbe douce

beaucoup au *Borche* ou Panais. Sa racine est jaune en dehors, blanche en dedans. Le goût en est piquant & amer comme celui du poivre. Sa tige pousse de la hauteur d'un homme. Elle est creuse, a la couleur rougeâtre, est couverte d'un petit duvet blanc. Elle peut avoir quatre ou cinq nœuds dans sa longueur. De chaque nœud il sort de petites tiges qui portent des fleurs semblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires.

Pour en faire usage, on coupe les tiges du nœud qui est le plus près de la racine : on ratisse, avec une coquille, l'écorce de ces tiges ; on les expose quelque tems au soleil, puis on les lie en bottes. On les enferme ensuite dans des sacs où elles se couvrent d'une poudre, dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc qui sort de cette poudre est si actif & si venimenx, qu'il cause une multitude de pustules sur la peau, lorsqu'on en laisse tomber dessus. Ceux qui veulent manier cette plante ont la

précaution de prendre des gants. On en tire de l'eau-de-vie, & l'on s'y prend de cette maniere.

On fait fermenter cette plante dans de l'eau chaude; on y mêle des baies de ginoloſt. On a ſoin de tenir le vaſe couvert, & de le metre dans un endroit chaud. S'il eſt mal bouché, la liqueur s'aigrit, & fermente ſi fort, qu'on voit le vaſe s'agiter. Cette premiere fermentation s'appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boiſſon très-forte, on la verſe encore dans un vaſe où trempe de cette herbe. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, & lorſqu'il ceſſe de bouillir, on a de la *Braga*, avec laquelle on fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere avec les herbes deſtinées à la diſtillation. On met ſur la chaudiere un couvercle de bois, dans lequel on fait paſſer un canon de fuſil qui ſert de tuyau. La premiere diſtillation donne une eau-de-vie commune qu'on appelle *Paca*. Les gens riches font une ſeconde diſtillation, & l'eau-de-vie devient alors ſi forte qu'elle corrode même le fer. Le marc qui reſte dans la chaudiere ſert à faire du *Bragia*; qui eſt la boiſſon

du bas peuple. On donne ce qui reste au bétail, qui le mange avec avidité.

Il arrive quelquefois qu'on s'épargne la peine de ratisser l'écorce avant de faire distiller la plante; mais l'eau-de-vie qu'elle produit est fort dangereuse. Elle cause de violentes palpitations de cœur, enyvre très-promptement, & prive alors un homme de tout sentiment. Si l'on veut arrêter les efforts de cette boisson par un verre d'eau froide, on ne fait que les augmenter. Quoiqu'on boive de cette eau-de-vie en petite quantité, elle trouble le sommeil par des rêves affreux, & éveille les remords dans l'ame de ceux qui ont commis quelque crime; souvent même elle leur fait faire l'aveu des forfaits les plus cachés.

Si Vieil de la Montagne, chef des Assassins, dont il est parlé dans l'Histoire des Croisades, avoit connu cette plante, il n'auroit pas manqué de s'en servir pour inspirer les terreurs de la superstition, lui qui savoit inspirer toute l'audace du fanatisme.

Voyage de M. l'Abbé Chappe. La plupart des Kamtschadales n'osent manger de cette herbe douce; ils craignent qu'elle ne nuise à la génération.

Ils en emploient le suc pour détruire la vermine, & s'en frottent le corps.

Lorsqu'on fait distiller l'herbe douce avec du *Kiprei*, qui est l'*Epilobium* de Linneus, qu'on trouve aussi en Europe, l'eau-de-vie est meilleure. La moelle de sa tige est d'un goût fort agréable. Les feuilles & l'écorce du kiprei broyées se prennent comme du thé verd, & en ont le goût. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le cordon umbilical de leurs enfans.

Le *Theremcha* ou l'ail sauvage entre dans une espece de mets qu'on appelle *Schami*. C'est un ragoût froid, composé de chaux, d'oignons, de cornichons, de poissons & de pieds de cochon. On y mêle de l'ail sauvage, parce que c'est un excellent anti-scorbutique ; mais il faut en user médiocrement. Des Cosaques attaqués du scorbut en mangerent en trop grande quantité : ils furent dans peu de temps tout couverts de gale & de pustules. Cependant les gales tomberent, & les pustules disparurent. Ail sauvage.

L'*Outchiktchou* est une plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre. Cette plante mise dans du bouillon fait avec du poisson a le même goût que lui procure le bélier sauvage. Il y a lieu de Outchiktchou.

croire que le Voyageur s'eſt mépris ſur cette plante. On trouve la deſcription de cette plante dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, ſous le nom de *Chevre ſauvage à cornes de Bélier.* N'auroit-il pas pris la figure pour le goût, & ayant trouvé quelque rapport dans la figure de l'animal & du végétal, il a, ſans doute, cru en trouver dans le goût. Ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un ſens auroit été ſéduit par l'autre, & que l'imagination auroit multiplié les rapports de conformité entre les choſes les moins reſſemblantes.

Si les Kamtſchadales n'ont point le talent de diſtinguer les plantes, ils ont au moins celui d'en connoître les propriétés. Si la nature refuſe à ce pays les aliments les plus communs, elle y ſupplée par un grand nombre d'herbes & de racines; & le beſoin apprend à en faire uſage. Ils connoiſſent l'endroit où elles croiſſent, & le temps où il faut les cueillir. Les Nations les plus civiliſées n'ont pas de Botaniſtes qui connoiſſent mieux la vertu des plantes que ces Sauvages; car le beſoin inſtruit toujours mieux que la curioſité, & les Kamtſchadales n'ont preſque rien à manger. M Steller les appelle, avec

raison, *Mangeurs de tout*. En effet les herbes seches que la mer jette sur leurs côtes, les champignons dangereux, qu'on appelle *Mouchomores*, leur servent de mets : enfin ils mangent de tout ce qui ne tue pas.

Ils font usage pour les maladies ou pour les plaies des plantes qui ne leur servent pas d'aliments lorsqu'ils sont en santé.

Le *Cailloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui excite à la sueur, chasse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulceres à suppuration. Cailloun.

Le *Tchagban* s'emploie en décoction contre l'enflure des jambes. Le Tchagban, ou Chêne-marin.

Le *Chêne-marin* couvre les côtes de la mer. On le fait infuser, ensuite bouillir avec de l'herbe douce, & on en boit pour arrêter la dissenterie.

Framboise-marine. Les femmes en mal d'enfant boivent de l'eau dans laquelle on a fait infuser de cette herbe, & prétendent en recevoir beaucoup de soulagement. Framboise marine.

La *Zgate* est une herbe très-venimeuse. Les Kamtschadales trempent leurs fléches dans son jus, & les blessures qu'elles font sont incurables, & Zgate.

les hommes en meurent promptement ; à moins qu'on ne ſuce le poiſon de leur plaie. Lorſque les baleines ou les lions marins ſont frappés de ces fléches, ils bondiſſent dans la mer avec tant d'impétuoſité qu'ils la font écumer. Ils vont ſe jetter ſur les côtes, où ils périſſent avec des douleurs terribles.

Plante qui reſſemble au Froment.

Avec une plante haute & blanchâtre, qui reſſemble au froment, les Kamtſchadales treſſent des nattes dont ils font des couvertures & des rideaux, des manteaux unis & liſſés d'un côté, & velus de l'autre. Pendant le froid le côté velu ſe met par-deſſus, & par-deſſous pendant la pluie. Les femmes font de cette plante des corbeilles où elles mettent leurs petits ornements, & de grands ſacs pour les proviſions de bouche ; elle ſert encore à couvrir les habitations. On la coupe avec une omoplate de baleine ou d'ours, accommodée en faulx, & qui, aiguiſée ſur des pierres, eſt tranchante comme du fer.

Bolotnaïa, eſpece de Jonc.

On trouve dans ce pays une autre eſpece de jonc, qui eſt pour le moins auſſi utile que l'herbe dont nous venons de parler. On lui donne le nom de *Bolotnaïa*, ou *Tontchitch*. Les Kamtſcha-

dales l'emploient dans beaucoup d'usages superstitieux. Elle leur sert d'ouate pour envelopper leurs enfans nouveaux nés. Ils en mettent au lieu de langes sur l'ouverture qui est au fond du berceau pour la propreté de l'enfant, & ils la changent à proportion que l'enfant la salit.

Avec des tresses de cette herbe ils font des bas qui se tendent fort bien sur la jambe. Les femmes font usage de cette plante pour se tenir propres dans leurs tems périodiques; & pour se rendre fécondes.

On carde cette herbe avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer. Voici l'usage qu'ils en font. Lorsqu'elle est ainsi peignée, elle fait comme une espece de ouate, avec laquelle ils enveloppent les enfants qui viennent de naître. On s'en sert aussi pour faire du feu dans les grandes fêtes; on en fait des guirlandes qu'on met au cou & sur la tête des idoles.

Lorsque les Kamtschadales font des offrandes, ou qu'ils tuent quelques animaux, ils mettent à la victime une couronne faite de cette plante, ce qui l'empêche, selon eux, de s'irriter, &

de faire des plaintes à leurs parents. Ils faisoient autrefois la même cérémonie aux ennemis qu'ils prenoient à la guerre, même aux Russes qui étoient du nombre.

Ortie. L'*Ortie* est dans ce pays une des principales plantes pour l'usage de la vie. Comme il n'y croît ni chanvre ni lin, elle leur en tient lieu. Ils en tire la peau lorsqu'elle est seche, & s'en servent pour faire des filets à prendre du poisson. Voici comment ils la préparent. Ils arrachent cette plante dans le mois de Septembre, quelquefois dans le mois d'Août, la lient en paquets, la font sécher sous leurs hutes d'été. Lorsque le tems de la pêche est passé, & qu'ils ont fait leurs provisions de bois & de racines, ils travaillent à l'ortie. Ils la coupent en deux, en tirent l'écorce avec précaution, la battent, la nétoient, la tortillent ensuite avec leurs mains, & en forment une espece de fil qu'ils entortillent autour d'un fuseau. Le fil qui n'est point retors leur sert pour coudre; mais ils ne manquent jamais de retordre celui qu'ils destinent à faire des filets. Quelque précaution qu'ils prennent pour préparer la filasse d'ortie;

leurs filets ne durent pas plus d'un été. Cela vient de ce qu'ils ne mettent l'ortie ni à bouillir ni à rouir. Il est certain qu'on pourroit tirer parti de l'ortie si on lui faisoit les préparatifs nécessaires. Plusieurs personnes en Europe en ont fait faire de la toile qui s'est trouvée assez fine, & d'un fort bon usage.

§. III.

Des Minéraux.

LE regne minéral est assez fécond, & présente beaucoup de variété. Pierres fines.

Il y a en Sibérie une quantité considérable de cornalines, de jaspe, de corail, de grenat, d'amétistes, de crystal, de belles topases que M. Gmelin dit être d'une eau plus brillante que celles de Saxe, & très-peu différentes de celles d'Orient. Verre fossile.

Le verre fossile y est aussi fort commun, suivant l'Histoire universelle, par une Société de gens de lettres d'Angleterre. On l'appelle indifféremment *Marienglas* ou *Insinglas*. C'est une espece de pierre transparente qui se trouve par couches dans la terre ; on les sépare avec un couteau, en prenant

l'attention de ne pas les faire trop minces, & de leur laiſſer de la conſiſtance. L'éclat de cette matiere ſurpaſſe celui du plus beau verre. On s'en ſert dans toute la Sibérie pour faire des vîtres. On l'emploie pour les lanternes des Vaiſſeaux, parce que l'exploſion du canon ne la briſe pas.

La pierre dans laquelle ſe trouve cette eſpece de verre, eſt, ſelon le même Naturaliſte, une ſorte de quartz, d'un blanc jaunâtre, & en partie d'une matiere griſe fort molle. Elle n'eſt point par veines longues & ſuivies; elle eſt répandue par maſſes rondes ou quarrées qui ont ordinairemen une demi-aune de France d'étendue, & pluſieurs pouces d'épaiſſeur.

M. l'Abbé d'Auteroche en apporta pluſieurs morceaux qu'il avoit eus à Tobolsk. Les Naturaliſtes, après les avoir bien examinés, déciderent que c'étoit une eſpece de talc fort différent de celui qu'on trouve dans les montagnes de Montmartre. Celui-ci ſe calcine au feu, & ſe réduit en une poudre blanche & très-fine. Le talc de Sibérie rougit au feu, & y acquiert de l'éclat.

Eſpece d'Agate.

Les rivieres du fleuve Oby donnent

de belles pierres fines, dont les Ruſſes font beaucoup de cas. Elles ſont rouges ou blanches, fouettées de lignes de différentes couleurs, & reſſemblent aux agates, de la nature deſquelles elles paroiſſent tenir.

Tous les Voyageurs qui ont été en Sibérie parlent d'une production ſinguliere qu'on trouve dans ce pays. C'eſt ce que les habitants appellent *Dents de Mamout*. On a balancé fort long-temps à leur donner le nom d'*Ivoire*; cependant elles en ont la couleur, le luſtre, les veines & même la dureté; mais elles ſont plus caſſantes, &, par conſéquent, plus difficiles à mettre en œuvre. On aſſure qu'elles ſont encore inférieures à l'ivoire, par la promptitude avec laquelle elles perdent leur éclat. On en trouve du poids de quatre-vingt, de cent, même de deux cents livres.

Dent de Mamout.

On n'a encore pu découvrir d'où vient cette eſpece d'ivoire; les uns prétendent que ce ſont des dents d'éléphants noyés par le Déluge univerſel, & conſervées juſqu'à préſent par les terres gelées de ces cantons; d'autres aſſurent que ce ſont les cornes d'un grand animal qui vit ſous terre, &

qui meurt auſſi-tôt qu'il reſpire l'air, ou qu'il voit le jour. Ils en font même une deſcription détaillée & circonſtanciée, mais qui paroît plutôt faite d'après l'imagination que d'après la réalité.

Un Officier Suédois qui avoit été long-temps priſonnier en Sibérie, dit que pluſieurs perſonnes de marque lui avoient aſſuré qu'elles avoient vu de ces cornes où il y avoit encore une partie du crâne de l'animal attachée; qu'elles avoient vu, en ou re, des mâchoires entieres de cet animal, avec des dents de dix-huit ou vingt livres chacune; mais qu'il leur avoit été impoſſible de diſtinguer ſi c'étoit des os ou quelqu'autre matiere; enfin que toutes ces cornes avoient la racine convexe, & qu'elles étoient remplies d'une matiere qui reſſembloit à du ſang deſſéché.

Ilbranydes, Ambaſſadeur de Pierre le Grand à la Chine, rapporte qu'un homme de ſa ſuite, qui avoit été employé pendant pluſieurs années à la recherche des dents de Mamout, lui aſſura qu'il avoit trouvé la tête d'un de ces animaux dans des terres dégelées; que l'ayant fendue, il en avoit trouvé

la

la chair toute pourrie. Les dents, en ſortant comme celles d'un éléphant, y tenoient ſi ferme qu'il avoit eu peine à les arracher. Il ajouta qu'il y avoit à la même tête deux dents, entre autres, qui peſoient juſqu'à quatre cents livres d'Angleterre.

Quoi qu'il en ſoit, on a long-temps diſputé ſur la nature des dents de Mamout, ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt. Ceux qui prétendent qu'elles ne viennent point d'un éléphant, diſent que le climât de la Sibérie ne peut & n'a jamais pu convenir à ces animaux. Suppoſer que le Déluge univerſel ait pu, dans le bouleverſement, amener des pays chauds cet ivoire ou les éléphants, c'eſt trop donner aux conjectures; c'eſt fonder des doutes ſur des effets dont la réalité n'a aucune vraiſemblance. Ce ſeroit ennuyer le Lecteur que s'arrêter à réfuter un pareil ſyſtême.

Il n'eſt pas vraiſemblable encore que ce ſoit les dents d'un animal qui vit ſous la terre. Depuis deux ſiécles on a découvert cet ivoire, & on n'a pas encore trouvé un de ces gnomes. Comment concevoir l'exiſtence d'un animal de

l'énorme grosseur de celui dont il s'agit, sans y joindre en même-temps l'idée des bouleversements continuels qu'il causeroit dans les contrées qu'il habiteroit, ou sans se représenter des cavités souterraines d'une étendue prodigieuse.

Quelques-uns ont prétendu que ces dents de Mamout étoient des dents de bœuf marin, ou de vache marine, ou encore de licorne de mer échoués sur le rivage, ou bien morts par accident; & qui, par leur pesanteur, s'étoient insensiblement enfouis en terre. M. Anderson dit qu'il a vu le crâne d'une licorne prise en 1684, qui portoit deux dents ou cornes de huit à neuf pieds de long.

Nous avons rapporté les différentes opinions sur les dents de Mamout, pour qu'on puisse mieux appercevoir leur peu de probabilité. Il est cependant certain que ces dents de Mamout ne sont autre chose que des dents d'éléphant. M. Daubenton le démontre d'une maniere incontestable dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Sciences en 1762. Si, aux preuves que ce savant Naturaliste a données, on

pouvoit encore ajouter quelque chose, nous citerions le sentiment de M. Gmelin, & le témoignage de plusieurs autres personnes. M. l'Abbé Chappe a rapporté de Sibérie une partie d'une de ces dents de Mamout, qui pese environ cinquante livres. C'est l'extrémité qui tenoit à la mâchoire, & la moitié d'une dent d'éléphant. Si on considere l'extérieur de ce morceau, si on en examine l'intérieur, on n'y apperçoit aucune différence avec la dent d'un éléphant. C'est enfin de l'ivoire ordinaire. M. Gmelin dit qu'il se trouve quelques Mamouts qui sont bleus ou jaunes : c'est l'effet du séjour qu'ils ont fait en terre. Cette altération leur vient encore d'avoir été exposés à l'air, & de leur proximité du pôle. Plus le climat sous lequel on les trouve est froid, plus elles se sont conservées : elles se déterriorent à mesure que le climat est chaud.

L'Auteur des Mélanges intéressants dit que, par tout ce qu'il a recueilli dans son voyage, & par l'examen qu'il a fait des os qui se trouvent dans le Cabinet Impérial de Pétersbourg, sous le nom d'*os de Mamout*, il a vu clairement que c'étoient des os d'éléphant.

Il ne faut pas confondre avec les os d'éléphant plusieurs autres têtes ou os qu'on trouve dans les terres en Sibérie. Ces têtes & ces os n'ont pu appartenir qu'à un animal beaucoup plus petit que l'éléphant, & qui doit être de la classe des bœufs. On pourroit lever tous les doutes à ce sujet, si on comparoit ces têtes & ces os à ceux du bœuf musqué.

Examinons actuellement de quelle maniere ces têtes & ces os ont pu être transportés dans un climât aussi froid que celui de la Sibérie. M. Gmelin dit que ces animaux, pour échapper à leur destruction, quittant leurs demeures ordinaires, ont pu pénétrer jusqu'au nord de l'Asie, où ils sont morts de fatigue ou de froid. Cette conjecture paroît un peu hasardée. Cette supposition n'est pas plus vraisemblable que celle qui attribue au Déluge les os qu'on trouve répandus dans différents endroits de notre continent, lesquels viennent d'animaux dont l'espece est actuellement fort éloignée de notre pays.

Nous n'adoptons point encore les conjectures de M. de Voltaire, dans son Histoire de Pierre le Grand. « On » assure, dit-il, qu'à l'embouchure du

» fleuve Amur, dans la mer du Kamtſ-
» chatka, on pêche quelquefois un
» poiſſon monſtrueux, beaucoup plus
» gros que l'Hippopotame du Nil, &
» dont la mâchoire eſt d'un ivoire plus
» dur & plus parfait que celui des dents
» d'éléphant. On prétend que cet ivoire
» faiſoit autrefois un objet de com-
» merce ; qu'on le tranſportoit par la
» Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour
» laquelle on en trouve encore plu-
» ſieurs morceaux enfouis dans les cam-
» pagnes. C'eſt, ajoute-t-il, ce qu'on a
» dit de plus raiſonnable ſur cet ivoire
» foſſile ; car il paroît chimérique de
» prétendre qu'autrefois il y ait eu des
» éléphants en Sibérie ».

Sans s'arrêter aux erreurs que pré-
ſente ce récit ; 1°, en ce que l'Hippo-
potame n'eſt pas un poiſſon, mais un
quadrupede amphibie, dont on a parlé
ailleurs ; 2°, en ce qu'on n'a jamais vu
un animal dont la mâchoire fût d'i-
voire : il n'y a d'ivoire que les dents qui
y tiennenent. La ſuppoſition du com-
merce d'ivoire n'eſt pas mieux fondée.
Pourquoi l'auroit-on tranſporté par la
Sibérie ? Auroit-ce été pour l'y ven-
dre ? qui, parmi des Barbares, dénués

de tout, l'auroit acheté? & où l'auroit-on conduit? Ces ſuppoſitions ne donnent pas la raiſon de ce que cet ivoire foſſile ſe trouve en Pologne, en Allemagne, en Italie, même en France. Ce ſont de véritables dents d'éléphant : mais il eſt queſtion de ſavoir comment ces animaux ont pu être amenés en Sibérie. Un fait hiſtorique ſera la baſe de nos conjectures.

En 1226, & pendant les années ſuivantes, Gengiskan, à la tête de trois cents mille hommes, s'empara d'une partie de la Chine, ravagea la Perſe, & fit une irruption juſques dans l'Inde, d'où il revint chargé de richeſſes immenſes. Il eſt conſtant que les éléphants ont fait une partie de la magnificence Aſiatique. Il eſt indubitable que le Conquérant Tartare emmena pluſieurs de ces animaux; qu'il ſe fit une gloire d'en entretenir, & que ſes ſucceſſeurs l'imiterent. Ces Princes tenoient leur Cour dans le Royaume de Tangut, dans la partie la plus méridionale de la grande Tartarie & dans la Bukarie. Le climat de toutes ces régions eſt aſſez doux, & peu différent de celui de Perſe, où le Roi nourrit beaucoup d'éléphants.

Cent cinquante ans après la mort de Gengiskan, la division se mit entre ses successeurs : ils formerent différents petits Royaumes, & se firent la guerre. Tout tomboit sous le fer de ces Barbares. Les plus foibles de ces Princes, pour se dérober aux attaques & à la poursuite des plus forts, traversoient les montagnes qui séparent la Sibérie de la grande Tartarie, & se retiroient avec leurs sujets vers les sources de l'Irtisch & du Jenissey. Lorsque ces migrations se firent, chacun emmenoit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux; ils n'oublierent pas les éléphants : mais ces animaux n'étant pas accoutumés à l'âpreté du climat, périrent bientôt. Des débordements de rivieres, des torrents entraînerent les cadavres de ces animaux des parties méridionales jusques vers la mer glaciale, où d'autres inondations les auront enfoui en terre très-profondément.

En examinant la nature du terrein où se rencontrent les Mamouts, on trouve beaucoup de vraisemblance dans ce systême. Les os de bœufs, ainsi répandus en terre dans la Sibérie, font une nouvelle présomption en sa faveur, puis-

qu'il eſt certain que ces bœufs n'ont pu venir que de la grande Tartarie, où ils ſont fort communs; & leurs oſſements ont été entraînés de la même maniere que nous venons de l'expliquer.

Il faut encore obſerver que toute la Sibérie, à commencer au cinquieme degré de latitude, s'abbaiſſe conſidérablement du côté du Nord. A meſure qu'on avance vers les côtes de la mer ſeptentrionale, le terrein s'applatit au point qu'il ſemble n'être qu'une vaſte plage que la mer a inſenſiblement laiſſée à découvert : d'où il ſuit qu'on doit regarder une partie des côtes de la Sibérie comme un pays qui s'eſt inſenſiblement formé par la retraite des eaux de la mer.

C'eſt de cette pente que vient la rigueur du froid en Sibérie. Quoique la ville de Tobolsk ſoit de deux degrés moins au Nord que Stockolm, les environs ne rapportent cependant ni pommes, ni poires, ni ceriſes; & auprès de la Capitale de la Suede, tous ces fruits y viennent très-bien, ainſi qu'auprès d'Abo, ſituée ſur le golfe de Finlande, qui eſt au ſoixantieme degré. « Le vent du Nord, dit M. Stral;

» henberg, comme je l'ai observé dans » la ville de Tobolsk, ne continue ja» mais au-delà de trois jours. Il est » beaucoup plus rude le second jour que » le premier, & il est si piquant le » troisieme, que les pies, dont il y a » des milliers dans cette saison à To» bolsk, tombent souvent gelées. Au » quatrieme jour, le vent tourne vers le » Sud; mais il est encore très-froid. » Cet effet singulier vient de la per» cussion du vent du Nord, qui, » ayant frappé les montagnes de la » Tartarie, situées à l'opposite de la » mer glaciale, continue de refroidir » l'air, comme s'il venoit directement » du Nord ».

L'Amianthe n'est pas moins curieuse que les dents de Mamout. C'est un minéral qui est fort commun dans la Sibérie : on en trouve des veines considérables répandues sur la surface des montagnes. Ces veines, dit M. Gmelin, sont quelquefois de la largeur d'un pouce. Cette matiere est verte & luisante comme le verre. Dès qu'on la frotte du côté le plus épais, il en sort une espece de duvet très-dur, & assez semblable à de la soie. Pour faire con- L'Amian

noître ce minéral, nous croyons devoir entrer dans quelques détails.

L'amianthe est composée de filets déliés, plus ou moins longs, posés les uns contre les autres, en forme de faisceau. Ces filets sont si fins, qu'on les compare à du lin.

Il y a différentes especes d'amianthes, qui varient par la couleur, par la longueur des filets, & par leur adhérence plus ou moins forte. Il y en a de jaunâtre, de roussâtre, de grisâtre, de couleur d'argent, à peu-près comme le talc de Venise. Il y en a de plus ou moins luisante. Quelques-uns des filets qui forment le tissu de cette matiere, n'ont pas plus de quatre à cinq lignes de longueur; d'autres ont jusqu'à six pouces, même jusqu'à douze. Ces derniers sont blancs, fort brillants; mais ils sont fort rares. Il y a des amianthes, dont les filets sont comme liés les uns avec les autres : quelquefois ils tiennent à des matieres d'une autre nature. Il s'en trouve dans des monceaux de crystal de roche. Enfin il y a de l'amianthe qui ne paroît pas être encore dans son état de perfection : c'est une mine d'amianthe. La plupart des Auteurs qui en

ont parlé lui donnent le nom de pierre, *lapis amianthus*; mais ce n'eſt pas une pierre calcinable : on a cru qu'elle étoit incombuſtible. Il eſt vrai que l'amianthe réſiſte à l'action ordinaire du feu; mais ſi on l'expoſe à un feu très-violent, on la vitrifie, ce qui prouve que c'eſt une matiere vitrifiable. Outre cette propriété, elle a celle d'avoir des filets ſi flexibles, & qui deviennent ſi ſouples, qu'on peut en faire un tiſſu preſque ſemblable à celui qu'on fait avec du chanvre, du lin ou de la ſoie. Enfin on file l'amianthe, on en fait une étoffe, qui non-ſeulement ne brûle pas au feu, mais s'y blanchit & en ſort plus nette. Le fait eſt certain; mais beaucoup de gens ont peine à le croire. Le feu nétoie cette étoffe, parce qu'il conſume toutes les matieres étrangeres dont elle étoit chargée, & fût-il aſſez violent pour calciner les pierres, il n'auroit pas encore la force de vitrifier l'amianthe. Cependant ſi cette étoffe reſte longtems au feu, elle y perd un peu de ſon poids.

On a donné à cette matiere différents noms qui ont rapport à ſes propriétés. On la nomme *Amianthe aſ-*

beste, *Salamandre*; comme elle se file de la même maniere que le lin ou la laine, on lui a donné des noms auxquels on a ajouté une épithete, pour faire entendre que ce lin, ne se consume point au feu. C'est de là que viennent les noms de lin incombustible, *Linum asbestinum*, *Linum vivum*, *plume ou laine de Salamandre*, parce qu'on a cru pendant long-tems que la salamandre étoit à l'épreuve du feu. Ce minéral a eu encore d'autres noms tirés de sa couleur & de sa forme. Nous ne les citerons pas, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant. On a encore ajouté à ses noms ceux des pays où il se trouve, comme celui de *Linum Carbasum*, *Cyprium*, *Indum*, &c. Tournefort a fait mention de l'amianthe de Caristo dans l'isle de Négrepont. Il dit que c'est de toutes les espèces d'amianthe la moins bonne. On a trouvé de l'amianthe à Eisfield dans la Thuringe, dans les mines de l'ancienne Baviere, à Namur dans les Pays-Bas, dans l'isle d'Anglescy, annexe de la Principauté de Galles, à Aber en Ecosse, à Montauban en France, dans la vallée de Campan aux Pyrenées; en Italie, à Pouzole, dans

l'isle de Corse, en Egypte, &c. Les Ecrivains assurent que la célebre Cléopâtre, Reine d'Egypte, avoit une robe d'amianthe.

Ce minéral est fort bon pour faire des méches de lampes. Il seroit même plus propre à cet usage que les filets d'argent dont on fait des méches dans les réchauds à l'esprit-de-vin. Les méches d'amianthe sont préférables à toutes les autres, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumiere. On croit que ceux qui ont fait des recherches sur les lampes perpétuelles, n'ont pas manqué de parler de l'amianthe. C'étoit déja un grand avantage d'avoir des méches qui brûloient sans se consumer. Plusieurs Chymistes ont encore voulu en tirer de l'huile, croyant qu'elle ne se consumeroit pas plus que la méche : ils ne faisoient pas attention qu'une matiere ne peut produire de flamme, sans perdre de sa substance.

Les Anciens faisoient de la toile avec de l'amianthe. Pline avoit été mal informé sur la nature & l'origine de ce minéral : il le prenoit pour une matiere végétale ; mais il nous fait connoître

l'usage qu'on en faisoit de son tems.
Hist. nat. lib. 19. c. 1. Il dit qu'il a vu dans des repas des nappes de lin vif, c'est-à-dire, d'amianthe; qu'on les jettoit au feu pour les nétoyer lorsqu'elles étoient sales; que l'on brûloit dans ces toiles le corps des Rois, pour que leurs cendres ne se mêlassent pas avec celles du bûcher. On voit dans la Bibliotheque du Vatican un suaire de cette toile, qui a neuf palmes Romaines de long, & qu'on prétend avoir servi à cet usage.

Il paroît que l'étoffe faite avec de l'amianthe étoit fort chere; cet Historien assure que ce lin valoit autant que les plus belles perles. Il ajoute qu'il étoit très-roux, & qu'on ne le travailloit que fort difficilement. Cela prouve que l'amianthe qu'on connoissoit du tems de Pline, & qui venoit des Indes, étoit d'une mauvaise qualité.
S. Luc. c. 16. vers. 19. Jésus-Christ dit que le mauvais Riche avoit une robe faite de cette toile, qui s'appelle *byssus*. Cette matiere a été ensuite négligée; l'art de la travailler s'est perdu, & on ne le connoît qu'imparfaitement.

On confond souvent l'alun de plume avec l'amianthe, & si cet alun de

plume étoit plus commun, on le prendroit pour l'amianthe, parce que ces deux matieres se ressemblent beaucoup. Il est cependant fort aisé de les distinguer. L'alun de plume est fort piquant au goût, & l'amianthe est insipide. M. Campini, Maître des Brefs à Rome, a donné un Traité sur la maniere de filer l'amianthe. Il faut commencer, dit-il, par le faire tremper dans de l'eau chaude pendant quelque tems, ensuite on le divise, on le frotte avec les mains, & on l'agite pour le nétoyer : on en sépare la partie la plus grossiere & la moins flexible, & les fils les plus courts. Cette premiere opération étant faite, on le fait tremper de nouveau dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il soit amolli : alors on divise les fils, on les presse entre les doigts, pour achever d'en ôter la matiere étrangere. On répete ces lotions cinq à six fois, on rassemble tous les fils, & on les fait sécher. Alors on prend deux petites cardes, plus fines que celles dont on se sert pour carder la laine, & on tire peu-à-peu quelques filaments. Les fils de cette matiere sont toujours trop courts pour être filés seuls; il faut y

De Lino incombustibili, sive lapide Amianthe. Romæ, in-quarto. 1691.

joindre un peu de filasse ou de coton, qui les contient & les lie ensemble. On prend du coton ou de la laine en proportion du fil d'amianthe, mais avec l'attention d'y mettre toujours plus de cette derniere matiere que d'autre, afin que le fil de l'amianthe puisse se soutenir seul. Lorsqu'on a fait de cet assemblage de la toile ou d'autres ouvrages, on les jette au feu pour faire brûler le coton ou la laine qu'on y a joint, & que l'étoffe ne reste composée que d'amianthe. D'autres Ecrivains prétendent qu'il faut faire tremper les fils d'amianthe dans de l'huile, pour les rendre plus souples & plus flexibles. Quoi qu'il en soit, les fils les plus longs sont les plus faciles à employer, & les ouvrages qu'on en fait sont plus solides. Avec les fils d'amianthe, & principalement les plus fins, on peut faire du papier. Lorsqu'on a écrit sur ce papier, ou qu'il est sale, on le jette au feu; alors l'écriture disparoît, & on peut écrire de nouveau dessus.

Récréation Mathématique & Physique, t. I.

Fer.

Le fer qu'on trouve en Sibérie est beaucoup meilleur, &, par conséquent, plus cher que celui de Russie. On en

trouve beaucoup ſur cette chaîne de montagnes qui ſépare la Ruſſie de la Sibérie, dans les diſtricts de *Katerinbourg*, de *Werkaturie* & de *Tobolsk*. Ce fer, dit un Officier Suédois qui a donné des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tatars, compoſée par Abulgaſi Kan Baïadour, ſe fond & ſe travaille avec la même facilité que le cuivre. Il aſſure avoir vu des canons de ce métal, qui étoient auſſi beaux & auſſi bons que ceux de fonte.

Il y a même, ajoute-t-il, à côté du chemin ordinaire qu'on prend dans l'hiver pour paſſer ces montagnes, & pour aller à Werkaturie, qui eſt la premiere ville de la Sibérie, une montagne fort élevée, que les Ruſſes appellent *Gaſwinekaturie*, dont le ſommet fait une plaine de quatre vreſtes de diametre. On y trouve beaucoup de minerai d'argent; mais il a été juſqu'à préſent impoſſible d'y travailler, à cauſe du vent du Nord qui y ſouffle preſque toute l'année avec tant de violence, qu'on ne peut en garantir les Travailleurs. Cela eſt cauſe que les Voyageurs ne peuvent s'arrêter long-tems ſur cette montagne, qui eſt la plus haute de Argent.

toute cette chaîne. On peut même croire que c'est le commencement du mont Caucase.

M. Gmelin remarque que le fer est beaucoup plus beau au commencement de la mine qu'en creusant, ce qui est contraire à ce qu'on observe dans les mines d'Allemagne.

Parmi ces mines, il y en a de si bonnes, que d'un quintal de minerai on tire quarante & quelquefois cinquante livres de fer.

Cuivre Argent. On trouve des mines de cuivre, dont le minerai contient beaucoup de particules d'argent & d'or. En 1725, un Paysan s'étant égaré à la chasse, trouva un morceau de minerai de cuivre près du mont Kalivanka, au Sud de Tobolsk, près de Sempalat. On ouvrit la terre dans cet endroit, & on trouva une mine considérable. On a depuis bâti un fort & une forge dans cet endroit, & en 1734 cette forge étoit si bien montée, qu'il y en avoit peu de semblable en Europe.

Dans le district de Nerzinsk, il y a des mines de cuivre & d'argent : les dernieres sont près d'Argun. Elles étoient déja connues du tems de Mar-

co-Paulo, par les Tartares orientaux. Pierre-le-Grand les a fait ouvrir au commencement de ce siecle. On en tire beaucoup plus de fer que d'argent.

On trouve des mines d'*or* en différents endroits de la Sibérie. M. l'Abbé Chappe dit qu'on lui permit d'en visiter une qui est près de Katerinbourg, & s'exprime ainsi. Or.

« Ces mines d'or sont situées dans » les terres, & ailleurs on ne les trouve » que dans les montagnes. Une terre » sabloneuse & grisâtre les indique. A » peine a-t-on creusé deux pieds que » le filon paroît. Il est presque toujours » placé du Midi au Nord, & n'a ordi- » nairement que quatorze toises de hau- » teur. On trouve l'eau immédiatement » après, & de l'ocre rouge qui annonce la » fin des filons. Ils sont paralleles entre » eux, & les galeries principales sont dis- » tribuées perpendiculairement aux fi- » lons. L'étendue des filons, du Nord au » Midi, est de vingt à trente toises, & leur » largeur de quatre à cinq pouces vers la » partie supérieure. Celle-ci est toujours » la plus riche. Ils diminuent de largeur » & de qualité à mesure qu'on descend. » Le contraire arrive dans presque

»toutes les autres mines. Les terres »qui ſéparent les filons ſont aſſez ſem»blables à de la glaiſe ſans conſiſtance. »Quelquefois cependant elle forme »des pierres aſſez dures : mais, généra»lement parlant, on eſt obligé de ſou»tenir les terres avec de la charpente. »Le filon eſt une eſpece de rocher noi»râtre, un peu terreux : c'eſt le plus »riche. D'autres fois, il n'y a que le »quart qui ſoit en bloc. On en forme »des cryſtaux à facettes, de ſix à ſept »lignes de diametre ; mais ſouvent ſi »peu liés enſemble, qu'on les ſépare »avec le doigt. Le filon contient ſou»vent des topaſes de l'eſpece de celles »de Bohême. Elles ſont taillées com»me les cryſtaux, mais très-allongées »& de différentes grandeurs. Le produit »de ces mines d'or eſt ſi modique, »qu'on en retire à peine les frais de »l'exploitation, quoique la main d'œu»vre y ſoit à très-bas prix, parce qu'on »y emploie des eſclaves ».

Dans la contrée d'Argun, & près de cette ville, on voit une montagne de jaſpe, d'un très-beau verd, & ſi dur qu'on ne peut le travailler avec l'acier. Le Prince Gagarin, Gouver-

neur de Sibérie, avoit fait monter en or des petits morceaux de ce jaspe, taillés comme des boutons de veste : il en fit ensuite garnir les harnois de ses chevaux, ce qui faisoit un assez bel effet.

Dans la province de Tobolsk, au haut de la riviere d'Irtisch, & près du fort appellé *Sem-Palat*, on trouve beaucoup d'asphalte, ou de matiere bitumineuse, qui s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée. Elle n'est pas, dit M. Stralhenberg, couchée à plat. Elle est rangée comme debout, & par bandes dans la terre.

Dans la même Province, sur les frontieres du pays des Mongales, & dans celle de Ienisleisk, on recueille beaucoup d'huile terrestre, que les Russes appellent *Kamisnamassa*, c'est-à-dire, beure ou huile de rocher. « Il ne faut pas croire, dit M. Stralhenberg, qu'elle sorte du roc telle » que les Russes la vendent, & comme » plusieurs Auteurs l'ont cru. C'est une » eau vitriolique que l'on fait épaissir » dans des fours. Lorsqu'elle se coagule » dans les montagnes, elle noircit la » terre ; & dans certains endroits, il » s'en forme une sorte de pierre qui

» ressemble à l'ardoise. C'est avec cette
» espece d'huile que les Russes donnent
» à leurs cuirs une couleur noire ».

M. Gmelin reproche cependant à cet Auteur d'avoir mal-à-propos donné le nom de *Kaminamassa* à la matiere qu'on appelle en Sibérie *Beure de pierre*, & d'avoir confondu une drogue artificielle à une matiere naturelle. La montagne de la province de Jeniseisk qui donne le beure de pierre, dit ce Physicien, est composée d'une espece d'ardoise, & fort élevée. Il s'y trouve des crevasses, desquelles découle lentement une matiere épaisse d'alun jaunâtre, laquelle se durcit & se blanchit à l'air. On l'appelle, ajoute-t-il, *Beure de pierre*, parce qu'elle est très-grasse, & que la pluie ne peut la pénétrer. Elle passe pour être un bon remede contre la dyssenterie.

M. Gmelin rapporte un grand nombre d'expériences qu'il a faites sur cette matiere, pour en découvrir la composition : mais il avoue qu'il n'a jamais pu en venir à bout, & qu'il n'en a tiré aucun sel.

Près de cette montagne qui fournit le beurre de pierre, il y en a d'autres

qui sont peu élevées, mais remarquable par ce qu'on trouve sur leur sommet. C'est des morceaux de coquilles qui ont très-bien conservé leur forme & leur couleur naturelle. Ces coquilles sont vuides, & quelques-unes tombent en poussiere si-tôt qu'on y touche. La mer de cette contrée n'en fournit point de semblables. Il y en a qui ont un pouce de large; d'autres sont plus petites. M. Gmelin dit qu'il en a vu quelques-unes qui lui ont paru être du genre de celles qu'on appelle *Buccina*. En beauboup d'endroits de ce canton, vers *Tamoura* & *Chatanga*, on trouve, à plusieurs pieds de profondeur en terre, des morceaux de bois entassés les uns sur les autres. Il y en a qui sont sans écorce; d'autres sont tout entiers. Ce sont des cédres, des sapins & des lerix.

Dans la province de Tobolsk, & sur la rive droite de la riviere de Tomsk, il y a une montagne singuliere qui mérite qu'on s'y arrête, pour en examiner la singularité. Elle est coupée à pic en plusieurs endroits, & composée d'une matiere qui approche beaucoup de l'ardoise, & est d'une couleur verte. On voit sur ses faces dif-

férentes figures qui représentent des cerfs, des chevres, des élans, des chevaux, & qui paroissent avoir été gravées avec des instruments fort pointus. Ces gravures sont à la maniere Chinoise, & ceux qui en ont vu, peuvent se faire une idée de celles qui sont sur cette montagne. Quelques-unes de ces figures sont effacées; d'autres paroissent moins anciennes, & on les reconnoît facilement.

Volcans. Il y a beaucoup de volcans dans la Sibérie. On en trouve deux assez près l'un de l'autre dans la presqu'isle du Kamtschatka. Ils jettent fort souvent une fumée épaisse pendant le jour, & du feu pendant la nuit. Près de ces volcans, on trouve des fontaines minérales & des bains chauds; mais leur éloignement est cause qu'ils ne sont pas fréquentés.

Dans le district de Turukau, sous le soixante-huitieme degré de latitude Nord, & dans celui de Ienifeiskoi, il y a deux volcans qui jettent de tems en tems du feu & de la fumée.

A l'Est de Iacotskoi, & à peu de distance du lac de Baikal, se trouve une caverne qui a autrefois jetté du feu

feu avec beaucoup de violence. Du tems d'Ilbran-Ides, il n'en sortoit qu'un peu de fumée; il n'en sort plus rien actuellement.

Outre les Villes principales que nous avons citées ci-dessus, & qui sont comme les Capitales de six cantons différents, la Sibérie en renferme quantité d'autres, & beaucoup de Slabodes ou bourgs. Le détail de leurs noms n'ayant rien d'intéressant, nous nous contenterons de renvoyer à la description que nous avons donnée de la Sibérie dans le volume précédent. Il ne faut pas croire que ces villes & ces bourgs sont construits comme en Europe. Il y en a quelques-unes qui sont enceintes de murailles, défendues par de bonnes fortifications & de bonnes garnisons; mais le plus grand nombre n'est construit que de bois, entouré de quelques palissades & de quelques redoutes peu élevées, & qui ne tiendroient pas long-tems contre de l'artillerie.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur cette vaste contrée, on est saisi d'admiration. On y trouve le plus bel effort de l'esprit humain; des déserts chan-

gés en villes peuplées ; des tributs ; des loix ; des ſauvages indépendants changés en peuples policés ; les arts & l'induſtrie floriſſants dans des pays qui étoient ou peuplés de Barbares, ou incultes ; l'ordre, la diſcipline établis, où ne régnoit autrefois que la plus terrible confuſion : & c'eſt l'ouvrage des Ruſſes. En 1585, lors de la conquête de la Sibérie, il n'exiſtoit que deux villes dans cette vaſte contrée : on y en compte aujourd'hui plus de cinquante, & trois mille bourgs, forts ou villages qui y ſont répandus.



ADDITIONS
A L'HISTOIRE DE LA CHINE,

Qui est au commencement de cet Ouvrage.

On y dit que cet Empire est divisé en quinze Provinces, &c. Il falloit ajouter que chaque Province est divisée en plusieurs cantons, dont chacun a pour capitale une Ville du premier ordre. Il y a dans cette ville un Tribunal supérieur, duquel relevent plusieurs autres Jurisdictions situées dans des villes du second rang, auquel on appelle des Tribunaux qui sont établis dans les villes du troisieme ordre.

Pour donner une idée générale du nombre & de la grandeur des villes de la Chine, nous allons rapporter ce que le Pere le Comte dit à ce sujet.

« J'ai vu sept ou huit villes, toutes » plus grandes que Paris, sans compter » plusieurs autres où je n'ai pas été, & » auxquelles la Géographie Chinoise don-

» ne la même étendue. Il y a plus de
» quatre-vingt villes du premier ordre
» qui ſont comme Lyon, Rouen, Bor-
» deaux; deux cents ſoixante du ſecond
» ordre, dont cent ſont comme Or-
» léans; environ douze cents du troi-
» ſieme, parmi leſquelles il y en a environ
» ſix cents auſſi conſidérables que Di-
» jon ou la Rochelle; ſans parler d'un
» nombre prodigieux de villages qui
» ſurpaſſent en grandeur & en nombre
» d'habitants les villes de Marennes &
» de S. Jean-de-Luz. Ce ne ſont point
» ici des exagérations, ni des rapports
» ſur la foi des autres. J'ai parcouru
» moi-même la plus grande partie de la
» Chine, & deux cent lieues que j'ai
» faites peuvent rendre mon témoigna-
» ge non ſuſpect ».

La vaſte étendue de la Chine fait concevoir que la température de l'air & l'influence des corps céleſtes ne ſont pas par-tout les mêmes. Les Provinces ſeptentrionales ſont très-froides en hiver, & celles du Sud ſont toujours tempérées. En été la chaleur eſt ſupportable dans les premieres, & exceſſive dans les autres. La durée des jours & des nuits varie auſſi, ſelon la latitude

des lieux. A mesure qu'on avance vers le Nord, les jours sont plus longs en été, & plus courts en hiver.

Les Provinces méridionales l'emportent sur les autres par leur fertilité, & par le degré de perfection qu'elle procure aux végétaux de toute espece. En général l'air de la Chine est fort sain, & est rarement infecté de vapeurs malignes, & les maladies pestilentielles sont fort rares dans ce pays.

Hydrographie de la Chine.

La Chine doit son heureuse abondance à la profondeur, à la bonté de ses terres, à la grande quantité de rivieres, de lacs & de canaux dont elle est arrosée : il n'y a point de villes, même de bourgades, principalement dans les Provinces méridionales, qui ne soient sur les bords d'une riviere, d'un lac, de quelque canal ou de quelquelque ruisseau considérable.

Le nombre des rivieres étant infini, il suffira de décrire celles qui méritent attention, ou par l'étendue de leur cours, ou par des propriétés extraordinaires.

On met au rang des premieres le *Y-ang-tſe-kiang* ou *Kiang*. On en trouve la deſcription dans le premier Volume de cet Ouvrage, *page* 141 & *ſuiv.* Nous ajouterons qu'il eſt fort abondant en poiſſons de toute eſpece. Après un cours de quatre cents lieues, il va porter ſes eaux à la mer orientale, où ſon embouchure eſt de ſept lieues de large. C'eſt particuliérement ſur ce fleuve qu'on voit des trains de bois. On le prend ſur les frontieres occidentales de la Chine. On le conduit ſur le Kiang. Là on l'aſſemble en trains, & on le conduit à peu de frais dans preſque toutes les provinces de la Chine, par les différents canaux dont

Gemelli. elles ſont coupées. Il y a des trains qui ſont d'une largeur étonnante, & qui ont plus d'une demi-lieue de longueur. Ils ſont élevés ſur l'eau de deux ou trois pieds. Lorſque les morceaux de bois ſont liés les uns avec les autres, deux hommes ſe mettent à chaque extrémité : quelques-uns ſe mettent au milieu, & ils conduiſent ces trains. On bâtit deſſus, d'eſpace en eſpace, des cabanes couvertes de nattes ou de planches. Les Conducteurs y ont leurs meu-

bles & leur ménage. De cette maniere on conduit une très-grande quantité de bois à Pekin, quoique cette ville soit éloignée de plus de sept cents lieues des montagnes où l'on coupe ce bois.

Le Hoang-ko, ou *Fleuve jaune*, qui parcourt un espace de six cents lieues, se décharge aussi dans la mer orientale. Quoiqu'il joigne une grande largeur à la longueur de son cours, sa rapidité le rend peu navigable : on ne le peut remonter qu'à l'aide d'un vent très-fort. Il est sujet à des débordements terribles. Il arrive quelquefois qu'il détruit ses rives, inonde tout-à-coup les campagnes, & submerge des villages, des villes & des cantons entiers. Pour éviter ces accidents, on est obligé de faire des digues dans différents endroits.

Une des merveilles de la Chine est le grand canal, qu'on appelle le *Canal Royal*. Il a trois cents lieues de long, & coupe la Chine du Nord au Sud. L'Empereur Chi-tsou, fondateur de la vingt-deuxieme Dinastie, ayant établi sa Cour à Pekin, comme au centre de sa domination, fit construire ce canal pour approvisionner sa résidence Canal Royal.

de toutes les denrées qui pourroient lui être nécessaires, ainsi qu'aux troupes qui étoient à sa suite. Il se trouve continuellement quatre ou cinq milles barques sur ce canal : plusieurs sont de quatre-vingt tonneaux, pour fournir la subsistance à cette grande ville. Ce canal a ordinairement une brasse & demie d'eau. Lorsqu'on craint des inondations, on pratique des rigoles pour conserver l'eau à une hauteur navigable. Il y a un grand nombre d'Inspecteurs qui sont chargés de veiller à son entretien, & qui le visitent continuellement, avec des ouvriers pour le réparer, lorsqu'il y manque quelque chose. A une journée de Nankin, ce canal tombe dans le Kiang, dont nous avons parlé. De ce fleuve on entre dans un lac qui est dans la province de Kiang-si ; on le quitte ensuite pour monter une autre riviere qui conduit à Canton. Toutes ces rivieres & ces canaux sont si bien ménagés, qu'on peut voyager très-commodément depuis Pekin jusqu'à Canton, qui est situé à l'extrémité la plus méridionale de la Chine ; c'est-à-dire, faire six cents lieues dans cet Empire, toujours en bateau.

Les eaux de deux rivieres, ſituées dans la province de Se-tchuen, ont des vertus très-remarquables. L'une donne au velours qu'on y lave un luſtre & un éclat qu'il n'acquiert point ailleurs; l'autre donne une trempe admirable au fer.

Une autre riviere de la province de Kou-quang, a des eaux propres à détacher les étoffes & à éguiſer les outils de fer. C'eſt à une eſpece de ſel, dont elle eſt imprégnée, qu'on peut attribuer cette vertu. Dans la même province il y a des eaux qui donnent un goût fort délicat au thé.

Dans la province Ho-nan, qu'on appelle le *Jardin de la Chine*, il y a un lac qui attire une infinité d'ouvriers en ſoie : ces eaux procurent à cette matiere un luſtre inimitable.

Il s'en trouve un autre dans l'iſle d'Hainan, qui pétrifie les poiſſons. « J'ai » moi-même apporté, dit le P. le » Comte, des Cancres qui conſervent » toute leur figure naturelle, & ſont » tellement changés en pierres qu'ils » ſont auſſi durs que des cailloux ».

Ailleurs on voit beaucoup de fontaines chaudes, même bouillantes.

Une autre province renferme des

ſources d'eau ſalée, dont on tire du ſel en quantité.

Tous les canaux de la Chine ſont très-bien entretenus, & on a apporté les plus grands ſoins pour rendre les rivieres propres à la navigation. Quoiqu'il s'en rencontre qui paſſent à travers des montagnes & des rochers fort eſcarpés, le hallage des bateaux n'eſt pas moins facile. À force de travaux on eſt parvenu à couper dans une infinité de places le pied des rochers, & à pratiquer un chemin uni pour ceux qui tirent les barques.

Quoiqu'il ſe trouve des canaux qui ne ſe communiquent pas, parce que la différence de leur niveau eſt très-conſidérable, on fait cependant paſſer les barques de l'un dans l'autre.

A la tête du canal qui eſt le plus élevé, on a bâti une pyramide, dont le ſommet ſe termine en angle aigu, où ſe réuniſſent les deux côtés formés par un double glacis qui deſcend en pente douce juſqu'à la ſurface de l'eau. Lorſque la barque eſt dans le canal inférieur, on la hiſſe, par le moyen d'un cabeſtan, ſur le glacis, juſqu'à ce qu'elle ſoit élevée à la pointe de la py-

ramide. Alors son propre poids l'entraîne le long de l'autre glacis que l'on a soin de tenir humide. La barque glisse dans l'eau avec une si grande rapidité, qu'on est obligé d'attacher à la poupe ceux qui y restent pour la gouverner. On fait la même opération pour faire descendre une barque du lac supérieur dans l'autre.

Dans la quantité des eaux de toute espece qui sont à la Chine, il y en a beaucoup qui ne sont pas bonnes à boire, principalement dans les provinces méridionales. C'est, sans doute, ce qui a établi parmi les Chinois l'habitude de boire chaud, & de faire infuser dans l'eau dont ils font leur boisson, des feuilles de certains arbrisseaux, dont l'usage leur a fait connoître les propriétés. C'est peut-être à lui qu'on pourroit rapporter la découverte du thé.

Plantes.

On ne connoît à la Chine ni les choux, ni l'oseille, ni la rhue. Les Missionnaires y en ont porté, mais ces plantes meurent ou dégénerent : les choux ne pomment jamais. Le persil y

vient; mais il n'a ni la bonté, ni la douceur du nôtre.

Le Pet-fay. Il y a à la Chine beaucoup de plantes qui nous sont inconnues. On vante beaucoup le *Pet-ſay*. Il reſſemble à la laitue par ſes feuilles; mais il en differe beaucoup par le goût, la fleur, la ſemence & la hauteur. Celui des provinces du Nord eſt préférable à celui qui vient dans celles du Midi. Les premieres gelées blanches l'attendriſſent & le rendent exquis. On en ſeme une quantité incroyable. Dans les mois d'Octobre & de Novembre, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, on voit aux portes de Pekin un embarras conſidérable de voitures chargées de cette plante. Les Chinois confiſent le Pet-ſay, & le mêle avec le ritz pour lui donner du goût.

Mauve. Dans les Provinces méridionales, on cultive la mauve dans les jardins; on en coupe les feuilles qu'on prépare avec de la graiſſe ou de l'huile, de la même maniere qu'on fait ailleurs la laitue ou les épinards. On aſſure que cette plante eſt très-ſaine & laxative.

On trouve encore à la Chine une ſorte d'oignons aſſez ſinguliers. Ils ne

portent point de ſemence comme les nôtres ; mais ils produiſent vers la fin de l'été un petit oignon blanc, qui reſſemble à celui qui eſt en terre : il ſe trouve entre de petits filaments que jettent les feuilles. Ce nouvel oignon produit enſuite des feuilles, & ſes feuilles des filaments où croiſſent un nouvel oignon, ainſi de ſuite. Ces productions ſe continuent à des diſtances ſi proportionnées, que ce jeu de la nature ſemble être un ouvrage de l'art.

Les concombres, les melons, les courges, les callebaſſes, la marjolaine, le tabac ſont auſſi communs à la Chine qu'en Europe. On remarque cependant que les concombres different des nôtres par la forme. Parmi les derniers, il s'en trouve une eſpece que l'on mange comme des pommes. Il y a des melons d'eau. Il y en a encore d'autres qui viennent de Tartarie, qui ont la ſinguliere propriété de ſe garder ſix mois dans toute leur fraîcheur. Concombres & Melons.

Plantes Médicinales.

La rhubarbe croît en abondance dans la province de Se-tchuen, & dans La Rhubarbe.

les montagnes de Chen-si, appellées *Montagnes de neige*. Les fleurs de cette plante ressemblent à des campanulles découpées par les bords. Ses feuilles sont longues & un peu rudes. Lorsque la racine est fraîche, l'intérieur en est blanchâtre. C'est en séchant qu'elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Radix xima ou Trufes.

Les Médecins Chinois font beaucoup d'usage d'une plante qui porte le nom de *Fon-ling*, & que les Européens appellent *Radix-xima*. Ils la regardent comme un remede propre à tous les maux. Dans toutes les maladies c'est le premier qu'ils administrent. Il y en a de deux especes, selon Navarette. L'une qui est fine, blanche, & qui croît dans les provinces du Nord ; l'autre s'appelle *Racine de terre*, & croît dans les provinces méridionales : elle est moins bonne que l'autre. Il paroît que ces racines sont une sorte de trufe qui croît sous terre, & qui ne pousse en dehors que de petits bourgeons & quelques petites feuilles qui servent à la faire découvrir.

Fen-se.

Une autre plante, nommée *Fen-se*, a une racine qui est fort estimée, &

beaucoup plus chere que le fon-ling. Sa rareté la rend d'un uſage peu commun. Ses qualités chaudes en font un très-bon ſpécifique contre les humeurs froides, & contre toutes ſortes d'obſtructions. La ſingularité de ſa figure la rend remarquable. Elle eſt fort ronde d'un côté, & preſque plate de l'autre. Le côté plat tient à la terre par pluſieurs filaments, principalement par un qui eſt aſſez gros & occupe le centre, & pénétre juſqu'à la ſubſtance même de la racine. De la partie convexe ſortent divers rejettons qui forment chacun un petit bouquet. C'eſt la marque diſtincte de cette plante. On n'en garde que la racine qu'on fait bouillir, ou paſſer au bain-marie avant que de l'expoſer en vente.

Le *Ti-wang* eſt la racine d'une très-belle plante qui croît principalement dans la partie ſeptentrionale de la province de Nonan. Au premier coup d'œil il ſemble que c'eſt une eſpece de régliſſe ; mais lorſqu'on en examine les feuilles, la ſemence, & qu'on fait attention au goût, on ne ſait dans quelle claſſe on doit le placer. On l'emploie avec ſuccès pour fortifier l'eſtomach & réparer un tempérament délabré. Le Ti-wang.

Le Gin-ling. On a parlé du Gin-ſing & de ſes propriétés, dans le premier Volume de cet Ouvrage. Il eſt inutile de répéter ici ce qu'on en a dit.

Le San-tſi. Le *San-tſi* eſt, après le Gin-ſing, la plante la plus précieuſe de la Chine, & celle que les Médecins Chinois eſtiment davantage. Quoiqu'ils mettent peu de différence entre les propriétés admirables de ces deux plantes, il y a cependant des cas où ils ſemblent donner la préférence au San-tſi. C'eſt particuliérement dans les maladies des femmes, & dans toutes les pertes de ſang. Il ne croît que ſur des montagnes inacceſſibles dans la province de Quang-ſi. Il exiſte une eſpece de chevre qui aime beaucoup cette plante, & qui en fait ſa nourriture. On a remarqué que le ſang de cette chevre acqüiert des vertus médicinales qui tiennent beaucoup du *San-tſi*. Il eſt certain que le ſang de cet animal produit des effets ſurprenants, principalement lorſqu'on s'eſt bleſſé par quelques chûtes. Les Miſſionnaires aſſurent en avoir vu pluſieurs expériences. Quelques-uns de leurs domeſtiques ayant été culbutés par des chevaux fougueux, & bleſſés

au point de rester sans mouvement, se trouvoient par l'administration de ce remede, en état de continuer leur voyage au bout de vingt-quatre heures. Il opere encore de très-bons effets dans la petite vérole. Aussi-tôt que le malade en a pris une potion, les boutons qui noircissoient reprennent une couleur vive : l'état du malade change de jour en jour, & la convalescence ne tarde pas. Toutes les maladies qui viennent des mauvaises qualités du sang sont bientôt guéries par l'usage du san-tsi, ou du sang de cette espece de chevre qui s'en nourrit. La grande difficulté est de trouver de ce sang pur, & qui n'ait pas été altéré, ou la plante même. Elle est fort rare & fort chere.

Une espece de casse est la derniere plante médicinale qui mérite d'occuper le Lecteur. Elle croît sur un arbre passablement élevé, que les Chinois appellent l'*Arbre aux fruits longs*. A la fleur de cet arbre succédent des siliques de la longueur du doigt. Ces gousses ne sont point composées comme celles des fèves, c'est-à-dire, de deux cosses convexes, mais d'une espece de tuyau creux, divisé intérieurement par des Casse.

cloisons & en petites cellules, qui renferment une substance moëlleuse, & semblable à la cosse dont nous nous servons.

Simples qui servent aux Teinturiers de la Chine.

De tous les simples dont les Teinturiers Chinois se servent, on ne nous a fait connoître que celui qu'on appelle *Tien*, ou *Tienhoa*. Cette plante est d'un grand usage. Lorsqu'elle est mâchée ou préparée dans des cuves, elle rend une couleur bleue qui est très-agréable à la vue.

Le *Tien*.

Ces belles peintures que les Chinois mettent sur le satin, le taffetas & autres étoffes, sont faites avec différents sucs de fleurs & d'herbes, dont l'expérience leur a fait connoître les effets, & ce sont les secrets de leur art.

Ces couleurs sont toujours fort vives, & ne ternissent jamais. Elles sont appliquées sur l'étoffe d'une maniere tendre & légere, & ne s'écaillent jamais. Il semble qu'elles sont tissues avec finesse.

On trouve en différents endroits des plantes filamenteuses, qui servent à faire de la toile & diverses étoffes propres aux habillements.

Arbres, Arbustes & Arbrisseaux.

Si les Chinois prenoient autant de soin à cultiver les arbres, qu'ils en prennent pour leurs terres & leurs jardins, ils auroient tous les fruits qui sont en Europe.

Les noyers, les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, les abricotiers, les cerisiers y viennent très facilement, même dans tous les cantons de la Chine. Les vignes, les figuiers, les grenadiers multiplient beaucoup dans les provinces septentrionales. L'avantage que les Européens ont sur eux dans ce genre, c'est qu'ils ont plus d'especes dans chaque genre. Les Chinois n'ont que trois ou quatre especes de pommes; sept à huit sortes de poires, autant de pêches. Leurs cerises sont d'une mauvaise espece. Arbres fruitiers.

Ils sont dédommagés de cette privation par d'autres fruits excellents que nous ne trouvons pas dans nos climats. Ils en ont, entre autres, une espece qui ne se trouve que chez eux. Ils l'appellent le *Tse-tse*. Lorsqu'il est sec, Tse-tse.

il devient farineux & sucré comme les figues. L'arbre qui le porte est très-beau. Lorsqu'il est enté, il devient aussi haut & aussi touffu que nos noyers. Ses feuilles sont larges, & d'un verd fort agréable jusqu'à l'arriere-saison. Le fruit est aussi gros qu'une pomme, & d'une couleur fort agréable. Il y en a de plusieurs especes, parmi lesquelles on en laisse mûrir sur la paille. Ils sont tous en général d'un goût fort agréable. L'arbre croît dans toute la Chine : mais celui des provinces méridionales est préférable aux autres.

On trouve dans les provinces méridionales de cet Empire, des limons, des oranges, des citrons de toutes especes. Parmi les citrons, il y en a qui sont aussi gros que la tête d'un homme. La fleur en est blanche, & répand une odeur très-agréable. Elle donne, par distillation, une eau excellente. La chair du fruit est rouge, & a le goût un peu aigre.

On trouve dans la province de Quang-tong le plus gros fruit qui soit dans l'Univers. : il pese jusqu'à cent livres. C'est le *Po-le-mie*; les Portugais

le nomment *Jaka* ; les Espagnols le *Nangeas*. Il ne croît point sur les branches de l'arbre ; il sort du tronc : son écorce est si dure, qu'on se sert d'une hache pour la couper. L'intérieur est divisé en petites loges qui contiennent un grand nombre de petites noix qui sont très-agréables au goût lorsqu'elles sont mûres. Dans chaque noix, il y a un noyau qu'on fait rôtir.

Ce pays produit une espece de citronier ou d'olivier dont nous croyons pouvoir faire la description. Cet arbre est de la hauteur de l'olivier, & lui ressemble beaucoup par la couleur & les feuilles. D'ailleurs il lui faut un même terrein. Son fruit est de la même forme & de la même couleur que nos grosses olives. Il y a lieu de croire, dit le P. du Halde, que si on le préparoit comme les olives se préparent en Europe, ce fruit auroit le même goût que nos olives.

Espece particuliere de Citronier.

Le P. du Halde.

Lorsque ces olives sont dans leur parfaite maturité, au lieu de les abattre à coups de gaule, les Chinois font un trou dans le tronc de l'arbre, l'emplissent de sel & le bouchent ensuite. Au bout de quelques jours le fruit tombe de lui-même.

Dans les provinces de Fo-kien & de Quang-si, il croît deux especes d'arbres qui portent des especes de fruits qui nous sont inconnus. Les Chinois en font beaucoup de cas à cause de leur bonté.

Le Lit-chi. Le premier est appellé *Lit-chi* : il y en a de plusieurs especes ; une dont le fruit est de la grosseur d'une datte ; son noyau est aussi long & aussi dur que celui de la datte ; il est couvert d'une chair molle, est rempli d'une eau qui est très-agréable à boire. Lorsqu'on le laisse sécher, il perd une partie de ce goût. Il se ride & devient noir comme nos pruneaux. On le conserve toute l'année.

Lorsqu'on a ôté le duvet qui le couvre, on trouve une écorce qui, en dehors, ressemble à du chagrin ; mais fort unie en dedans, & d'une figure ovale. Ce fruit est très-chaud. Si l'on en mange beaucoup, on en est incommodé ; il fait venir des boutons par-tout le corps. Les Chinois en mettent ordinairement dans le thé, pour lui donner un goût aigrelet, qu'ils préferent à la douceur du sucre.

Œil de Dragon. L'autre espece s'appelle *Œil de dra-*

gon. Sa figure eſt ronde ; il a l'écorce jaunâtre, la chair blanche, aqueuſe, aigrelette : mais on prétend qu'elle n'eſt pas ſi agréable que celle du Litchi. Elle eſt cependant plus ſaine, & ne fait jamais de mal. Quoi qu'il en ſoit, tous les Européens qui ont goûté de ces fruits, aſſurent qu'ils ſont délicieux, & préférables à tous ceux qui viennent dans nos climats.

Le Mwei-chu.

On remarque une choſe aſſez ſinguliere dans l'arbre que les Chinois nomment *Mwei-chu*, & qui porte un petit fruit aigre que les femmes & les enfants aiment beaucoup. On le fait ſécher & mariner. Il ſert à éguiſer l'appétit. L'arbre eſt fort gros, & porte des fleurs blanches. Le Pere Malgahens en vit un pour la premiere fois en 1669 aux approches de Noël : il fut fort étonné de le trouver en fleurs, quoique la gelée fût très-forte, & qu'il tomboit beaucoup de neige.

Nous ne parlerons point des *Cocotiers*, des *Ananas*, ni des *Coyaves*. Ils reſſemblent à ceux des Indes, & il paroît que les Chinois les ont tirés de là.

Il nous reſte à parler de trois arbres, & de quelques autres qui mé-

ritent d'exciter la curiosité du Lecteur.

Le premier de ces arbres est de la hauteur de nos noyers. Il porte des grains gros comme les pois, & qui ont la couleur grise, mêlée de rouge. Lorsqu'ils sont mûrs, ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & présentent un noyau noir comme le jais. « L'odeur en est » si forte, dit le P. le Comte, qu'on ne » peut demeurer long-temps sur l'arbre, » sans en être fort incommodé. Pour » les cueillir, il faut y revenir à plu- » sieurs fois. On expose ces grains au » soleil; on jette le noyau qui est trop » âcre pour qu'on en puisse faire usage. » On ne réserve que son écorce. Elle » est moins piquante que le poivre; » mais le peuple l'emploie dans les » ragoûts ».

Le Hoa-tsiano.

La plante qui produit le poivre, qu'on appelle *Hoa-tsiano*, fait un très-bel arbre dans quelques provinces, & n'est qu'un buisson épais dans d'autres. C'est, sans doute, à la différence du terroir & du climat qu'on doit attribuer cette variété.

Arbre à Pois.

Le second arbre, dont nous voulons parler, produit des pois à peu-près semblables aux nôtres; mais ils n'ont

pas

pas le goût si sucré. La figure, la couleur, la silique annoncent qu'ils sont de même espece. Cet arbre est très-commun dans plusieurs provinces. Il ne cede à aucun autre, en grosseur & en élévation.

Arbre à Canelle.

Le troisieme arbre est celui qui produit la *Canelle*. Elle est inférieure à celle du Ceylan. Celle-ci a la couleur rouge, qui annonce sa perfection, & celle de la Chine est grise, plus épaisse, plus âpre & moins odorante. Il s'en faut beaucoup qu'elle ait les mêmes propriétés que l'autre. L'expérience à cependant prouvé qu'elle participe beaucoup des qualités de celle de l'Inde. Si elle ne l'égale pas, la différence vient du terrein & de l'exposition.

Il y a encore à la Chine quatre arbres singuliers, qu'on nomme l'*Arbre au vernis*, l'*Arbre au suif*, l'*Arbre à la cire*, & l'*Arbre à l'huile*. On a parlé des trois premiers dans le premier volume de cet Ouvrage. Je ne sais pourquoi M. l'Abbé de Marsi avoit omis le dernier : il ne mérite pas moins l'attention du Lecteur que les autres.

Le Tong-chu.

Cet arbre, vu d'un peu loin, res-

semble si fort au noyer, qu'on s'y méprend facilement. Sa forme, sa couleur, la longueur & le contour de ses feuilles; la figure & la disposition de ses fruits, ne laisse appercevoir aucune différence à quelqu'un qui ne connoît pas parfaitement le noyer. On nomme cet arbre le *Tong-chu*. Ses noix sont remplies d'une huile un peu épaisse, mêlée avec une poulpe spongieuse, qu'on presse pour en tirer toute la liqueur dont elle est imprégnée. Cette huile, selon les expériences qu'on en a faites, a beaucoup de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, & on y mêle la couleur qu'on veut lui donner. Souvent on l'applique sur le bois, sans y mettre de couleur; elle le garantit de la pluie. On en fait le même usage sur les carreaux, ou les pavés des appartements. Ils deviennent alors très-luisants, & conservent long-tems leur lustre, pourvu qu'on ait soin de les laver de tems en tems. Les pavés des salles de l'Empereur sont lavés avec cette huile.

Lorsque les Chinois veulent décorer une salle, une chambre ou un cabinet,

ils ont une pâte préparée avec de la chaux, de la filasse & autres matieres semblables; ils laissent sécher le tout jusqu'à un certain degré, & y appliquent l'huile imprégnée de la couleur qu'on juge à propos de lui donner. On dore assez souvent les moulures, la sculpture, & tout ce qui est relevé en bosse; & l'éclat que l'huile donne au reste du bois releve celui de la dorure.

Comme cette huile est à meilleur marché que le vernis, les Marchands en mêlent beaucoup avec le vernis, sous prétexte qu'elle sert à le délayer & à le faire étendre. Dans les provinces septentrionales, on emploie encore cette huile sur les étoffes, & elle la rend propre aux usages où nous employons la toile cirée.

Le Tcha-yeou.

Il y a encore à la Chine un arbre qui porte le fruit nommé *Tcha-yeou*, dont on tire une huile, qui, au rapport du Pere le Comte, est la meilleure de toutes celles qui se trouvent à la Chine. Cet arbre est d'une grosseur médiocre & croît bien par-tout, même sans culture. Montagnes arides, vallées pierreuses, tout lui convient. Il ressemble assez au châtaignier pour la

hauteur & la ſtructure. Il produit des baies vertes, de figure irréguliere, & qui renferment des noyaux aſſez durs & cartilagineux. On en tire, par expreſſion, une huile qui eſt fort eſtimée dans toute la Chine.

Le Cotonier. Le cotonier eſt une des plantes les plus utiles qu'on cultive à la Chine. Le jour même que les Laboureurs ont moiſſonné leurs grains, ils ſement le coton dans le même champ, & ſe contentent de remuer la ſurface de la terre avec un rateau.

Lorſque cette terre a été humectée par les pluies ou la roſée, il en ſort un arbriſſeau de la hauteur de deux pieds.

Les fleurs ſont jaunes, quelquefois rouges. Elles ſont remplacées par un petit bouton, de la forme & de la groſſeur d'une noix. Quarante jours après que la fleur a paru, cette capſule s'ouvre d'elle-même, ſe fend en trois ou quatre endroits, montre trois ou quatre enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à ſoie. Elles ſont attachées au fond de la gouſſe, & contiennent des ſemences pour l'année ſuivante. Lorſque ces ſemences paroiſ-

ſent, elles annoncent qu'il eſt tems de faire la récolte.

On ſe ſert d'un rouet pour ſéparer les fibres du coton des ſemences auxquelles ils ſont attachés.

Kou-chu.

L'arbre que les Chinois appellent *Kou-chu* reſſemble aſſez à nos figuiers, par ſes feuilles & ſes branches qui ſont d'un bois léger & moelleux. Sa propriété eſt de rendre par inciſion une matiere laiteuſe, dont on ſe ſért pour attacher l'or en feuille. Après avoir tracé avec un pinceau trempé dans cette eſpece de lait, le deſſein qu'on juge à propos, on applique auſſi-tôt les feuilles d'or : elles ſont ſi bien collées qu'elles ne ſe détachent jamais.

Le Lung-ju-cu.

Le Lung-ju-cu a le tronc gros comme nos grands pruniers. Il porte un fruit rond & un peu oblong, à-peu-près de la couleur de nos ceriſes quand elles ſont vertes. Il eſt attaché comme elles par une longue queue, & quelquefois raſſemblé par grapes. La ſubſtance en eſt verdâtre, & ſe réduit aiſément en pâte liquide, lorſque le fruit eſt mûr. On s'en frotte les mains en hiver, & elle préſerve des engelûres.

L'isle de Heinan, dans la province de Quang-tong, produit l'arbre qui donne le sang de dragon, & plusieurs autres especes qui distillent, par incision, un suc blanc. Il se durcit à l'air, & prend une couleur rougeâtre, sans avoir cependant, par sa consistance, aucun rapport avec les gommes ou les résines. Si on en jette dans une cassolette, elle brûle lentement & rend une odeur plus agréable que l'encens.

Bois de construction.

On trouve à la Chine presque toutes les especes de bois qu'on emploie en Europe pour la charpente & la menuiserie. Les pins y acquierent une grosseur à laquelle il ne parviennent jamais ailleurs. On assure qu'on y en trouve qui contiendroient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. Les vieux pins donnent, en brûlant, un noir de fumée qui sert à faire la meilleure encre de la Chine. On les brûle dans des fourneaux qui sont d'une structure particuliere. Les Chinois conduisent la fumée par de longs tuyaux dans de petites loges bien fermées, dont le dedans est tapissé de feuilles de papier. La fumée, introduite dans ces cabinets, s'attache au papier & aux lam-

bris où elle se condense. On l'y laisse quelque tems séjourner, & on la tire pour en faire du noir de fumée.

Le Nan-mou.

Le plus estimé de tous ces bois est celui qu'on nomme le *Nan-mou*. Les colonnes des appartements & des salles anciennes du Palais Impérial en sont construites, ainsi que les fenêtres, les portes & les poutres. Les Chinois le regardent comme un bois incorruptible : ils disent en proverbe, que *pour faire un bâtiment éternel, il faut employer le bois de Nan-mou*. Cet arbre est un des plus élevés & des plus droits qu'on puisse voir. Il ne pousse des branches qu'à une certaine hauteur : elles se terminent en bouquet vers la pointe. Plusieurs Voyageurs ont pris cet arbre pour un cédre ; mais ceux qui en ont scrupuleusement observé les feuilles, assurent qu'il est d'une espece différente. Il produit un fruit qui n'est pas bon à manger : mais si on le suspend dans un appartement, il y répand une odeur fort agréable.

Bois de fer.

Dans plusieurs cantons de l'Amérique, on trouve une espece de bois qui est si compacte & si dur qu'on l'ap-

pelle *Bois de fer*; mais il n'eſt pas ſi dur, à beaucoup près, que celui auquel les Miſſionnaires qui ont été à la Chine donnent ce nom. Cet arbre eſt de la même hauteur que nos plus grands chênes. La groſſeur de ſon tronc, la figure de ſes feuilles, la couleur du bois mettent beaucoup de différence entre ces deux arbres. D'ailleurs ſa peſanteur eſt fort différente de celle du chêne. Il a à peu-près la même couleur que le fer : il ſert même à beaucoup d'uſages où l'on emploie le fer. On en fait des vaiſſeaux marchands, ſouvent des vaiſſeaux de guerre. Son poids ne l'empêche pas de flotter ſur l'eau.

M. l'Abbé de Marſi a donné une ſi mauvaiſe deſcription des Bambous de la Chine, que nous croyons devoir en donner ici une nouvelle, d'après les relations des Miſſionnaires.

Bambou.

Le bambou, diſent-ils, eſt une ſorte de roſeau, dont le jet eſt auſſi gros que le tronc de la plupart des arbres connus en Europe. Il s'en trouve qui ont plus de trente pieds de hauteur : les plus petits n'en ont pas moins de dix. Il y a des forêts entieres de ces

roseaux dans la province de Tche-kiang. Ils sont creux, & partagés par des nœuds à quelque distance les uns des autres : cependant ils sont fort durs & soutiennent les plus pesants fardeaux. Quelquefois ils supportent des bâtiments de bois qui sont très-vastes. Leur dureté n'empêche pas qu'on les coupe en filets très-déliés, dont on fait des nattes, des boëtes, des peignes, & divers autres ouvrages fort propres & fort agréables.

Lorsqu'on brûle ces cannes étant vertes & nouvellement coupées, il en sort une eau que les Médecins regardent comme très-salutaire : ils en font boire à ceux qui ont essuyé quelque chûte ou quelque coup. Ils prétendent qu'elle chasse tout le sang extravasé.

Ces roseaux servent encore à différents usages : on les coupe par morceaux, on les fait bouillir, & on les laisse macérer dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, qu'on emploie à faire du papier de toutes sortes d'espèces, ce qui fait un objet de commerce très-considérable.

On se sert encore du bambou, pour faire des canaux, des conduits d'eau, des lunettes d'approche. M v

Il y a une autre espece de roseau qui est noir comme l'ébéne, & dont on fait plusieurs instruments.

Bois odoriférents.

Ce climat produit différents bois très-précieux par leur beauté, & par l'odeur agréable qu'ils répandent : tels sont *le bois rose*, *le bois de violette*, *le bois d'aigle*, & *le bois jaune*.

Le *bois rose* est d'un noir rougeâtre, rayé & rempli de veines très-fines & si bien rangées, qu'on croiroit qu'elles sont faites avec le pinceau. Il répand une odeur très-agréable.

Le *bois de violette* est ainsi nommé, parce qu'il répand une odeur de violette très-agreable. On en fait des ouvrages de marqueterie qui sont fort estimés.

Le *bois d'aigle* est fort recherché : son odeur & sa beauté le rendent presque aussi précieux que celui dont on vient de parler.

Le *bois jaune* tire son nom de la couleur qu'il présente. Il passe pour être incorruptible, & porte une odeur fort agréable. On en fait des colonnes qui sont sans prix. Les Particuliers n'ont pas la liberté d'en prendre pour leur usage ; il est réservé à celui de l'Empereur.

M. l'Abbé de Marsi a voulu donner, dans le premier Volume de cet Ouvrage, une description de l'arbrisseau qui porte le thé : elle est si peu satisfaisante, que nous croyons devoir y suppléer par celle-ci. Nous la tirons des relations des Missionnaires. La plupart de ceux qui font usage du thé ignorent quel est l'arbrisseau qui le produit, & comment on le prépare : ils verront, sans doute, avec plaisir ce qu'en disent ceux qui l'ont vu cueillir & apprêter devant eux. Arbrisseau qui porte le Thé.

Il y a plusieurs especes d'arbrisseaux qui donnent le thé. Le premier a pris son nom d'une montagne située dans la province de Kiang-nan, appellée *Song-lo-chan*. Elle est toute couverte de ces arbrisseaux. On les plante à peu-près comme les vignes, & on les étête presque toujours, pour les empêcher de croître. On les renouvelle tous les quatre à cinq ans, parce qu'au bout de ce tems leur feuille devient dure & âcre. La fleur en est blanche, composée de cinq pétales, & a la forme d'une rose. A cette fleur succede une petite baie qui ressemble à une noix verte; mais qui se divise en trois

cellules rondes, qui contiennent chacune une ſemence anguleuſe.

* *Linnæus, genera plantarum*, parag. 593.

L'uſage d'arrêter l'accroiſſement de cet arbuſte n'eſt pratiqué que dans la province de Kiang-nan. Ailleurs on le laiſſe croître, & ſa hauteur naturelle eſt de dix à onze pieds. On a la précaution d'en faire pencher les branches tandis qu'il eſt jeune, pour qu'on puiſſe cueillir plus aiſément les feuilles. Elles ſont longues, pointues, & rendent verte l'eau dans laquelle on les met en décoction. Elles ont en outre une vertu corroſive qu'un long uſage fait connoître.

Le ſecond eſt le *Vou-y-tcha*. Il croît particulierement dans la province de *Fo-kien*, & tire ſon nom d'une montagne appellée *Vou-y chan*, & qui eſt fort célebre par les artifices des Bonzes, & par les plantes qu'elle produit. Sa hauteur & ſa groſſeur ſont les mêmes que celles de la premiere eſpece. On le cultive de la même maniere : mais ſes feuilles ſont plus arrondies, & d'un verd plus noirâtre. Elles donnent à l'eau où l'on en fait la décoction, une couleur jaune, n'ont aucune eſpece d'âcrimonie, & n'incommodent nulle-

ment les estomachs les plus foibles. Cette espece de thé est la plus recherchée dans tout l'Empire. On en trouve peu dans les provinces septentrionales. La bonté de ces deux sortes de thé se connoît à la couleur jaune, à la finesse & à la mollesse de leurs feuilles.

Ces deux arbrisseaux produisent trois sortes de thé : les saisons dans lesquelles on les cueille en fait la différence.

La premiere sorte est cueillie sur les arbrisseaux nouvellement plantés, & n'est composée que de la pointe des feuilles. On la réserve pour l'Empereur, ou pour faire des présents.

La seconde vient des feuilles qui sont plus fortes que celles de la premiere. C'est celui que les Européens appellent le thé Impérial.

Les feuilles qui restent sur ces arbrisseaux, après que les deux premieres récoltes sont faites, sont la troisieme espece : on les laisse grossir, & on les donne à beaucoup meilleur marché que celles des deux premieres especes.

A ces trois especes de thé on

pourroit en ajouter une quatrieme qui est la fleur même de l'arbrisseau : mais ce thé est d'un prix exhorbitant.

On peut rapporter à ces deux arbrisseaux, dont nous venons de donner la description, tous ceux qui produisent du thé. Quoiqu'on remarque quelque différence dans leurs propriétés, dans la couleur & dans la forme des feuilles, & qu'on leur donne d'autres dénominations, leurs qualités sont les mêmes. Celles du terroir & du climat y apportent seulement des variétés sensibles, comme il arrive dans les vignes d'Europe.

Il ne faut cependant pas confondre avec le vrai thé tout ce que les Chinois appellent thé : ils donnent ce nom à bien des plantes qui ne sont même pas dans la classe du thé, & que ceux qui ne font pas commerce de ces feuilles, nomment autrement.

Dans la province de *Chan-tong*, ce qu'on vend sous le nom de *Mangingtcha*, comme une espece de thé admirable, n'est autre chose qu'une mousse qui croît sur les rochers, & dont le goût est fort amer. Tout ce

qu'elle a de commun avec le thé, c'eſt de faciliter la digeſtion lorſqu'on la boit chaude.

Le village de *Pou-cul*, dans la province de Yu-nan, eſt un entrepôt conſidérable. On y fait une récolte conſidérable d'un thé qui differe des autres, & ſemble être d'une eſpece particuliere. L'entrée de ce village eſt interdite aux Particuliers : on ne leur permet d'approcher qu'au pied de certaines montagnes qui l'avoiſinent. Là, on leur vend le thé dont ils ont beſoin. Les arbres qui portent ce thé ſont hauts, touffus. On les plante ſans ordre, & ils croiſſent ſans culture. Les feuilles en ſont plus longues & plus épaiſſes que celles du *Son-lo-tcha* & du *Vou-y-tcha*. On arrange ces feuilles par rouleaux, & on ne les vend pas cher. On prépare ce thé de la même façon que l'autre. L'eau dans laquelle on le fait infuſer devient rougeâtre.

Les Médecins Chinois aſſurent que cette boiſſon eſt ſalutaire ; & il eſt certain qu'on en a vu de très-bons effets. Elle diſſipe toutes les incommodités que cauſe un long voyage, telles que les échauffaiſons, les laſſitudes, &c.

Le Docteur Kempfer a donné plusieurs observations sur le thé. Voici le précis de ce qu'il dit sur ses propiétés. « Je ne crois pas qu'il y ait de plante dont » les effets soient plus avantageux. Il » n'y en a aucune dont la décoction soit » plus légere, qui passe plus promp- » tement, qui ranime plus prompte- » ment les sens abattus, & qui donne » tant de gaieté à l'esprit. Mais si la » feuille a moins d'un an, & si l'on en » prend avec excès, il devient très- » dangereux; donne des vertiges, at- » taque les nerfs, & cause des trem- » blements dans tous les membres. » Cette liqueur a la propriété de déga- » ger des obstructions, de purifier le » sang, détruit la matiere tartreuse qui » produit la gravelle, la néphrétique & » la goutte. Ces vertus sont si efficaces » que, parmi les buveurs de thé qui » sont dans ce pays, je n'en ai pas » trouvé un seul qui eût la goutte ou la » gravelle. Je ne doute pas, ajoute-t-il, » que le thé ne produisît les mêmes ef- » fets en Europe, si les maladies n'y » étoient héréditaires, & si elles n'y » étoient produites ou entretenues par » l'usage du vin, des liqueurs fortes » & des ragoûts ».

Le thé a encore la propriété d'appaiser les douleurs de la colique, d'exciter l'appétit : mais il faut en prendre une dose plus forte qu'à l'ordinaire.

Kempfer dit encore que les Médecins Chinois lui ont assuré que l'usage journalier du thé nouveau détruisoit l'humide radical, & conduisoit insensiblement à la mort ; que si l'on voyoit chez eux l'effet contraire, on devoit en attribuer la cause aux viandes grasses, & à la chair de porc qui faisoient leurs mets principaux. Ils lui rapporterent à ce sujet un exemple assez singulier.

« Une femme s'ennuyoit de vivre » avec un mari maigre, de vilaine » figure & impuissant. Elle consulte un » Médecin sur les moyens de se délivrer » d'un mari si désagréable. Il lui conseilla » de ne faire manger à son mari que de la » chair de porc & d'autres viandes grasses » de cette espece. Il lui assura que dans un » an ses desirs seroient accomplis. Cette » femme trouva le terme trop éloigné : » elle alla trouver un autre Médecin, & » lui demanda conseil sur le même objet. » Celui-ci lui conseilla de faire prendre » à son mari un thé nouveau & très- » fort, & le plus souvent qu'elle pour-

» roit, en l'aſſurant qu'en moins d'un » an, elle ſeroit débarraſſée de ſon » mari. La femme, pour ſe hâter de » commettre ſon crime, employa les » deux moyens qu'on lui avoit indi- » qués : mais elle fut trompée dans ſon » attente. Les deux remedes réunis, » loin de conduire ſon mari au tom- » beau lui causerent un embonpoint » étonnant, & lui procurerent une ſanté » très-robuſte ».

Auſone rapporte un fait à peu-près ſemblable d'une femme adultere qui, pour ſe débarraſſer plus promptement de ſon mari, lui fit avaler du mercure mêlé avec du poiſon; mais il n'en réſulta aucun effet. Ces deux exemples prouvent que dans tous les pays, dans tous les tems il s'eſt commis des crimes abominables.

Les Mûriers de la Chine. Nous croyons pouvoir parler ici des *Mûriers*, & de la maniere dont on les cultive à la Chine. Perſonne n'ignore que la ſoie qui eſt répandue dans l'Univers vient de cette contrée. Il en paſſa d'abord en Perſe, en Grece, enſuite en Italie, où, ſous les Empereurs Romains, on la vendoit au poids de l'or. L'étoffe qu'on fabriquoit avec

cette matiere étoit réservée aux Dames Romaines. Les hommes n'osoient en faire usage : on les auroit regardés comme se livrant au luxe le plus excessif. Tibere, dès le commencement de son regne, défendit, par une loi expresse, aux hommes de se déshonorer eux-mêmes en portant des habits de soie.

Tous les gens de marque, parmi les anciens Romains ne portoient que des habits de laine. On voit aujourd'hui les plus simples Artisans couverts de soie depuis la tête jusqu'aux pieds.

Pour revenir à la maniere dont les Chinois cultivent les Mûriers, nous nous contenterons de dire qu'ils les cultivent comme on fait la vigne en Europe : ils ne leur laissent pas prendre une hauteur plus considérable. L'expérience leur a appris que les vers nourris des feuilles des plus petits mûriers donnent une soie beaucoup plus belle & plus fine.

Histoire de la Chine du P. du Halde, *tome 2.*

On trouve à la Chine des fleurs beaucoup supérieures à celles de l'Europe. Ils ont des arbres & des arbrisseaux à fleurs qui ne demandent aucune culture. Une seule branche produit un très-beau bouquet. Il y a des arbustes qui

Arbrisseaux à fleurs.

portent des fleurs tout-à-fait semblables à la *Tulipe*. Il y en a qui produisent des fleurs qui sont à la fois rouges, jaunes, blanches & noires, ce qui produit un très-bel effet. Il s'en trouve un qui porte des fleurs assez semblables à la rose.

L'arbrisseau qui les produit ressemble au sureau. Les Chinois appellent sa fleur *la Reine des fleurs*. Ses feuilles sont plus larges que celles de la rose : elle la surpasse en beauté, mais elle ne l'égale pas en odeur. Sa couleur est mêlée de rouge & de blanc, & quelquefois de jaune. Cette variété, mêlée avec la couleur verte des feuilles de l'arbrisseau, fait un effet très-agréable à la vue. Ces arbrisseaux ne portent aucun fruit. Il y en a d'autres dont on recherche les fleurs avec empressement, à cause de leur odeur agréable.

Celles qu'on nomme *Mo-lihoa* tiennent un des premiers rangs parmi elles. L'arbrisseau qui les porte croît jusqu'à dix ou douze pieds dans les provinces du Sud. Mais dans celles du Nord il ne monte gueres au-delà de six. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du jasmin double, & par la forme &

par la couleur. Son odeur eſt un peu plus forte & plus agréable. Une ſeule de ces fleurs ſuffit pour parfumer un appartement. Les feuilles de l'arbriſſeau reſſemblent à celles du citronier. Les Chinois font tant de cas de cette plante qu'ils emploient les mêmes ſoins pour la conſerver que nous prenons pour les orangers.

Un autre arbre qui porte les fleurs nommées *Kuey-hou* eſt auſſi haut que nos chênes. Il n'eſt connu que dans les provinces méridionales. Ses feuilles reſſemblent à celles de nos lauriers ordinaires. La couleur de ſes fleurs eſt d'un beau jaune. Elles ſont petites & diſpoſées en bouquets pendants à l'arbre. Il y en a une ſi grande quantité que, quand elles tombent, la terre en eſt toute couverte. Leur odeur eſt ſi forte & ſi agréable, qu'elle parfume l'air fort au loin. Pluſieurs de ces arbres portent des fleurs dans toutes les ſaiſons. Celles qui tombent ſont bientôt remplacées par de nouvelles.

Le *Mo-lien*, le *Leucae* & l'*Outong-chu* ſont de ſi beaux arbres, qu'ils orneroient très-bien les jardins, & formeroient des allées fort agréables, ſi

les Chinois vouloient en profiter : mais ils ne mettent point d'allées dans leurs jardins, parce qu'ils trouvent ridicule d'aller & venir, sans avoir d'autre projet que celui de se promener.

Le mo-lien porte des fleurs rouges, jaunes ou blanches. Le second porte dans l'hiver de petites fleurs jaunes qui ont une très-bonne odeur.

L'outong-chu s'éleve beaucoup, & ressemble au sicomore. Ses feuilles sont longues, larges & attachées par un pédicule d'un pied de long. Cet arbre est si touffu & tellement chargé de bouquets, que les rayons du soleil ne peuvent passer au travers. Il porte son fruit d'une maniere si extraordinaire que nous allons en donner une idée.

Vers le mois d'Août, il se forme sur la pointe des branches de petits flocons de feuilles qui sont différentes des autres. Elles sont plus mo les, plus blanches que les autres, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ces feuilles, naissent trois ou quatre petits grains gros comme un pois. Ils renferment une substance blanche, dont le goût approche de celui d'une noisette qui n'est pas encore mûre.

Il y a quatre eſpeces de tcha-hoa. Elles portent toutes des fleurs fort agréables à la vue & à l'odeur, & ont des feuilles tout l'hiver.

Fleurs de jardins.

Les ſeules fleurs agréables qu'on trouve dans les parterres des Chinois ſont les Pivoines : elles ſont plus agréables à la vûe & à l'odorat que les nôtres. D'ailleurs, il n'y en a pas une ſeule qui ſoit comparable à nos œillets, à nos renoncules, à nos anémones, &c.

Les Chinois eſtiment beaucoup une eſpece de fleur que porte une plante aquatique qui paroît être une ſorte de *Nymphea*, ou de Nénuphar : ils l'appellent *Lien-hoa.* Ils cultivent cette plante, & entretiennent des viviers ou petites mares, pour l'élever dans l'élément qui ſemble ſeul lui convenir. Elle differe de notre nénuphar par les fleurs, la racine & le fruit. Celles qui ſont cultivées donnent des fleurs doubles : il s'en trouve même qui ont juſqu'à cent feuilles. Cette fleur ſort de l'eau juſqu'à quatre ou cinq pieds, & reſſemble beaucoup à nos tulipes. Sa graine eſt petite, ronde & ſoutenue par un petit filet aſſez ſemblable au

piſtil qui ſe trouve dans le lys. Sa couleur eſt blanche, quelques-unes ſont violettes : il y en a qui ſont moitié blanches, moitié violettes. L'odeur en eſt très-agréable. Son fruit eſt gros comme une noiſette, & renferme une amande de bon goût. Les Médecins en font grand cas, & lui attribuent des vertus corroboratives & nourriſſantes. Les feuilles de la plante nagent ſur l'eau, & tiennent à la racine par de longues queues. Cette racine eſt noueuſe comme celle des roſeaux. Sa moëlle & ſa chair ſont blanches. On en fait beaucoup d'uſage en été, parce qu'elle eſt très-rafraîchiſſante. Lorſque cette moëlle eſt ſéchée, on en fait de la farine, qui ſert à différents uſages. Ces marais fleuris font un ſpectacle charmant. Le Lien-hoa vient de graines, & l'on en ſeme de nouvelles tous les ans.

Pour terminer l'article des végétaux, il ne nous reſte plus qu'à parler d'un *Oſier* particulier qui croît dans la province de *Ouang-tongue*, & des champignons que les Chinois ont le talent de garder frais pendant pluſieurs mois.

Oſier. L'oſier dont nous voulons parler vient

vient ſur les montagnes, & n'eſt pas plus gros que le doigt. Il rampe à terre, & pouſſe des branches aſſez longues qui reſſemblent à des cordes. Il vient dans certains endroits en ſi grande quantité, que les cerfs ont beaucoup de peine à s'en débarraſſer lorſqu'ils s'y trouvent pris. Cet oſier eſt très-ſouple & ne rompt pas aiſément. On en fait des cables & des cordages de navires. En le ſéparant en filets très déliés, on en fait des corbeilles, des paniers, des claies, des ſieges & une multitude d'autres commodités; même des lits, dont les Chinois font uſage pendant l'été, parce qu'ils ſont très-frais.

Champignons.

Les *Champignons* de la Chine ne different en rien des nôtres, ſi ce n'eſt par la faculté qu'ils ont de reſter toujours frais. C'eſt la province de *Tche-tiang* qui en fournit tout l'Empire. Après les avoir bien imprégnés de ſel, on les laiſſe ſécher, & on les conſerve fort long-tems. Lorſqu'on veut en faire uſage, on les fait tremper quelque tems dans l'eau fraîche, & ils deviennent auſſi beaux & auſſi frais que s'ils venoient d'être cueillis.

Regne animal.

Nous croyons devoir ajouter quelque chose à ce qu'a dit M. l'Abbé de Marsi sur le Regne animal de la Chine. Nous n'osons cependant nous flatter de traiter cette matiere à fond. On n'a sur cela que des connoissances ni assez certaines, ni assez étendues, pour qu'on puisse donner la description de tous les animaux que contient ce vaste Empire, qui n'a été parcouru par les Voyageurs qu'avec trop peu de précaution. Les montagnes escarpées, les forêts immenses qui s'y trouvent n'ont pas été visitées avec assez d'exactitude & de curiosité, pour qu'on puisse faire l'Histoire complette de tous les animaux qui habitent ce pays.

Nous allons rassembler tout ce que les Missionnaires ont dit sur cette matiere : nous y joindrons les relations de différents autres Voyageurs : mais leurs récits ne servent qu'à exciter le desir de connoître plus parfaitement les animaux singuliers dont ils parlent, & sur lesquels ils ne donnent que des notions très-imparfaites.

Les quadrupedes de la Chine sont les mêmes que ceux qui se trouvent en Europe : on remarque cependant qu'ils different un peu des nôtres.

Les chevaux sont plus petits & moins vigoureux, quoiqu'ils soient assez vîtes. Chevaux.

Les *Bœufs*, les *Vaches*, les *Cochons*, les *Anes*, les *Mulets*, les *Chiens* sont les mêmes que les nôtres. Les *Chats* sont différents : ils ont le poil long & les oreilles pendantes. Les Dames Chinoises en font leur amusement, comme les Dames en Europe font le leur des petits chiens. Bœufs. Vaches. Cochons. Anes. Mulets. Chiens. Chats.

Les *Chameaux* ou *Dromadaires* de la Chine ne sont pas plus hauts que nos chevaux ordinaires. Ils ont sur le dos deux bosses couvertes d'un poil long. Elles forment comme une selle. La bosse de devant semble être formée par l'épine du dos, & par la partie supérieure des omoplates : elle est recourbée en arriere. L'autre bosse est placée au-devant de la croupe. Cet animal n'a pas les jambes si hautes que les chameaux ordinaires : son cou est beaucoup plus court, plus gros, couvert d'un poil épais & long comme celui des chevres. Quelques-uns ont des Chameaux.

taches rouſſes & noirâtres ; d'autres ſont de couleur iſabelle. Ces animaux paroiſſent plus propres à porter des fardeaux que les chameaux ordinaires. Il y en a un grand nombre dans les forêts ; mais ils ſont ſauvages.

Quadrupedes ſauvages.

Les Quadrupedes ſauvages ſont le *Rinocéros*, l'*Ours*, le *Cerf*, le *Dain*, le *Bufle*, le *Sanglier*, une eſpece de *Rat* jaune qui eſt fort eſtimé à cauſe de ſa peau ; le *Lievre*, le *Porc-Epi*, dont les piquants ſont fort longs & fort durs ; le *Dain* ou *Chevreuil* odoriférant, & pluſieurs autres animaux de l'eſpece des Singes.

Tous les Voyageurs aſſurent que parmi les ſinges il y en a un qu'on appelle *Sin-ſin*. Il eſt de la hauteur d'un homme d'une taille médiocre, marche avec beaucoup de facilité ſur les pieds de derriere. Il a tant d'inſtinct, que ſes actions ont beaucoup de rapport à celles des hommes. La deſcription qu'on fait de cet animal ſe borne là.

Il y a encore pluſieurs autres ſinges ; les uns noirs & grands, qui ont des traits ſi bien marqués, qu'on les prendroit pour des hommes. Cette eſpece eſt fort rare. Il y en a d'autres qui ſont gris, très-vilains & fort communs ;

d'autres enfin que la figure & le cri rapproche des chiens ordinaires.

Les relations des Missionnaires & des Voyageurs annoncent un autre animal qui est fort curieux. Les Chinois l'appellent *Gin-hiung*, c'est-à-dire, l'*Homme-Ours*. On le trouve dans les déserts de la province Chen-si. On n'en donne pas la description.

Les mêmes Ecrivains parlent encore d'un autre animal nommé le *Ma-lou*, *Cheval-Cerf*, qui est aussi haut que le cheval de taille médiocre.

Il y a encore une petite espece de cerfs : ils ne sont ni plus hauts, ni plus gros que les chiens ordinaires. Ils servent d'amusement aux Grands qui en font élever dans leurs jardins.

Rinocéros.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de donner ici la description du *Rinoceros* : on en a promené un il y a quelques années dans toute l'Europe, & l'on a eu par là occasion de connoître cette espece d'animal.

Le Tigre de la Chine.

De tous les animaux qu'on trouve à la Chine, le *Tigre* est le plus dangereux. Il y en a un si grand nombre, au rapport des Missionnaires, qu'on en voit quelquefois jusqu'à deux cents

aſſemblés, qui portent par-tout la mort & la déſolation. On aſſure qu'il y a des cantons où cinq ou ſix mille perſonnes deviennent la victime de leur fureur, en moins d'une année. Leur force égale leur férocité. Un Miſſionnaire rapporte avoir vu un de ces animaux ſauter par-deſſus un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pouvoit peſer cent livres, & repaſſer le mur avec ſa proie.

En hiver les habitants des villages qui ne ſont pas enceints de murailles, ſe retirent de bonne heure & barricadent leurs portes, pour ſe garantir de la fureur de ces terribles animaux qui ſont alors très-affamés.

M. de Buffon dit que le Tigre eſt, peut-être, le ſeul des animaux dont on ne puiſſe adoucir le naturel : la force, la contrainte, la violence, rien ne peut le dompter. Il s'irrite par les bons, comme par les mauvais traitements. L'habitude qui adoucit tout ne fait rien ſur ce naturel de fer. Le tems, loin de l'amollir, en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui

le frappe. La vûe de tout être vivant le fait rugir. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, & qu'il menace par des frémissements affreux, mêlés de grincement de dents terribles. Souvent il s'élance vers cet objet, malgré les chaînes & les grilles qui brisent sa fureur.

Le Dain odoriférant.

Le *Dain*, ou le *Chevreuil* odoriférant est de couleur noirâtre. Il est grand comme une petite chevre, & sans cornes. Tout son corps jette un parfum très-gracieux, & sa chair est fort bonne à manger. Il a sous le ventre une bourse, trois ou quatre fois grosse comme le pouce, qui est le magasin où il porte le musc, qui se forme dans l'intérieur de la vessie, & est attaché autour en forme de sel. On fait sécher la vessie jusqu'à ce que cette matiere onctueuse puisse se détacher. Alors on la réduit en poudre : elle a la couleur jaunâtre, & répand une odeur très-agréable. Celui qui se trouve en grains est le plus précieux. Il se vend, même dans le pays, au poids de l'argent. Il est défendu aux habitans de vendre de ces bourses aux Etrangers ; mais ils les

contrefont avec des morceaux de la peau de l'animal, qu'ils rempliſſent de ſang & d'autres matieres. Ils lient le tout, le laiſſent ſécher, & vendent cette drogue comme une véritable bourſe de muſc. La femelle de cet animal ne porte point de muſc.

On prétend que cet animal ne ſe nourrit que de ſerpents qui ſont tout-à-coup arrêtés par l'odeur qu'il exhale. Les ſens du reptile s'affoibliſſent, & il ne peut plus ſe mouvoir. Voici ce qu'en dit le Miſſionnaire Jéſuite qui en a donné la deſcription.

« Les Payſans qui vont chercher du bois » ou faire du charbon ſur les montagnes, » n'ont point de meilleur ſecret pour ſe » garantir du ſerpent, que de porter » ſur eux quelques grains de muſc. Alors » ils dorment tranquillement ſur terre. » Si un ſerpent s'approche d'eux, il eſt » tout-à-coup ſaiſi par l'odeur du muſc, » & il reſte aſſoupi. Ce qui ſe paſſa, » ajoute-t-il, lorſque j'étois à Pekin, » confirme, en quelque façon, ce que » j'ai dit que la chair de ſerpent eſt la » principale nourriture de cet animal » muſqué. Etant à ſouper, on ſervit » une partie d'un chevreuil que j'avois

» acheté ; un de ceux qui étoient à » table a une horreur extrême du ser- » pent : lors même qu'il entend pro- » noncer le nom, il sent un frémisse- » ment par tout le corps. Il ignoroit ce » qu'on dit du chevreuil & du serpent, » & j'eus grand soin de ne pas lui en » parler : j'étois, au contraire, fort at- » tentif à regarder sa contenance. Il » prit un morceau de chevreuil, à » dessein d'en manger : à peine en eût- » il porté à sa bouche, qu'il sentit un » soulevement de cœur extraordinaire, » il le rejetta promptement, & refusa » d'y toucher davantage ».

Oiseaux de la Chine.

Les oiseaux domestiques de la Chine different peu des nôtres. Les poules, les coqs, les canards sont les mêmes.

Parmi les autres oiseaux communs, on remarque des *Faisans*, des *Perdrix*, des *Cailles*, des *Paons*, des *Tourterelles*, des *Ramiers*, une sorte de *Chauve-Souris*, de la grosseur de nos poules, que les Chinois regardent comme un mets exquis. Il y a à la Chine le même gibier que nous avons en Europe, & toutes sortes de *Péroquets* semblables à ceux qui viennent de l'Amérique. Ils ont le même plu-

mage, la même conformation, & la même aptitude à parler.

Poule d'or. La *Poule d'or* est le plus bel oiseau qu'on puisse voir. On en trouve la description dans le premier Volume de cet Ouvrage, ce qui nous dispense de la donner ici.

Hai-tsing. Le *Hai-tsing* est regardé comme le plus bel oiseau de proie qu'il y ait à la Chine. Il est très-rare, & l'on n'en trouve que dans la province de Chen-si, & dans quelques cantons de la Tartarie. On peut le comparer à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros & plus fort. C'est le plus vif & le plus courageux des oiseaux de proie qu'on trouve à la Chine. Il est tellement estimé que, quand on en prend quelqu'un, on va le présenter à l'Empereur qui le fait remettre aux Officiers de sa fauconnerie.

Corbeaux, Etourneaux, Poules, Merles, &c. Il y a à la Chine des *Corbeaux* qui ont la cravate blanche; des *Estourneaux* qui ont sur le bec de petites lunettes, des *Poules* fort extraordinaires; des *Rossignols*, des *Merles* d'un bleu foncé. Ils ont deux oreilles jaunes, élevées d'un demi-pouce. Ces oiseaux parlent & sifflent fort bien. Les *Fauvettes*,

de ce pays ſont d'un très-beau rouge. D'autres petits oiſeaux ont le plumage doré : il jette un éclat admirable. On obſerve que ces oiſeaux, quoique différents par le plumage, ſont toujours enſemble.

Les *Poules* ſont fort petites : au lieu de plumes, elles ont une laine tout-à-fait ſemblable à celle des brebis. Leurs pieds ſont très-courts. Les Dames Chinoiſes les aiment beaucoup, & en font leur amuſement.

Il y a encore dans ce pays une autre eſpece de poule qui, ſi l'on en croit les Voyageurs, jette du coton par le bec. On ne nous en donne point la deſcription.

Gemelli Carreri dit que le *Roſſignol* de la Chine ſurpaſſe pour le chant celui de l'Europe. Sa voix eſt ſi harmonieuſe, ſi ſonore, ſi forte, ſes modulations ſont ſi agréables qu'il ſemble que cet animal a appris la muſique. Il eſt beaucoup plus grand que le nôtre; mais ſa couleur eſt la même. Les Chinois l'appellent *Sayon*.

Il y a une autre eſpece d'oiſeau qu'on nomme *Sauxo*. Il a le chant très-agréable, eſt de la groſſeur d'une alouette,

& a le plumage noir. Deux taches blanches & rondes qu'il a ſous les yeux font un très-bel effet : il eſt fort eſtimé.

Cormorans. Les oiſeaux aquatiques que l'on trouve à la Chine ſont de la même eſpece que les nôtres. Il y a des *Cormorans* qu'on accoutume à prendre du poiſſon.

Ces oiſeaux ont le cou allongé, le bec crochu & pointu. Ils n'ont d'ailleurs rien de remarquable que leur adreſſe à prendre du poiſſon. Au lever du ſoleil, les Pêcheurs vont ſur l'eau avec leurs cormorans, qui ſont perchés ſur la proue du bateau. Au ſignal qu'ils donnent, on voit ces oiſeaux prendre leur eſſor : ils ſe diſperſent & plongent de tous côtés. Si-tôt qu'ils ont ſaiſi un poiſſon, ils reviennent ſur l'eau, & le portent dans leur bec à la barque d'où ils ſont partis. Si le poiſſon eſt trop gros, pluſieurs Cormorans ſe raſſemblent : l'un le prend par la tête, l'autre par le milieu du corps ; un autre par la queue, & ils le portent à leur maître.

La façon de prendre les *Canards ſauvages* dans ce pays, mérite d'être

rapportée. Les Chasseurs se mettent la tête dans de grosses citrouilles seches, où on fait des trous pour que le Chasseur puisse voir & respirer. Alors il s'enfonce dans l'eau, & ne laisse paroître que la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes, & autour desquelles ils jouent ordinairement, s'en approchent sans crainte. Alors le Chasseur les saisit par les pieds, les attire dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le cou, & les attache à une ceinture qu'il a eu la précaution de mettre autour de son corps. Il continue cette opération jusqu'à ce qu'il voie que les canards se retirent d'un autre côté.

Les Missionnaires se sont si peu occupés à remarquer les différentes especes de poissons qui peuplent les rivieres & les lacs de la Chine, qu'on n'a presque point de lumieres sur cette partie de l'Histoire naturelle de ce pays. Poissons.

Les différentes relations assurent qu'on y voit toutes les especes de poissons qui sont dans nos rivieres, & qu'il y en a de très-gros qui viennent de la mer. Ils remontent si haut contre

le cours des fleuves, qu'on en trouve souvent à plus de cent lieues de la mer.

Les lamproies, les carpes, les saumons, les aloses, les esturgeons, les soles y sont en abondance. Il y en a beaucoup d'autres qui nous sont inconnus. Vouloir en dōnner la description, ce seroit entrer dans des détails trop longs & trop peu intéressants. Nous nous contenterons de parler de quelques-uns. Il y en a de deux especes, dont l'une est plus singuliere par sa beauté, l'autre par sa laideur.

Le Poisson d'or & d'argent.

Dans la premiere classe est le *Kin-yu*, ou le *Poisson d'or & d'argent*. Ce poisson a la couleur dorée ou argentée, ce qui lui a fait donner le nom de *Poisson doré* ou *argenté*. M. Linnæus fait la description d'un de ces poissons dans le Journal des Savants du mois d'Août 1764. Selon lui, ils sont de la grosseur & de la longueur de nos Sardines. Quelques-uns sont d'un beau rouge, depuis la tête jusqu'à la moitié du corps : le reste est de couleur d'or, & si vive que nos plus belles dorures n'en approchent pas. Il y en d'autres qui sont blancs; mais une partie de leur corps est argentée, & fort agréa-

able à voir. Leur queue n'eſt pas unie & plate comme celle des autres Poiſſons : elle eſt groſſe, longue & terminée par trois pointes qui forment comme un bouquet. Cette queue leur donne un agrément particulier. Ces animaux ſont très-vifs & d'une agilité ſinguliere. Ils ſont ſi délicats, qu'on a beaucoup de peine à les conſerver.

Il faut les mettre dans un baſſin profond & large, au fond duquel on met un pot de terre troué par les côtés & renverſé. Dans les grandes chaleurs ils ſe fourrent dans ce pot. Les Chinois les conſervent ainſi dans leurs jardins.

Dans le tems de leur frai, on jette ſur la ſurface de l'eau des herbes d'une eſpece particuliere, & qui ſe conſerve toujours verte. Les œufs de ces poiſſons s'y attachent.

Il faut changer l'eau du baſſin deux ou trois fois par ſemaine. Lorſqu'on veut faire paſſer le poiſſon d'un vaſe dans un autre, il ne faut pas les prendre avec la main : tous ceux qu'on touche meurent très-promptement. Il faut ſe ſervir d'un petit tiſſu de fil arrangé en forme de cuiller, & on les enleve le

plus légerement qu'il est possible. Si on les transporte dans un vase, la plus petite secousse les tue. Le bruit du canon, du tonnerre; les odeurs fortes les font périr.

Pour les nourrir, il faut peu de chose : ils ne mangent même rien pendant l'hiver. On leur jette de petites boules de pât.:, des jaunes d'œufs durcis, ou de la chair de cochon séchée & réduite en poussiere. Pendant les trois ou quatre mois que le grand froid dure à Pekin, & que tous les bassins sont gelés, on n'en prend aucun soin. On ne donne même rien à ceux qu'on garde dans des vases de porcelaine. Sans doute, dit le Pere le Comte, que les vers insensibles qui se forment dans l'eau, & que les particules terrestres qui s'y trouvent suffisent pour leur entretien. Au printems on les voit jouer avec la même agilité que l'année précédente.

Ces petits animaux ont un instinct particulier. Dès que celui qui a soin d'eux fait entendre la cliquette dont il se sert pour les avertir, ils accourent à la surface de l'eau & sautent, comme s'ils vouloient carresser celui

qui les nourrit. Les plus grands Seigneurs se chargent souvent de nourrir eux-mêmes ces poissons, & passent souvent des heures entieres à considérer leur agilité.

Quoique ces poissons ne soient en général gueres plus gros que le doigt, on en trouve cependant quelques-uns qui sont aussi gros & aussi longs que des harengs. Ils multiplient beaucoup dans les pays chauds, pourvu qu'on ait soin de retirer les œufs qui surnagent, & de les placer dans un vase particulier, où la chaleur les fait éclore. En sortant des œufs, ils ont une couleur noire qui change peu-à-peu : les uns deviennent rouges, les autres blancs & d'autres argentés, selon les différentes especes.

On fait un commerce très-considérable de ces poissons. C'est une espece de Dorade.

Poissons singuliers.

Autant les poissons dont nous venons de parler sont agréables à la vue, autant ceux que les Chinois appellent *Hai-seng* sont affreux & difformes. C'est cependant un mets fort délicat pour eux, & on ne donne presque point de repas qu'on n'en serve. Lorsqu'il flotte

fur les bords de la mer, on le prendroit pour une maffe inanimée. Les Chinois prétendent qu'il a quatre yeux, fix pieds, & que fa figure reffemble au foie de l'homme : mais les Miffionnaires qui ont pris le plus de foin à l'obferver, affurent qu'ils n'ont trouvé que deux endroits par où cet animal puiffe voir. Il marquoit, difent-ils, de la frayeur lorfqu'on paffoit la main devant ces endroits. Il n'eft point vrai qu'il ait fix pieds. Il a plufieurs petits boutons fous le corps, & qui lui fervent à fe mouvoir. C'eft peut-être ce qu'on a pris pour des pieds. Ce poiffon n'a ni épine, ni os : il meurt dès qu'on le preffe. La chair fe conferve aifément dans le fel : on en tranfporte dans tout l'Empire. Les Chinois le regardent comme un mets fort délicat : mais les Européens le trouvent très-mauvais, ce qui prouve combien les goûts font variés.

L'Encuiraffé. On trouve encore à la Chine un poiffon qui eft fort eftimé, & que l'on appelle l'*Encuiraffé*. On lui a donné ce nom à caufe de la quantité prodigieufe d'écailles tranchantes qu'il a fur le corps. Elles font rangées en

lignes droites, & posées les unes sur les autres, à peu-près comme sont les tuiles sur nos toits. Il pese environ quarante livres. Sa chair est fort blanche, & a le goût de celle du veau.

Il y a dans ce pays une autre sorte de poisson qui est pour le moins aussi bon que celui dont on vient de parler. On le nomme *Poisson de farine*, parce qu'il est fort blanc. Ses prunelles sont fort noires, & semblent être enchâssées dans de l'argent. Il y en a une si grande quantité sur les côtes de la province de *Kiang-non*, que, d'un seul coup de filet, on en prend une multitude incroyable. Poisson de farine.

La Province de Tchu-kiang fournit beaucoup de poissons qui ressemblent aux morues de Terre-Neuve. On le sale, & on le transporte dans tout l'Empire, où l'on en fait beaucoup d'usage.

Outre cette espece de morue, les côtes de la Chine sont remplies de différents poissons qui se conservent fort bien dans le sel.

Dans le fleuve *Yang-tse-kiang*, on trouve une espece de poisson qu'on appelle le *Poisson jaune*. Il est d'une grosseur extraordinaire : on en trouve Poisson jaune.

qui pesent jusqu'à huit cents livres. Il est d'un goût admirable, & a la chair très-dure.

En certain tems, on voit sur ce fleuve une multitude de barques remplies de Marchands qui viennent pour acheter des semences de poissons. Vers le mois de Mai les habitants du pays barrent le fleuve en différents endroits, avec des nattes & des claies, & ne laissent qu'un passage pour les barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies : on la prend avec adresse, & on la met dans des vases remplis d'eau. Les Marchands achetent cette eau qui est remplie de semence, & la transportent dans différentes Provinces.

Tous ceux qui ont des viviers ou des étangs achettent de cette eau. Au bout de quelque tems on commence à voir dans l'eau des points mouvants, & si petits qu'on ne distingue pas encore la forme de poisson : mais, au bout de quarante ou de cinquante jours, on commence à l'appercevoir. Ce commerce est fort lucratif.

Reptiles. Il paroît que les Missionnaires ont fait peu d'attention aux reptiles de ce

vaste pays. Ils ne parlent que de quelques especes de *Serpents* & de *Lésards*.

Le Pere Navarette assure que les Empereurs de la Chine font composer un onguent de la chair de cet animal; qu'ils en frottent la main de leurs femmes ou de leurs concubines; qu'il y imprime une tache ineffaçable si elles sont chastes, & elle disparoît sur les mains de celles qui ont manqué à leur devoir. Ce Missionnaire fait à ce sujet une réflexion assez singuliere. « Je souhaiterois, dit-il, pour le repos & le bonheur » des deux sexes, que les maris & les » femmes ne fussent jamais sans un » pareil indice ». Il y a cependant bien des pays où cet indice feroit au contraire le malheur de l'un & de l'autre sexe. Lésard.

Parmi les différents serpents qui sont à la Chine, il y en a qui ont la peau marquetée de petites taches blanches; leur grosseur est ordinaire : ils ne sont pas venimeux. Il y en a d'autres qui sont d'une grosseur énorme & fort dangereux. Ce sont ceux ci que le dain odoriférant fait mourir. Les Médecins Chinois font tremper les premiers Serpents.

dans une bouteille de vin, & prétendent que cette infusion guérit de la paralysie.

Il y a dans ce pays plusieurs especes de vers à soie. Les uns sont sauvages & s'attachent aux arbres dans les campagnes; les autres sont domestiques, & on les éleve comme en Europe.

Les autres insectes qu'on a observés dans ce pays sont les sauterelles, les papillons, parmi lesquels il se trouve une variété infinie. On en distingue principalement deux sortes, dont on fait beaucoup de cas.

La premiere vient de la province Quang-tong. On en fait tant de cas, qu'on envoie à la Cour tous ceux qu'on prend, & on s'en sert pour embellir des ornements qui sont dans le Palais Impérial. Leur couleur est extrêmement variée, ce qui fait un effet fort agréable à la vue. Il est fort gros & l'étendue de ses aîles répond à sa corpulence. Pendant le jour il reste immobile sur les arbres où on le prend sans peine. Dès que le soleil disparoît, il voltige comme les chauves-souris

La seconde espece de papillons n'est ni aussi grosse, ni aussi belle.

Les sauterelles sont fort communes à la Chine, & y font de grands dégâts. *Voyez* le Tome premier de cet Ouvrage.

Minéralogie de la Chine.

M. l'Abbé de Marsi a parlé des Minéraux de la Chine dans le premier volume de cet Ouvrage ; mais il n'en a donné qu'une légere idée. Nous croyons devoir y suppléer ici. Ce que nous allons en dire est puisé dans les Mémoires de ceux qui ont examiné avec soin cette partie de l'Histoire naturelle de la Chine.

On assure qu'il y a à la Chine une très-grande quantité de montagnes qui contiennent des mines de toutes especes de métaux, & plusieurs sources d'eaux chaudes.

Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, de vif-argent, de *Lapis armenus*, de cinabre, de vitriol, d'alun, de jaspe, de rubis, de crystal de roche, d'aimant, de porphyre, & des carrieres de différentes sortes de marbre.

Les Chinois prétendent que des

vues politiques ont empêché d'ouvrir les mines d'or & d'argent dont leur pays eſt rempli. On en a cependant ouvert quelques-unes : & tout l'or & l'argent que les Chinois ont, vient de leurs mines. Ils le ramaſſent dans les ſables des torrents & des rivieres qui ſortent des montagnes *Se-tchuen* & de *Yun-nan* qui ſont du côté de l'Oueſt. L'or le plus pur de ce pays ſe trouve dans les diſtricts de *Lyskiang-fou* & de *Yan-chang-fou*.

L'étain, le cuivre, &c, ſont ſi communs à la Chine, qu'ils s'y vendent à très-bas prix. Les Miſſionnaires aſſurent qu'ils virent tirer, en peu de jours d'une mine de tombac, plus de cent quintaux de métal.

Les mines de cuivre commun, qui ſe trouvent dans les provinces de *Yun-nan* & de *Quey-chen* ont fourni à l'Empereur toute la monnoie commune qui a été frappée depuis pluſieurs ſiecles. Le cuivre le plus remarquable eſt nommé *Pe-tong*, & qui veut dire *Cuivre blanc*. On ne trouve cette eſpece de métal qu'à la Chine, & ſeulement dans la province de Yun-nan.

Le cuivre que les Chinois nomment *Tſe-la-tong*,

Tſe-la-tong, c'eſt-à-dire, cuivre venu de lui-même, n'eſt qu'un cuivre rouge que les torrents entraînent des montagnes.

Le *Lapis armenus*, ou l'azur qui ſe trouve dans pluſieurs cantons de la province de *Yun-nan* & de *Se-tchuen*, eſt tout-à-fait ſemblable à celui qu'on apporte en Europe. On en tire auſſi du diſtrict de *Tai-tong-fou*, dans la province de *Chan-ſi*. Ce canton fournit encore une eſpece d'agathe qui eſt quelquefois agréablement tachée lorſqu'elle eſt polie.

Le plus beau cryſtal de roche vient des montagnes de *Chan-chen-fou*, dans la province de *Fo-kien*.

Il y a dans pluſieurs provinces de cet Empire des carrieres de marbre qui ſeroit auſſi beau que celui de l'Europe, s'il étoit auſſi bien travaillé.

Preſque toutes les provinces fourniſſent des pierres d'aimant.

Yu-nan & pluſieurs autres provinces fourniſſent le *Hiang-wang* qui eſt une pierre tendre, & dont la couleur eſt jaune avec des taches noires. On en fait toutes ſortes de vaiſſeaux, auxquels on donne une couleur rou-

ge qui eſt fort agréable.

Il n'y a pas de pays où l'on trouve autant de mines de charbon qu'à la Chine. Les montagnes, principalement celles des provinces de *Chen-ſi*, de *Chan ſi* & de *Pet-cheli* en renferment des quantités innombrables. Celui qu'on brûle à Pekin, & qu'on appelle *moui*, eſt tiré des montagnes qui ſont à deux lieues de cette ville. Il faut qu'elles ſoient inépuiſables, puiſque, depuis près de quatre mille ans, elles en fourniſſent à toute la province.

Sel. La nature a pourvu au beſoin du ſel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, & ſont fort éloignées de la mer. Outre les mines de ſel qui ſe trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on trouve dans quelques autres une ſorte de terre griſe qui couvre quelquefois des arpents entiers. On en tire du ſel.

La province de Pe-tcheli eſt un terrein uni, mais ſabloneux. Ses montagnes produiſent une quantité prodigieuſe de charbon. Les ponts qui ſont ſur la riviere qui coule à l'Occident de Pekin ſont de marbre. Preſque tous les monuments publics ſont ornés de

cette matiere ; telles que les baluſtrades qui ſont autour des places publiques.

Le Palais impérial en eſt preſqu'entiérement conſtruit. Les eſcaliers, les colonnes, les pilaſtres, les ſtatues ſont de marbre blanc. Il y a ſur le foſſé qui environne le Palais impérial un pont de jaſpe noir.

Dans le diſtrict de *Ch-en-te-fou* il y a de très-bonnes pierres de touche. Les montagnes du canton de *Swen-wa-fou*, produiſent du cryſtal, du marbre & du porphyre.

La province qu'on nomme *Kian-gnan*, n'a des montagnes que dans la partie du Sud. Les côtes maritimes de cette province abondent en ſalines. On y trouve beaucoup de très-beau marbre : les rues des différentes villes qu'on trouve dans ce canton en ſont pavées. Il eſt auſſi commun dans le diſtrict de *Whay-uguan-fou*. Il y a beaucoup de mines d'or, d'argent & de cuivre dans celui de *Wey-chen-fou*. Sur les frontieres de la province de *Kiang-ſi*, on trouve la terre avec laquelle on fait la porcelaine.

Les montagnes voiſines du Temple de *Long-hing-ſe*, dans le diſtrict de

Fong-yang-fou, produisent beaucoup de talc.

L'isle de *Tsong-ming*, qui dépend de *Lin-fou-chen*, est plate, sabloneuse & sans montagnes.

La province de *Kiang-si* est environnée de montagnes qui renferment des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer & d'étain. On fabrique à *Kieng-te-ching* une très-belle porcelaine. Il y a du crystal dans les montagnes du district de *Quang-sing-fou*.

Les plaines de *King-che-ting*, sont coupées de montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent. Dans les torrents & les ruisseaux qui arrosent le territoire de *Chni-chen-fou*, on trouve du sable d'or & d'argent, & du *Lapis armenus* dans les montagnes dont il est environné. La seule ville de *Yeu-cheu-fou*, fournit à toutes les parties de l'Empire de l'or fin & du vitriol.

Outre les productions communes à la plupart des autres provinces, comme les pierres précieuses, le vif-argent, l'acier, &c. celle de Fo-kien a des mines d'or & d'argent dans ses montagnes. Dans la ville de Tsuen-cheu il y a un Temple, dont les tours sont

presque toutes de marbre. A peu de distance de cette ville, on voit un Temple de pierre noire. Les rues sont pavées de briques, entre lesquelles il y a deux rangées de pierres quarrées.

La ville de Ting-chen-fou est située entre les montagnes qui séparent celles de Fo-kien & de Kiang-si. Il y a beaucoup de mines d'or; mais il n'est pas permis d'y fouiller. Les districts de Hing-na-fou sont d'une beauté extraordinaire: les chemins sont fort larges, & pavés de pierres quarrées. On trouve dans les montagnes de Chang-chen-fou un crystal de la plus grande beauté. On en fait des cachets & d'autres bijoux.

L'isle Formose du district de la province de Fo-kien est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui commencent au Sud de Cha-ma-kiten, & se termine à la côte du Nord. La seule partie qui appartient aux Chinois est celle qui se trouve à l'Ouest des mêmes montagnes. Elle est entre le vingt-deuxieme degré huit minutes, & le vingt-cinquieme degré vingt minutes de latitude septentrionale. La partie orientale, si on en

croit les Chinois, eſt aride & montagneuſe. Ses habitants ne font aucun cas de l'or & de l'argent; cependant ils en ont beaucoup de mines. Il n'y en a point dans la partie qui eſt ſous la domination des Chinois.

Dans l'eſpace de mer qui eſt entre cette iſle & la terre ferme, on trouve les iſles de Pong-hou qui ne ſont qu'un amas de rochers & de ſable. On voit quinze tours de marbre ſur les bords du canal qui eſt à l'Oueſt de la ville de Kia-king-fou, de la province de Tche-kiang. L'iſle de Kingt-tong, qui eſt à cinq lieues de Cheu-chan, autre iſle dépendante auſſi de la même province renferme beaucoup de mines d'argent. Il y en a auſſi dans le territoire de Yen-cheu-fou.

Quelques montagnes de la province de Hou-quang, qui eſt la ſixieme, produiſent du cryſtal & du talc. On y trouve du fer, de l'étain, &c. Il y a de l'or dans le ſable des rivieres & des torrents qui deſcendent des montagnes. Celles des environs de Vu-chang fou produiſent un cryſtal de la plus grande beauté. Celles de Siang-yang-fou, qui ſont ſituées ſur la

Kiang, sont remplies de mines fort riches, mais il est défendu d'y toucher: la quantité d'or qu'on trouve dans les rivieres du district de cette ville en sont une preuve certaine. Ces montagnes fournissent le *Lapis armenus*, du vitriol, & une espece de pierre verte qui sert beaucoup à la peinture. Celles qui entourrent la ville de Yu-en-yang-fou, qui est la plus septentrionale de cette province, renferment des mines d'étain, & sont fort abondantes.

Le canton où est située la ville de Chang-cha-fou, qui est la capitale du Ho-nan, est divisé en plaines, en campagnes & en montagnes. La partie montagneuse est remplie de très-beau cinabre, & d'une quantité prodigieuse d'une sorte de talc qu'on calcine, & qu'on met dans du vin. On le prend comme un excellent cordial.

Quelques montagnes du district de You-chou-fou donnent du *Lapis armenus*, & de cette pierre verte qui est fort bonne pour la peinture. D'autres produisent du talc & de petites pierres noires, qui, réduites en poudre impalpable, font un excellent remede contre l'esquinancie & les autres maux de gorge.

Le pays de Hing-cheu-fou a beaucoup de mines d'or & de cuivre ; mais on les laiſſe fermées.

On voit encore du *Lapis armenus* dans les montagnes & dans le territoire de la ville de Chang-te-fou. La ville de Ching-chen-fou a un grand nombre de montagnes dans ſon diſtrict. Elles produiſent du vif-argent, du *Lapis armenus*, & de ces pierres vertes qui ſervent à la peinture. Il y a, en outre, des mines d'or & d'argent.

La province de Ho-nan eſt bordée de montagnes du côté de l'Oueſt ; tout le reſte eſt plat.

Les montagnes du canton de Ghang-te-fou, qui eſt une ville de cette province, produiſent des pierres d'aimant. Celle de We-Kiun-fou eſt ſituée ſur une riviere, dans une contrée ſablonneuſe, qui forme le plus mauvais terroir de la province.

Les montagnes qui environnent la ville de Nan-yang-fou produiſent beaucoup de *Lapis armenus*.

Quelques-unes des montages des environs de Tſi-nan-fou, capitale de la huitieme province, appellée Chantong, renferment des mines de fer.

On assure qu'aux environs d'une petite ville nommée *Kin-kiang-kien*, les habitants tiroient beaucoup d'or, & que c'est de là que lui vient son nom, qui veut dire *Terre d'or*. C'est dans le district de Tsin-chen-fou que les vaches ont dans le ventre une pierre jaune qui est aussi grosse qu'un œuf, & molle comme de la craie. Les Médecins en font plus de cas que du bézoard. Ils prétendent qu'étant réduite en poudre & mise dans de l'eau, elle guérit très-promptement les fluxions & les rhumes.

On trouve six à sept pieds de bonne terre sur les montagnes de la province de Chan-si, & leur sommet forme de très-belles plaines. Il y a des mines de charbon : elles sont si considérables qu'elles ne peuvent être épuisées. Cette province produit en outre beaucoup de jaspe, de porphyre, & de marbre de toutes sortes de couleurs. Elle produit du *Lapis armenus* & du fer en si grande abondance, que toutes les autres provinces en tirent leurs ustensiles de cuisine On y trouve aussi des lacs d'eau salée, & plusieurs sources d'eau chaude & bouillante. Un

de ces lacs est proche de Ngan-i-hien : on en tire beaucoup de sel. Il y a dans le territoire de Fuen-cheu-fou un grand nombre de fontaines & de sources presque bouillantes. Les eaux different les unes des autres par la couleur & par le goût. Dans les montagnes, dont le territoire de Tai-tong-fou est rempli, on trouve du *Lapis armenus*.

Quelques-unes produisent une sorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau au point de recevoir l'impression des cachets comme de la cire. D'autres fournissent de l'azur, du marbre, du jaspe de toutes sortes de couleurs, particuliérement de l'espece que les Chinois nomment *Yu-ché*, qui est transparente & blanche comme l'agathe. On l'emploie à faire des bijoux.

On tire de la province de Chen-si beaucoup de plomb rouge & de charbon de terre, dont les mines sont inépuisables. On sait qu'il y a des mines d'or ; mais il n'est pas permis de les ouvrir.

Les rivieres & les torrens entraînent dans leurs sables une si grande quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitants doivent leur sub-

ſiſtance au ſoin que les autres prennent de le ramaſſer. Cette province renferme un grand nombre de carrieres d'où l'on tire une ſorte de pierre tendre, ou de minéral nommé *Kiang-whang*. Il eſt d'un rouge qui tire ſur le jaune, & marqueté de petites taches noires. On en fait des vaſes de toutes ſortes de formes. Ce pays produit auſſi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches. On les réduit en poudre, & l'on en fait prendre pour fortifier la ſanté & prolonger la vie.

Sur les montagnes des environs de Si-ngnan-fou on trouve une eſpece de terre que les femmes font infuſer dans l'eau : elles s'en lavent le viſage, & prétendent qu'elle rafraîchit & blanchit leur teint. Celles du territoire de Yeu-nang-fou diſtillent une liqueur bitumineuſe, qu'on appelle *Huile de Pierre*, & qui ſert pour les lampes.

Les hautes montagnes dont le territoire de Han-ſang-fou eſt environné, ont des vallées qui fourniſſent beaucoup de cinabre. La plupart de celles de Kang-chang-fou produiſent le minéral appellé *Hyang-wang*, & une

pierre d'un bleu foncé, rayé de blanc : on en a déja parlé. Ling-tan-fou eſt célebre par la quantité d'or qu'on trouve dans les rivieres qui en ſont voiſines.

La province de Set-chue, qui eſt la onzieme, a des richeſſes immenſes en fer, en étain, en plomb, en ambre, en pierres d'aimant & en *Lapis armenus*, qui eſt d'un bleu admirable. Les habitants de cette province fabriquent le ſel, en faiſant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creuſent dans les montagnes : mais ce ſel eſt plus foible que celui de mer. Il leur eſt cependant fort utile, parce qu'ils ſont fort éloignés des côtes.

La riviere qui paſſe près des murs de Chang-king-fou charie beaucoup d'or.

Le terroir de la province de Quang-tong eſt entremêlé de plaines & de montagnes. On y trouve de l'or, des pierres précieuſes, de l'étain, du vif-argent, du cuivre, de l'acier, du fer & du ſalpêtre. On voit dans les montagnes de Kau-cheu fou une ſorte de pierre qui reſſemble beaucoup au marbre. Elle repréſente des rivieres,

des montagnes, des paysages, plus naturellement que si c'étoit l'ouvrage de l'art. Les Chinois la coupent en feuilles pour en faire des tables & d'autres meubles. C'est dans ce canton que l'on trouve des crabes qui se pétrifient en sortant de l'eau, sans qu'il arrive aucun changement dans leur construction naturelle.

Dans l'isle de Hai-nan, qui dépend de la province de Quang-tong, il y a des mines d'or, & beaucoup de *Lapis armenus* dans la partie du Nord. On en porte beaucoup à Canton, où il sert à teindre la porcelaine en bleu.

On est persuadé que les montagnes de Quang-si, qui est la troisieme province de cet Empire, sont remplies de mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre & de plomb. Un Gouverneur présenta, il y a quelques années, un Mémoire au Tribunal impérial, pour demander la permission de les ouvrir. Le Mémoire fut approuvé, mais l'Empereur réserva pour lui seul la mine d'or.

Dans le district de Quey lin fou, on trouve les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine. On recueille de l'or dans les rivieres du district de Kin-yen-fou. Celui de Sin-

cheu-fou a des montagnes qui produisent du cinabre. Dans celui de Chen-cheu-fou on trouve une terre jaune qui passe pour un souverain spécifique contre toutes sortes de poisons. Quelques montagnes de celui de Nan-ning-fou renferment des mines de fer.

Les rivieres & les torrents qui descendent des montagnes de la province de Yun-nan roulent beaucoup d'or dans leurs sables, ce qui donne lieu de croire que ces montagnes renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, on y en trouve d'une espece qui est aussi blanche que de l'argent. Il y a dans cette province de l'ocre rouge ; mais on n'y en trouve pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes & d'autres pierres précieuses, le *Lapis armenus* & des marbres jaspés, parmi lesquels il y en a qui représentent des rivieres, des montagnes, des arbres, des fleurs, sont les richesses qu'on tire de la province de Yun-nan.

La capitale, qui s'appelle Yun-nan-fou, fait un commerce de métaux plus considérable que toutes les autres provinces. Son territoire est composé de petites collines & de plaines fort étendues. On y trouve le *Lapis*

armenus, du marbre d'une beauté singuliere.

On fait à Tuli-fou des tables & d'autres ornements d'un beau marbre jaspé, qu'on tire de la montagne de Ty-en-sung. Il représente des montagnes, des arbres, des fleurs, des paysages, des rivieres : les couleurs en sont si vives & si naturelles, qu'on les prendroit pour l'ouvrage d'un peintre très-habile.

Les montagnes des environs de Chu-yang-fou fournissent beaucoup de *Lapis armenus*, & une pierre verte qui est très-estimée. On y trouve encore des mines d'argent.

Le district de King-tong-fou est rempli de montagnes fort hautes, qui renferment aussi des mines d'argent. On tire du sel de l'eau d'un puits qui est près de la ville de Yan-ngan-fou. On prétend que les montagnes du district de Ko-king-fou, qui bordent le pays de Si-tan ou des Lamas, renferment des mines d'or. On tire de l'ambre du pays de Ly-kiang-tu-fou, & celui d'Yong chang fou produit de l'or & de l'ambre.

Les montagnes de la quinzieme

province, appellée *Koei-tcheou*, ou *Quey-chen* renferment des mines d'or, d'argent, de mercure & de cuivre.

Le territoire de Se-chen-fou eſt très-montagneux. Il fournit du cinabre, du vif-argent & d'autres métaux. Le pays de Che-tſyen-fou donne beaucoup de vif-argent. On tire beaucoup d'or du diſtrict de Tong-jin-fou, & les mines de cuivre y ſont abondantes.

Edifices publics de Pekin.

Dans la deſcription de Pekin que M. l'Abbé de Marſi a donnée, il a omis celle des édifices publics. Nous croyons devoir y ſuppléer.

Parmi les maiſons qu'occupent les grands Seigneurs, il n'y en a point qui ſoit digne du titre de Palais. « Ce » ſeroit, dit le P. le Comte, dégrader » cette expreſſion que de l'appliquer à » des bâtiments d'auſſi peu de conſé» quence. Ils n'ont communément » qu'un étage, comme les maiſons » ordinaires. Il eſt vrai que le grand » nombre de cours & d'appartements » qui ſervent à loger leurs domeſti-

» ques, fupplée, en quelque façon, » à la beauté & à la magnificence qui » leur manquent ». Aucune de ces maifons ne donne fur la rue. L'on ne voit au-dedans qu'une très-grande porte qui fert d'entrée. Aux deux côtés font de petites maifons occupées par des Ouvriers ou des Marchands. Cette fimplicité dans le logement des Grands de la Chine, ne vient pas de l'éloignement pour le luxe & la dépenfe. La coutume du pays & le danger auquel ils s'expoferoient s'ils vouloient fe diftinguer, impofe des bornes à leur fafte.

« Lorfque j'étois à Pekin, dit le » même Miffionnaire, un des plus » grands Mandarins, je crois même » que c'étoit un Prince, avoit fait bâtir » un hôtel plus élevé & plus beau » que les autres : on lui en fit un crime. » Les Magiftrats établis pour la Police, » le citerent devant l'Empereur. Tandis » qu'on examinoit l'affaire, il fit abat» tre fa maifon, même avant que la » Sentence fût rendue ».

Les hôtels des Princes & des premiers Mandarins, malgré leur fimplicité, furprennent cependant par

leur étendue. Quatre ou cinq grandes cours précedent ordinairement le premier édifice qui ſe partage en pluſieurs corps de logis, dont chacun a ſes cours & ſes avant-cours. A chaque frontiſpice ſont trois portes : celle du milieu eſt la plus grande ; les deux autres ſont ornées de lions de marbre. Près de là, & dans la premiere cour, on voit une grande place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtés ſont deux petites tours, où il y a des tambours ou des inſtruments de muſique, dont on joue à différentes heures du jour, & principalement lorſque le Mandarin ſort, entre, ou qu'il monte à ſon tribunal.

Au-dedans de cette barriere eſt un endroit où s'arrêtent ceux qui ont des procès ou des requêtes à préſenter. Des deux côtés ſont de petites maiſons qui ſervent d'étude aux Officiers du tribunal. Plus loin eſt une autre cour qui eſt terminée par une grande ſalle où le Mandarin rend la juſtice.

Les tribunaux des Juriſdictions ſouveraines ne ſont pas les maiſons des grands Seigneurs. Les cours en ſont fort vaſtes ; les portes élevées : quel-

ques-unes ſont même décorées d'ouvrages de ſculpture d'aſſez bon goût : mais les appartements & les chambres d'audience n'ont rien de remarquable.

On compte à Pekin ſix de ces Cours ſouveraines. Voici leur département

La premiere s'appelle *Lji-pou*. Elle propoſe les Mandarins qui doivent gouverner le peuple, & veille à la conduite de tous les Magiſtrats de l'Empire : elle eſt en outre dépoſitaire des ſceaux.

La ſeconde, qui eſt nommée *Hou-pou*, eſt chargée de la levée des tributs & de la direction des finances.

La troiſieme à qui on donne le nom de *Li-pou*, eſt pour maintenir les coutumes & les ritz de l'Empire.

La quatrieme qui ſe nomme *Ping-pou*, veille à l'entretien de troupes, à maintenir la diſcipline parmi elles ; &à ce que les poſtes établies ſur les grandes routes ſoient toujours en état de ſervir les voyageurs.

La cinquieme, à laquelle on donne le nom de *Hing-pou*, juge les criminels : toutes les cauſes capitales y ſont jugées définitivement. C'eſt la ſeule Cour qui condamne à mort ſans appel ;

mais elle ne peut faire exécuter un criminel qu'après que l'Empereur a ſigné l'arrêt.

L'inſpection ſur les ouvrages, ſur tout ce qui concerne les ports & la marine, ſont du reſſort du dernier tribunal, qu'on appelle *Kong-pou.*

Tous ces tribunaux ſont diviſés en différentes chambres, dans leſquelles les affaires ſont diſtribuées; & comme leur étendue n'eſt pas la même dans toutes les parties, le nombre des Juges dans chaque tribunal varie à proportion.

De ces ſix Cours ſouveraines relevent beaucoup d'autres tribunaux, qui ſont diviſés en différentes chambres. Le tribunal des Mathématiques, qu'on nomme *Kin-tien-kien*, releve de la troiſieme, qu'on appelle *Li-pou.*

Le *Kin-tien-kien* eſt composé de deux chambres, dont la principale & la plus nombreuſe ne s'occupe abſolument que du calcul, du mouvement des aſtres, & de tout ce qui a rapport à l'Aſtronomie.

La ſeconde a ſoin de déterminer les jours propres pour les mariages, les enterrements, les ſupplices & autres actions civiles.

Aucune de ces six Cours souveraines ne connoît des affaires d'Etat, à moins que l'Empereur ne leur en envoie, ou ne les commette à cet effet. Dans ce cas elles se réunissent & décident, d'un commun accord, de l'emploi qu'on doit faire de l'argent, de la conduite qu'on doit tenir à l'égard des troupes, suivant l'usage de l'Empire. Dans toute autre conjoncture, chaque Cour ne se mêle que des affaires de son ressort.

Il est aisé de sentir que, dans un Empire si vaste, l'administration des finances, le gouvernement des troupes, le soin des ouvrages publics, le choix des Ministres, le maintien des coutumes & l'administration de la justice, captivent toute l'attention des Magistrats, & demandent une grande capacité. C'est pour les soulager dans leurs travaux qu'on a établi cette quantité de Mandarins qui sont dans la capitale & dans les provinces.

Toutes ces Cours n'ont au-dessus d'elles que l'Empereur ou le Grand-Conseil, qu'on appelle le tribunal des *Co-la-os*. Il est composé de quatre ou six Mandarins, qui sont comme les Ministres d'Etat. Ce tribunal ne se

tient que quand l'Empereur juge à propos d'en assembler les membres pour quelqu'affaire importante qui a déja été jugée par une de ses Cours. Il envoie ses ordres au Président qui avertit les autres Magistrats de s'assembler. Ils traitent immédiatement avec le Prince, qui approuve ou rejette leurs avis, & donne ses volontés par écrit.

Troupes qui sont à Pekin.

Si les bâtiments où s'assemblent tous ces tribunaux ne présentent pas de magnificence, il n'en est pas de même de ceux qui sont destinés au culte de la Religion. Les Princes ont fait élever à grands frais de superbes bâtiments pour sacrifier aux Idoles. On n'a épargné pour leur décoration ni l'art, ni la dépense. Ces Temples sont remarquables, principalement par la beauté de leurs toits qui sont vernissés, & ont une belle couleur jaune ou verte. A ces agréments ils joignent celui d'être bordés, de toutes parts, de figures très-bien travaillées, & d'être enrichis, aux angles & aux extrémités, de dragons saillants, & de la même couleur que les tuiles.

Toutes les familles Tartares qui ont passé à la Chine, habitent à Pekin

ou aux environs. Il ne leur eſt pas permis de s'en écarter, ſans un ordre exprès de l'Empereur, ce qui fait que les troupes de ſa garde ſont toujours auprès de ſa perſonne. En réuniſſant à cette garde celle des Princes, qui eſt auſſi compoſée de ſoldats & d'officiers à leur ſolde, on concevra aiſément que les Ecrivains qui aſſurent que le nombre des cavaliers qui ſont à Pekin monte à cent mille, ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité.

L'infanterie qui y eſt entretenue n'eſt point au-deſſous de ce nombre. On peût juger des forces de cet Empire, par celles de la capitale.

Environs de Pekin.

A quelques lieues de cette ville on voit la maiſon des anciens Empereurs de la Chine. Son circuit peut avoir dix lieues. Elle differe des Maiſons royales de l'Europe, autant par ſon étendue, que par le goût dont elle eſt conſtruite. On n'y voit ni marbre, ni jets d'eau, ni treillage, ni murailles de pierres. Cérès, Diane & Pomone ſont les ſeules Divinités qu'on y

ait cultivées. Quatre petites rivieres d'une eau limpide, & dont les bords ſont ombragés par de grands arbres, coulent autour de cette maiſon & en forment l'enceinte. L'édifice eſt composé de trois corps-de-logis qui ſont deſtinés à l'Empereur & à la Cour; le reſte du terrein eſt occupé par des baſſes-cours & des étables où ſont de nombreux troupeaux; des étangs, des bois, des pâturages pour les cerfs, les chevreuils & les bêtes fauves qu'on y nourrit; de grands jardins potagers; des vergers délicieux, & des pieces de terre enſemencées; enfin tout ce que l'agriculture a d'utile, tout ce que la vie champêtre a d'agréable y eſt raſſemblé, ſans qu'il paroiſſe plutôt dû à l'art qu'à la nature.

Débris d'un Pont ſurprenant.

A deux lieues & demie à l'Oueſt de Pekin, on voit les débris du plus beau pont qui ait exiſté. Il fut renverſé par une inondation ſubite qui cauſa beaucoup d'autres ravages. Ce pont étoit de marbre blanc, très-bien ſculpté, & d'une fort belle architecture.

ture. Soixante-dix colonnes régnoient de chaque côté sur ses bords. Elles étoient séparées les unes des autres par des cartouches d'un seul morceau de marbre très-grand, où l'on avoit ciselé, avec beaucoup de délicatesse, différentes fleurs, des feuillages, des oiseaux & toutes sortes d'animaux.

L'entrée du pont, du côté de l'Orient, étoit décorée de deux lions d'une grosseur extraordinaire, posés sur des piédestaux de marbre. Près de ces lions, on avoit taillé des lionceaux qui sembloient monter, descendre, & se glisser entre les jambes des premiers. A l'autre extrémité, du côté de l'Occident, deux autres piédestaux portoient chacun un éléphant, tous deux sculptés avec un art digne d'admiration.

Addition à ce que l'on a dit de la grande muraille de la Chine.

De tout ce que l'on connoît des Anciens en matiere de fortifications, & de tout ce que les Modernes ont inventé dans ce genre, rien ne peut être comparé à la *grande Muraille* de la

Chine. Elle commence à la riviere de Hoang, ſur les frontieres des Kalmouks, vers le cinquante-cinquieme degré de latitude, d'où elle s'étend vers le Nord-Nord-Eſt, &, lorſqu'elle eſt arrivée au quarante-deuxieme degré, elle tourne tout-à-fait à l'Eſt & continue ſur la même ligne, juſqu'à ce qu'elle vienne joindre le golfe de la Corée, auprès de la fortereſſe de Kam-hay. Comme les côtes de la Chine ſont fort baſſes dans cet endroit, la marée de l'Océan oriental couvre une grande étendue de pays qu'elle laiſſe enſuite à ſec, on a été obligé de continuer la muraille de cinquante lis dans la mer. Chaque li eſt de cent ſoixante pas géométriques.

Les opinions varient ſur ſa longueur. Les uns prétendent qu'elle a plus de cinq cents lieues, en y comprenant les circuits qu'elle décrit; les autres aſſurent qu'elle n'en a gueres plus de trois cents cinquante. On dit qu'elle exiſte depuis deux cents trente-ſept ans avant Jeſus-Chriſt, & qu'on n'employa que cinq ans à la bâtir. Elle fut ſi ſolidement bâtie qu'elle a réſiſté au tems deſtructeur. Les Miſſionnaires aſſurent qu'elle eſt

en aussi bon état que s'il n'y avoit pas plus de trente ans qu'elle fût bâtie.

Les fondements en sont par-tout de pierres de taille jusqu'à six pieds de hauteur. Le reste, jusqu'à cinq toises, est bâti de briques; de sorte qu'elle a six toises d'élévation. Dans beaucoup d'endroits, elle est revêtue de pierres de taille.

Les Missionnaires assurent qu'en dressant les Cartes des provinces, ils ont plusieurs fois fait jetter la corde par-dessus cette muraille, & en différents endroits, pour mesurer les bases de triangles, & pour d'autres opérations relatives à leurs projets, & que par-tout on a vu que ces endroits étoient bien pavés & assez larges pour fournir un passage aisé à cinq ou six Cavaliers de front.

Le tiers des habitants de l'Empire, dit l'Historien de la Chine, au-dessus d'un certain âge, fut employé à la construction de cet ouvrage. Les pierres devoient être si bien liées par le ciment, dans la partie qui s'oppose à la mer, que l'Architecte auroit été condamné à mort, si l'on avoit pu faire entrer de force un clou dans l'endroit qui joignoit les pierres.

Sa largeur & son élévation ne sont pas par-tout les mêmes, parce qu'elle passe par-dessus de hautes montagnes ; & que la hauteur de ces montagnes, jointe aux six toises qu'on lui a données, la rendent beaucoup plus haute que les parties qui sont dans les plaines & les vallons. Un des Peres Jésuites qui étoit en grande considération à la Cour de la Chine, assure qu'ayant eu la curiosité d'en mesurer la hauteur dans un certain endroit, il l'avoit trouvée élevée de mille trente-six pieds au-dessus de l'horison.

De deux cents pas en deux cents pas, on y a construit des tours crenelées, comme à nos anciennes villes de guerre, & il y a un corps-de-garde dans chacune. Dans les endroits faciles on a multiplié les rempart; c'est-à-dire, qu'on y a fait trois ou quatre terrasses les unes au-dessus des autres. Les portes qu'on y a pratiquées sont aussi défendues par des forts assez grands & fort élevés. On a même bâti le long de cette muraille des villes bien fortifiées, qui en empêchent le passage.

Dans la province de Chan-si, elle

commence par n'être que de terre battue, sans enduit, sans crenaux, & n'a gueres que quinze pieds de hauteur.

En admirant l'industrie & l'art des Chinois, on ne peut s'empêcher de les blâmer d'avoir conduit cette muraille sur des montagnes élevées & si escarpées, que les Ouvriers n'ont pu y monter qu'à l'aide de machines, & où le transport des machines a dû coûter la vie à des milliers d'hommes. Si la prudence vouloit qu'on fortifiât des endroits accessibles, elle faisoit connoître en même-tems qu'il étoit inutile de fortifier des endroits où il étoit impossible qu'une armée pût arriver.

Les Voyageurs assurent que sous les Empereurs Chinois, cette muraille étoit gardée par un million de soldats. Depuis que les Tatars ont conquis cet Empire, on n'entretient que des garnisons dans les endroits les plus exposés.

Ville de Nankin.

Nous croyons pouvoir ajouter quelque chose à ce qu'on a dit dans le premier volume de cet Ouvrage de la ville de Nankin, qui a été autrefois la capitale de l'Empire.

Les Miſſionnaires diſent qu'il y a dans cette ville trois choſes qui méritent une attention particuliere. La premiere, c'eſt qu'elle eſt comme le centre du commerce de tout l'Empire, parce qu'elle eſt baignée par un fleuve qui a une demi-lieue de large dans cet endroit. Tout ce que les autres provinces produiſent de plus rare & de plus curieux, étoffes précieuſes, ouvrages rares, s'y trouvent raſſemblés. C'eſt-là que les Docteurs les plus fameux, les vieux Mandarins vont s'établir. Les Bibliotheques y ſont nombreuſes, & toutes compoſées de livres bien choiſis. On y trouve les meilleurs Ouvriers : on y parle le langage le plus pur, & l'accent y eſt meilleur que partout ailleurs.

La ſeconde raiſon de ſa célébrité, c'eſt l'Obſervatoire Royal qui eſt placé ſur une haute colline. On y avoit conſtruit une plate-forme, & dreſſé une machine propre aux obſervations; mais on a tranſporté les inſtruments à Pekin: tous ces bâtiments tombent en ruine.

La troiſieme eſt la grande tour, ou *la Tour de porcelaine*. « Il y a hors de » la ville, dit le P. le Comte, un

» Temple que les Chinois nomment *le* » *Temple de la reconnoissance*. Il est » élevé sur un massif de briques qui » forme un grand perron entouré d'une » balustrade de marbre. On y monte » par un escalier de dix à douze mar» ches qui regne tout le long. La salle » qui sert de Temple a cent pas de » longueur, & porte sur une petite » base de marbre qui est élevée d'un » pied.

» La façade est ornée d'une galerie » & de piliers. Les toits qui, selon » l'architecture Chinoise, sont au nom» bre de deux, l'un qui naît de la » muraille, l'autre qui la couvre, sont » de tuiles vertes & vernissées. La » charpente qui est en dedans est » peinte & chargée d'une infinité de » piéces engagées les unes dans les » autres, ce qui fait un très-bel effet. » Il est cependant vrai que cette mul» titude de poutres, de tirants, de so» lives, de pignons qui regnent de » toutes parts, a quelque chose de sin» gulier, & cause beaucoup de dé» pense. Cependant cet embarras ne » vient que de l'ignorance des Ou» vriers qui n'ont encore pu trouver

» cette belle ſimplicité qu'on remarque
» dans nos bâtiments, & qui n'en altere
» point la ſolidité.

» La ſalle ne reçoit de jour que par
» ſes portes. Il y en a trois à l'Orient
» qui ſont fort grandes, & par leſ-
» quelles on entre dans la tour ».

Cette tour, continue le même Miſſionnaire, eſt de figure octogone, large de quarante pieds, de maniere que chaque face en a cinq. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de même figure, éloigné de deux toiſes & demie, & portant, à une médiocre hauteur, un toit couvert de tuiles verniſſées, qui paroît naître du corps de la tour, & qui forme au-deſſous une galerie aſſez belle.

La tour a neuf étages, dont chacun eſt orné d'une niche de trois pieds à la naiſſance des fenêtres, & couvert par des toits ſemblables à celui de la galerie, cependant avec moins de ſaillie, parce qu'ils ne ſont pas ſoutenus d'un ſecond mur. Ils deviennent plus petits à meſure que la tour s'éleve & s'étrécit.

Le mur a, ſur le rez-de-chauſſée, au moins douze pieds d'épaiſſeur, &

plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine, posée de champ; la pluie & la poussiere en ont diminué la beauté; il en reste cependant encore assez pour faire juger que c'est de la porcelaine, quoique grossiere: il y a apparence que de la brique, depuis trois cents ans, n'auroit pas conservé le même éclat.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans est fort étroit. & très-incommode, parce que les marches sont hautes. Chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher dont le lambris est enrichi de diverses peintures à la maniere des Chinois, c'est-à-dire, sans ombre, ce qui produit un mauvais effet, comme on le voit par celles qui nous sont apportées de ce pays.

Les murailles des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait une espece de marqueterie assez propre. Tout l'ouvrage est doré & semble être de marbre.

Il pourroit bien être que ce qu'on prend pour de la porcelaine, ne fût

que de la brique posée de champ ; car les Chinois ont une adresse admirable pour mettre toutes sortes de figures sur leurs briques. La terre en est extrêmement fine, bien passée au tamis, &c, par cette raison elles sont plus propres que les nôtres à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé ; mais les autres ont une égale hauteur. On y compte cent quatre-vingt-dix marches, qui ont presque toutes dix ou douze pouces, ce qui fait cent quarante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif, celle du dernier étage qui n'a point de degrés & le couronnement, on trouvera que cette tour est élevée de plus de deux cents pieds sur le rez-de-chaussée.

Le comble n'est pas une des moindres beautés de cette tour : c'est un mât qui prend au plancher du huitieme étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors. Il paroît engagé dans une bande de fer de la même hauteur, tournée & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre, de sorte qu'elle forme en l'air une espece de cône vuide & percé à jour, sur la pointe duquel on a placé

un globe doré qui eſt d'une groſſeur extraordinaire. Les Voyageurs prétendent que c'eſt le plus bel édifice qui ſoit dans tout l'Orient. Il y avoit dans cette ville des cloches d'une groſſeur ſurprenante : mais leur poids emporta le donjon où elles étoient ſuſpendues ; le bâtiment tomba en ruines, & on n'a pas relevé les cloches. Les Miſſionnaires prétendent que la plus groſſe peſoit environ cinquante milliers : mais elles étoient mal fondues & le grain en étoit aigre.

Toutes les cloches de la Chine, ſuivant le P. le Comte, ſont inférieures aux nôtres par leur ſon & par la netteté de leur fonte. Elles rendent un ſon ſourd. Elles n'ont point de battant : on les frappe avec un marteau de bois.

Figure des Chinois.

Il ne faut pas juger de la figure des Chinois par les différents portraits qu'on voit ſur les porcelaines & les cabarets qu'on apporte de leur pays. Ils ne ſont point ſi malfaits, & n'ont point la figure ſi groteſque qu'ils ſe repréſentent eux-mêmes. Il eſt vrai

qu'ils n'ont pas ſur la beauté les mêmes idées que nous.

Les Chinois ſont en général d'une taille médiocre & bien proportionnée : ils ſont preſque tous gros & gras : l'embonpoint paſſe même chez eux pour un agrément. Ils ont le viſage large, la bouche de grandeur médiocre & aſſez bien faite ; les levres vermeilles, le nez écraſé, les ſourcils grands, les paupieres élevées, les yeux petits, les joues & le menton arrondis ; les oreilles grandes & larges.

Leurs dents ſont tout autrement diſpoſées que les nôtres : le rang d'en haut eſt fort ſaillant en dehors, & celui d'en bas eſt rentrant, de maniere qu'ils portent tous deux ſur les gencives, au lieu de ſe rencontrer. Leurs dents ſeroient aſſez blanches, ſi le betel qu'ils mangent continuellement ne les noirciſſoit.

Un bel homme à la Chine eſt celui qui remplit bien un fauteuil ; qui préſente une vaſte & groſſe figure. Ils ont tous la peau aſſez blanche, principalement ceux qui ſont du côté du Nord. Comme les hommes ſe ménagent peu, voyagent beaucoup, & portent ſur la

tête un petit bonnet qui n'est pas capable de défendre le visage des ardeurs du soleil, ils sont ordinairement aussi basanés que des Espagnols. Le peuple même des Provinces méridionales travaille avec de simples caleçons & sans chemise : il est aussi olivâtre que sont les Maures.

Les femmes ont à peu-près la même figure que les hommes : mais autant les hommes négligent leur teint, autant les femmes ont soin du leur. Les jeunes filles qui ont des prétentions à la beauté ne manquent pas, d'après les instructions de leurs meres, de se tirer souvent les paupieres pour se rendre les yeux plus petits, de s'applatir le nez pour l'avoir court, de s'allonger & de s'élargir les oreilles le plus qu'elles peuvent. Toutes les femmes font usage d'un certain fard qui releve fort bien la blancheur de leur teint ; mais il ne leur est pas moins nuisible que le rouge l'est à nos Dames. Il seche la peau & la sillonne de très-bonne heure. Aux petits yeux près, aux oreilles longues & larges, au nez court, les dames Chinoises ne le cedent en rien à nos dames. La modestie qui est natu-

relle aux premieres, ajoute beaucoup à leurs agréments.

M. le Gentil aſſure qu'il eſt très-rare de voir des yeux bleus à la Chine, ſi ce n'eſt à des Européens ou à des perſonnes nées d'Européens.

Quoique les Chinois n'aient que peu de barbe, ils ſe l'arrachent, & ne laiſſent venir qu'un épi au menton, pluſieurs ſur la levre ſupérieure, & regardent ces mouſtaches comme une parure très-diſtinguée. Ils les peignent avec ſoin, les nouent ou les treſſent avec aſſez d'art.

Leurs cheveux ſont communément noirs ou bruns. Ils ne peuvent ſouffrir les blonds ou les roux. Avant la conquête de la Chine par les Tartares, il étoit d'uſage de laiſſer croître ſes cheveux, & de les parfumer avec de l'eſſence; mais les Chinois furent obligés d'adopter les loix & les uſages des vainqueurs. Il y avoit une loi qui ordonnoit de raſer les cheveux, & d'en laiſſer croître ſeulement une touffe derriere la tête : il fallut s'y ſoumettre. Il ſe trouva cependant des hommes ſi attachés à leurs cheveux, que plus de deux cents mille aimerent mieux quit-

ter leur Patrie que de s'y conformer. Il y en eut même beaucoup qui perdirent la tête. Il y a des peuples qui regardent les anciens usages comme sacrés, & quand on veut les leur faire quitter, ils sacrifient leur patrie, leurs parents, leurs amis, &c.

Les Russes nous offrent un exemple frappant de cette vérité. L'Edit de Pierre le Grand, qui ordonnoit à tous ses sujets de se faire couper la barbe, causa beaucoup de troubles, comme nous l'avons dit dans leur Histoire.

Aujourd'hui les Chinois laissent croître sur le sommet de la tête assez de cheveux pour former une longue tresse ; quelques-uns les laissent flotter.

L'usage des chapeaux est totalement inconnu à la Chine. Ils portent en tout tems un bonnet. En Europe se découvrir la tête, c'est une politesse ; à la Chine c'est une incivilité. Les Chinois regardent comme une indécence de paroître tête nue devant un autre homme. Cette coutume a même engagé le Pape à permettre aux Missionnaires de célébrer la Messe & d'administrer les Sacrements le bonnet sur la tête.

Gemelli Carreri, *tom.* 4, *pag.* 328.

Les bonnets des Chinois varient suivant les saisons. Celui qu'ils portent en été a la forme d'un entonnoir : il est terminé en pointe par le haut. Une natte, faite avec une espece de jonc & proprement travaillée, le couvre par dehors. Le dedans est doublé d'un beau satin. Du sommet sort une grosse houpe de soie rouge, dont les filets sont fort longs, se répandent tout autour du bonnet, & tombent jusque sur les bords. Les mouvements du corps & de la tête font flotter cette soie, & donnent à cette coëffure une sorte d'agrément. Quelquefois, au lieu de soie, on met une touffe d'une espece de crin teint d'un rouge éclatant, & que la pluie ne gâte pas. On le tire de certaines vaches qui sont dans la province de Set-chuen. La couleur de ce crin est blanche : mais on parvient à lui donner une teinture qui le rend plus cher que la plus belle soie. Ces bonnets sont communs à tout le monde, & les porte qui veut : ceux qui vont à cheval en font particuliérement usage, parce que de toutes les coëffures, c'est la plus propre à garantir de la pluie & du soleil.

Il y en a une autre eſpece qui n'eſt permiſe qu'aux Mandarins & aux Lettrés. C'eſt un bonnet de carton de même forme que le premier ; mais couvert de ſatin blanc, & doublé de la même étoffe, mais elle eſt rouge ou bleue.

En hiver on porte à la Chine un bonnet fort chaud. Il eſt bordé de renard, de zibeline, ou d'autres fourrures précieuſes : cette bordure eſt à peu-près de la largeur de deux ou trois doigts. Le reſte du bonnet eſt couvert d'un beau ſatin noir ou violet, & couronné comme celui d'été, par une houpe de ſoie rouge. Ces bonnets ſont très-propres & extrêmement riches : mais ils ſont ſi courts qu'ils laiſſent toutes les oreilles à découvert. Quand les Mandarins ſe trouvent en cérémonie, le haut de leur bonnet eſt terminé par un diamant, ou quelque pierre précieuſe aſſez mal taillée, mais enchâſſée dans un bouton d'or très-bien travaillé. Les perſonnes d'un rang inférieur y placent un gros bouton d'étoffe, de cryſtal, d'agathe, ou de quelqu'autre matiere.

L'habillement des Chinois répond

à leur gravité. Leur vêtement d'été consiste en une longue robe qui descend jusqu'à terre, & dont le pan droit se replie sur le côté gauche, & s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent; en caleçons de toile ou de satin blanc; en une chemise fort ample, mais très-courte; ou une large ceinture de soie, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle on attache un étui qui renferme une bourse, un couteau, & deux petits bâtons qui servent de fourchettes.

L'habillement d'hiver est le même, excepté que la veste est doublée d'une fourrure plus ou moins précieuse, selon la qualité & les facultés des personnes. Les caleçons sont de satin piqué, de coton ou de soie crue, quelquefois de peau de renard avec son poil. Par-dessus cette veste, on met une longue robe large comme nos robes de Palais, & fourrée comme la veste. Dans cette saison, au lieu d'avoir le cou nud comme en été, ils ont comme une cravate de satin ou de peau de renard de trois ou quatre doigts de large, qu'on attache avec un bouton qui est devant.

Les gens de qualité, ou ceux qui ſont riches, ont deux ſortes de chauſſures. L'une leur ſert lorſqu'ils reſtent chez eux; ils font uſage de l'autre lorſqu'ils vont en ville.

Celle qui ſert à la maiſon eſt une eſpece de pantoufle de toile noire ou d'étoffe de ſoie, qui tient par un rebord qui emboîte le talon, ſans qu'il ſoit beſoin de l'attacher par-devant. Cette chauſſure eſt d'uſage en tout tems, & pour tout le monde.

Tous les gens de marque ſortent en bottes. Elles ſont différentes des nôtres, en ce qu'elles n'ont ni talon, ni genouillere. Pour monter à cheval, ou pour faire quelque voyage, on en prend qui ſont de cuir bien paſſé, ou d'une groſſe toile de coton bien piquée. Pour faire des viſites, on en porte qui ont un rebord de velours ou de panne ſur le genou. Dans ces bottes on met des bas de toile ou de ſoie, ſuivant la ſaiſon.

Quelle que ſoit la chaleur, les Chinois ne portent jamais hors de chez eux d'autres chauſſures que ces bottes. Ils les regardent comme une parure ſi décente, que lorſqu'on va rendre viſite

à quelqu'un, il ne paroît que quand il les a mifes. Ceux qui fortent en chaife ne manquent jamais d'avoir leurs bottes.

Les Chinois, en général, font portés au luxe, & affectent un air d'opulence. Les pauvres font même vêtus affez proprement, & on ne voit chez eux perfonne qui foit couvert de haillons, & qui, par fa malpropreté, choque la vue.

On ne manque jamais de fe faire habiller de neuf au commencement de l'année, les plus miférables même fe conforment à cet ufage.

Toutes les fois qu'un Chinois fort de chez lui, & qu'il va rendre des vifites à des perfonnes de marque, il met par deffus fa robe ordinaire une autre qui eft encore plus longue, & d'une étoffe de foie qui eft affez fouvent bleue, avec une ceinture. On met fur le tout une efpece de manteau noir ou violet qui eft fort ample. Il ne paffe pas les genoux, & a des manches courtes & larges. On porte fur fa tête le petit bonnet en cône raccourci, on prend un éventail à fa main; on met à fes jambes les bottes de foie,

Voilà l'habillement de cérémonie à la Chine.

Outre ces différentes especes de vêtements, il y en a encore deux autres en usage dans les circonstances suivantes. Savoir à cheval & en deuil. Le premier est d'un gros taffetas enduit de cette huile dont nous avons parlé. Elle donne à cette étoffe une couleur verte, la rend lisse & transparente, enfin très-propre. Le bonnet, la veste, le sur-tout, les bottes sont de cette étoffe. La ceinture est de chanvre à demi-retors.

Dans le grand deuil, le bonnet est de toile rousse, forr claire, à peu-près comme notre toile d'emballage. Les Mandarins, les Princes, comme les arrisants ne peuvent porter en grand deuil ni d'autre couleur, ni d'autre étoffe.

Toutes les couleurs ne sont pas également permises. Le jaune n'appartient qu'à l'Empereur & aux Princes de son sang. Une classe de Mandarins a en partage le satin fond rouge. Les autres portent ordinairement le violet, le bleu, ou le noir. Ces deux dernieres couleurs appartiennent aussi au peuple.

L'habillement des dames Chinoises est aussi décent que simple. Il consiste en une robe qui pend depuis le cou jusqu'au talon, de maniere qu'elles n'ont que le visage découvert. Les manches de cette robe sont fort larges & si longues qu'elles traînent jusqu'à terre : mais elles ont soin de les relever. Ces manches leur servent de gands & de manchons, dont elles ignorent l'usage. Elles y tiennent leurs mains cachées avec une grande précaution.

Leur coëffure excite le plus particuliérement l'admiration, & seroit, peut-être, digne des dames Européennes les plus qualifiées. Il n'y a rien de plus agréable, de plus élégant que cette parure; aussi leur coûte-t-elle beaucoup de soins & de peines. Leurs cheveux artistement frisés en boucles, sont ornés d'un grand nombre de bouquets d'or & d'argent, ce qui fait un spectacle fort agréable. Il y en a qui parent leur coëffure de la figure d'un oiseau fabuleux, dont on débite beaucoup de merveilles.

On le fabrique de cuivre doré, d'argent ou d'or, selon la qualité des personnes pour lesquelles il est destiné. Ses

aîles déployées forment le devant de la coëffure, & comme une carcasse qui s'étend sur les temples. La queue longue & déployée forme une jolie aigrette au milieu de la tête: au-dessus du front est le corps de l'oiseau, dont le col & le bec se trouvent précisément sur le nez de la dame qui le porte. Le cou est artistement attaché au corps par un ressort qu'on a l'adresse de cacher, & qui lui laisse un jeu si aisé, qu'au premier mouvement la tête & le cou se meuvent doucement & avec beaucoup de grace. Les pieds de l'oiseau sont arrangés dans les cheveux, & soutiennent tout le corps.

Les femmes de qualité portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux entrelassés les uns dans les autres, & qui forment comme une couronne sur la tête. Le travail seul de cet ornement est fort cher.

Les coëffures ordinaires des jeunes personnes sont une espece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle étoffe de soie. Le devant de cette couronne est couvert de perles & de diamants: il s'éleve en pointe sur le front. Le sommet de la tête est paré

de fleurs naturelles ou artificielles, entremêlées d'épingles à têtes de brillants.

Les femmes d'un certain âge, & principalement celles du commun, n'ont pour coëffure qu'une bande d'étoffe de soie fort fine : elles la passent plusieurs fois autour de leur tête.

Parmi les agréments des dames Chinoises, celui d'avoir les pieds petits est regardé comme le plus grand; c'est l'avantage le plus admirable de la beauté : pour se le procurer, elles mettent tout en œuvre.

Mém. du P. le Comte, Tome I.

Dès qu'une fille est née, la nourrice a grand soin de lui lier les pieds pour les empêcher de croître. Cette précaution réussit si bien que les dames Chinoises s'en ressentent toute leur vie. Un enfant de sept ans en Europe auroit peine à mettre leur chaussure; aussi leur marche est toujours lente & mal assurée. Leurs pieds semblent plier sous leurs corps, & elles sont toujours comme prêtes à tomber. L'empire de la mode est si grand, que non-seulement elles souffrent cette incommodité avec patience, mais encore elles cherchenr à l'augmenter en tenant toujours leurs pieds à la gêne.

Un

Un joli soulier brodé en or ou en argent, & d'une propreté achevée, couvre ce petit pied, & les femmes se font une étude de le montrer en marchant. Enfin les femmes dans ce pays sacrifient l'amour de soi-même à l'amour-propre. Mais le plaisir de faire voir cette perfection les dédommage tellement de la douleur qu'elle leur occasionne, qu'elles marcheroient tout le jour, s'il leur étoit permis de sortir.

Il est difficile de rendre raison d'une coutume si bisarre; les Chinois l'ignorent eux-mêmes.

Quelques-uns prétendent que leurs ancêtres voulant obliger leurs femmes à garder la maison, mirent les petits pieds à la mode. « Je me suis informé de cette tradition, dit le Pere le » Comte, & l'on m'a toujours répondu » que c'étoit une fable : nos peres, me » répondit un Chinois, en riant, con» noissoient trop bien les femmes, » pour croire qu'en leur retranchant » la moitié des pieds, on leur ôteroit » la volonté de se promener & l'envie » de voir le monde ».

Le Pere du Halde croit que cet usage est du à la politique, & qu'on

a eu envie de tenir, par-là, les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſortent très-rarement; qu'elles reſtent preſque toujours renfermées dans leur appartement qui eſt au centre de la maiſon, & qu'elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent. Cette raiſon eſt peu ſatisfaiſante, puiſque les femmes en général ſortent peu dans l'Orient.

Lorſque quelque raiſon indiſpenſable les engage à ſortir, elles marchent lentement, ont les yeux baiſſés, la tête panchée, les mains cachées dans leurs manches. Enfin on les prendroit pour des religieuſes auſteres, ou des dévotes de profeſſion. Elles pouſſent la modeſtie au point que ſi un homme leur offre quelque choſe, elles regardent comme une indécence de le recevoir avec les mains nues, il faut le poſer ſur une table, où elles le prennent avec les mains, mais couvertes.

Cette modeſtie n'eſt cependant qu'apparente, elles pouſſent la coquetterie auſſi loin que les femmes des autres pays. Elles paſſent pluſieurs heures à ſe parer, à s'habiller, eſpé-

rant que quelqu'un pourra les voir dans la journée : mais elles ne voient presque jamais que leurs domestiques.

Maisons des Chinois.

Les Maisons des Chinois n'ont aucune régularité au-dehors ; mais elles sont fort propres & très-commodes au-dedans. Il y a beaucoup de variété ; elles sont en conséquence de l'opulence, enfin des facultés du propriétaire. On voit des maisons de briques cuites, d'autres de briques non cuites, incrustées en-dehors de briques cuites. Dans certains endroits elles sont de terre battue entre deux planches. Ailleurs les murailles ne sont que des claies enduites de terre & de chaux : mais les murailles des maisons qui appartiennent à des gens riches sont faites de briques polies & sculptées avec art. Dans les villes, toutes les maisons sont couvertes de tuiles. On les couche sur la partie convexe, & on recouvre les côtés avec d'autres tuiles qu'on place sur la partie concave.

En certaines provinces les maisons des villages sont de terre, & très-basses : le toit est presque plat, & construit avec des roseaux couverts de terre.

Les cheminées ne sont point en

usage à la Chine ; les fourneaux y suppléent : mais, comme les conduits en sont fort étroits, lorsqu'on y brûle des roseaux ou du charbon de terre, les chambres sont infectées de la mauvaise odeur que produit la fumée de ces matieres, &, pour la supporter, il faut y être accoutumé. Le menu peuple fait sa cuisine à l'ouverture de ces fourneaux.

Les principaux ornements qu'on voit dans les appartements des personnes de distinction consistent en des paravents, des chaises couvertes d'un beau vernis noir & rouge, en tables, en cabinets garnis de beaux vases de porcelaine. On n'y voit ni glaces, ni tapisseries, ni chaises d'étoffe.

On suspend quelquefois les portraits des ancêtres, des cartes géographiques, des pieces de satin sur lesquelles on a peint des fleuves, des oiseaux, des paysages. On voit sur d'autres des sentences de morale, assemblées deux à deux, & exprimées par un pareil nombre de lettres. Il y en a qui se contentent de faire blanchir les appartements, ou d'y coller du papier.

Dans la plupart des maisons, on

trouve un ſallon à l'entrée. C'eſt-là qu'on reçoit les viſites. C'eſt même une impoliteſſe à la Chine de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, cependant les lits y ſont très-propres. Les grands Seigneurs ont des lits dorés & ornés de ſculpture. Ils changent de rideaux ſuivant les ſaiſons. Ils ſont de ſatin doublé, ou de taffetas blanc ſemé de fleurs, d'arbres, d'oiſeaux en broderie de ſoie. On en met quelquefois d'une gaze très-fine & fort ſerrée, pour garantir des moucherons qui ſont fort incommodes dans les villes méridionales. Les gens du peuple ont des lits d'étoffe plus ou moins belle, ſelon leurs facultés. Le bas peuple en a d'une eſpece de toile de chanvre. On ne fait point uſage à la Chine de lits de plume : on n'y connoît que les matelas rembourrés de coton fort épais.

Les appartements des femmes ſont toujours placés au centre de la maiſon. Aucun homme ne peut y entrer. Tout y eſt de la plus grande propreté, & d'une commodité achevée. Chez les Mandarins & les Princes, rien n'eſt plus charmant que le logement des

femmes; tout ce que l'art peut rendre agréable, tout ce que la nature offre de plus charmant dans la perſpective eſt employé dans les jardins qui tiennent à ces appartements. On y voit des forêts, des lacs, des rochers, des montagnes artificielles, percées de tous côtés en forme de labyrinthe; on y va prendre le frais.

Ces ſolitudes ſont encore embellies par des volieres, des ménageries, des viviers, &c.

Mœurs des Chinois.

Si les Chinois ſont ſimples dans leurs logements & leurs habillements, ce n'eſt pas la même choſe dans leurs manieres. Il n'y a point de nation plus polie, point de peuple plus cérémonieux, point de contrée où l'on ſoit plus exact à obſerver les devoirs de la vie civile. Tout eſt preſcrit par les loix; ſaluts ordinaires, viſites, feſtins, préſents même. De tout ce qui ſe pratique en public & en particulier, on a fait un code de formalités, qui eſt une regle invariable dans tout l'Empire.

La maniere dont on doit s'incliner, ſe mettre à genoux, ſe proſterner eſt indiquée, ſans oublier le tems, le lieu & la perſonne. Toutes ces politeſſes

ſont portées à un tel point, qu'elles deviennent fatigantes. On ne ſait ſi on doit les mettre au rang des bonnes ou mauvaiſes qualités des Chinois : l'excès des politeſſes déplaît, parce qu'il gêne.

On compte à la Chine plus de trois mille regles différentes de politeſſe & de civilité. Le *Li-pou*, qui eſt le tribunal des rits de Pekin, s'occupe principalement à empêcher qu'on ne s'écarte des loix impoſées à cet égard. Les artiſans, les gens de la campagne, même les gens du plus bas étage, n'en ſont pas plus exempts que les grands Seigneurs, ou les gens riches.

Ce Tribunal eſt ſi rigoureux, qu'il ne ſouffre même pas que les étrangers manquent aux uſages anciens. Lorſqu'il arrive des Ambaſſadeurs, on a ſoin de les inſtruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, avant de les introduire à la Cour. Les Chinois croient que la grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile, ôte au caractere une certaine rudeſſe naturelle à l'homme, donne beaucoup de goût pour la paix, & inſpire l'eſprit de ſu-

bordination. C'est, disent-ils, par l'honnêteté & la politesse que les hommes se distinguent des bêtes féroces. Ces peuples sont si accoutumés, même dès leur enfance, à ce ridicule cérémonial*, que, loin d'en être fatigués, ils s'en font un mérite, & disent que c'est le défaut d'une semblable éducation qui rend les autres peuples barbares.

On raconte que le Czar Pierre, qui avoit prié l'Empereur de la Chine d'excuser son Ambassadeur si l'ignorance des cérémonies de son Empire lui faisoit commettre quelque faute à cet égard, reçut du Ly-on cette réponse laconique : *Legatus tuus multa fecit rusticè.* Ton Ambassadeur a montré beaucoup de grossiéreté.

Nous ne présenterons point le tableau de l'étiquette du Palais impérial, & de tout ce que renferme le code des cérémonies, nous ne ferons que traiter sommairement les formalités qui sont en usage parmi les particuliers. Il sera aisé, d'après ce que nous allons dire, de se faire une idée des cérémonies usitées parmi les Grands & à la Cour.

Le salut ordinaire, entre égaux,

eft de joindre les mains, de les lever devant la poitrine, de les remuer d'une maniere affectueufe, en courbant un peu la tête, & en fe difant réciproquement : *Tfin-tfin.* On peut y donner toute l'interprétation que l'on voudra en politeffe. Quelques-uns prétendent que c'eft de ce falut que dérive le mot *Chinois.* S'ils rencontrent un fupérieur, ou une perfonne à qui ils doivent du refpect, ils joignent les mains vingt pas devant elle, les levent, les baiffent jufqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps, & mettent la tête le plus près de terre qu'il eft poffible.

Lorfqu'ils fe rencontrent, après une longue abfence, ils fe mettent à genoux, chacun de leur côté, fe baiffent jufqu'à terre, fe relevent, replient les genoux : la même cérémonie fe répete deux ou trois fois. Le mot *fo*, qui veut dire bonheur, eft très-fouvent employé dans les honnêtetés que l'on fe fait réciproquement.

Lorfque quelqu'un arrive d'un voyage, on lui demande d'abord : *na-fo*; fi fon voyage a été heureux. Lorfqu'on lui demande comment il fe

porte, il répond *cho-lao ye hung-fo*, fort bien, grace à votre grande félicité. On salue un homme qui se porte bien, en lui disant ces mots, *yung-fo*, ce qui veut dire, la prospérité est peinte sur votre visage, vous avez un visage heureux.

En campagne & dans les villages, on pratique les mêmes cérémonies, on y garde toutes les bienséances dues à cet égard. Soit qu'on marche de compagnie, soit qu'on se salue, on se sert toujours de termes fort obligeants & très-respectueux. Si on prend quelque peine pour leur faire plaisir, ils disent *fei-sin*, vous prodiguez votre cœur. Leur a-t-on rendu quelque service, ils disent *si-pou-tsin*, mes remerciments ne peuvent avoir de fin. S'ils dérangent une personne occupée, ils lui disent *fan-lao-tsoui*, je vous importune beaucoup, j'ai commis une grande faute en prenant cette liberté. Lorsqu'on les prévient par quelque honnêteté, ou qu'on leur propose de les obliger, ils répondent *poucan*, *poucan*, c'est-à-dire : je n'ose, je n'ose. Ils sous-entendent que vous preniez cette peine pour moi. Ils répondent à ceux qui leur donnent des louanges *ki-kan*, comment ose-

rois-je croire cela de moi. Quoique ces demandes & ces réponses soient d'un usage continuel, & prononcées d'un ton affectueux, le cœur n'y a souvent aucune part.

La place d'honneur est toujours pour les personnes âgées, même parmi les gens du commun. Lorsqu'il se trouve des étrangers, c'est celui qui vient de plus loin qui a le premier rang. Ils ne manquent jamais de lui donner la droite ou la gauche suivant l'usage établi dans la province; car il y a des provinces où la place d'honneur est à gauche, & dans d'autres c'est à droite.

Lorsque deux Mandarins d'un rang différent se rencontrent dans les rues, celui qui est du moindre rang descend de chaise ou de cheval, & fait une profonde révérence à l'autre. Lorsque le rang est le même, ils baissent réciproquement les mains en les joignant, les relevent jusqu'à ce qu'ils cessent de se voir.

Les enfants ont une entiere soumission aux volontés de leurs peres, les disciples pour celles de leurs maîtres : ils parlent peu en leur présence, se tiennent toujours debout. Le jour de

leur fête, ou le premier jour de l'année ils les saluent en se mettant à genoux devant eux, & battant plusieurs fois la terre avec le front. Ce seroit pour eux une très-grande incivilité de leur parler à la premiere ou à la seconde personne, *je* ou *vous*. Aussi, au lieu de dire : je suis bien sensible au service que vous m'avez rendu, ils s'expriment ainsi : le service que le Seigneur tel a rendu à son petit serviteur, ou bien à son disciple lui a causé le plus grand plaisir. Un fils, parlant à son pere, s'appelle *son petit-fils* par humilité, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfants.

Il arrive souvent que, pour s'exprimer d'une maniere plus respectueuse, ils se servent de leur nom propre. Il faut observer que les Chinois prennent des noms différents, à mesure qu'ils avancent en âge & en dignités. A la naissance d'un enfant, on lui donne le nom de sa famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même ayeul. Un mois après le pere & la mere lui donnent un nouveau nom, qu'on appelle *nom de lait*. C'est ordinaire-

ment le nom d'une fleur, d'un animal. Lorſqu'il commence à étudier, le maître lui donne un nouveau nom qui ſe joint à celui de ſa famille : il n'en prend point d'autre pendant le cours de ſes études. Lorſqu'il eſt arrivé à l'âge viril, il en prend encore un autre qu'il conſerve le reſte de ſa vie, & dont il ſe ſert pour ſigner ſes lettres. Lorſqu'il parvient à quelque charge conſidérable, on lui doune un nom qui convient à ſon rang & à ſon mérite. Alors la politeſſe exige qu'on ſe ſerve de ce nom en lui parlant. Il faut être d'un rang fort au-deſſus du ſien pour lui adreſſer la parole par ſon nom de famille : dans la bouche de tout autre, ce ſeroit une impoliteſſe outrageante. En cela les Chinois ont quelque rapport avec nous. C'eſt une impoliteſſe de nommer la perſonne à laquelle on parle. Les perſonnes qui ont de l'éducation ne le font qu'à l'égard des gens du plus bas étage.

Cette politeſſe & cette humilité, inculquées dès l'enfance dans l'eſprit des Chinois, leur inſpire le plus profond reſpect pour ceux qui les gouvernent : ils les regardent comme leurs

peres & leurs maîtres. La vénération qu'ils leur marquent feroit croire qu'ils les regardent comme des Divinités. Il est vrai que les grands Seigneurs ont soin d'entretenir cette espece d'adoration par le faste qui les accompagne toujours lorsqu'ils paroissent en public. Cette représentation est un usage très-bien établi, & l'effet d'un gouvernement fort éclairé. La pompe & l'appareil en ont toujours imposé aux hommes, de quelqu'état qu'ils soient.

Lorsqu'un Gouverneur de province, qui a exercé sa place avec le suffrage du public, passe de son Gouvernement à un autre, tout le monde s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. Lorsqu'il se met en route, il trouve sur le grand chemin, l'espace de trois à quatre lieues, des tables couvertes de tapis de soie qui pendent jusqu'à terre. Les unes sont garnies de chandeliers, de bougies, de vases où brûlent des parfums; les autres sont couvertes de viandes, de légumes & de fruits; sur d'autres on voit du thé & du vin.

Si-tôt qu'il paroît, tout le peuple se prosterne à ses genoux. Les gens de marque le prient de descendre de sa

voiture, pour recevoir les derniers témoignages de la reconnoissance publique. On le prie d'accepter tout ce qu'on lui a préparé.

Le plus singulier de cette cérémonie, c'est qu'il se trouve des gens qui lui tirent ses bottes à plusieurs reprises pour lui en mettre de nouvelles. Celles qu'on lui ôte sont conservées précieusement, & réservées comme des reliques. On les met dans une espece de cage qu'on place au-dessus de la porte par laquelle il est sorti, ce qui fait une preuve non équivoque de sa bonne administration, & du contentement du peuple à son égard.

Les Chinois, au jour de la naissance de leur Gouverneur, vont, par députation, lui offrir du vin, des confitures, avec les démonstrations du plus grand respect & les souhaits les plus heureux. La plus grande marque de reconnoissance qu'ils puissent lui marquer, c'est de lui donner un habit de satin composé de petits carreaux de différentes couleurs, semblable à un habit d'Arlequin. Ceux qui vont lui faire ce présent sont accompagnés de plusieurs Musiciens qui jouent de différents instruments : on

le prie de se vêtir de cet habit, il le refuse en disant qu'il ne mérite pas l'honneur qu'on lui fait; mais il cede aux instances réitérées. Alors on le dépouille de sa robe, & on lui passe l'habit qu'on a apporté.

La diversité des couleurs dont cet habit est composé, représente les nations qui ont des habits différents, & annonce au Mandarin que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner. Le Mandarin ne se sert de cet habit que dans ce moment. On le conserve avec beaucoup de soin dans sa famille comme un titre d'honneur, même de la plus grande distinction.

Lorsqu'on va faire sa cour à des personnes de considération, il est d'usage d'y aller à jeun, ou si l'on est dans le cas de déjeûner, il faut au moins s'abstenir de vin. Ce seroit manquer au respect qui leur est dû que de sentir le vin. Cet usage est établi parmi toutes les nations policées. Un homme qui a bu ne doit jamais se présenter vis-à-vis les gens de marque.

Pour ce qui regarde les visites ordinaires & entre amis, le tems n'en est

point marqué. Il y a ceprndant des occasions où elles sont indiquées, comme au commencement de l'année, à la naissance d'un fils, à un mariage, à la mort de quelqu'un de la famille, lorsque quelqu'un est élevé à une dignité, losqu'on entreprend un long voyage. C'est alors un devoir de se rendre visite, principalement parmi les disciples à l'égard de leur maître, & pour les Mandarins à l'égard de leurs supérieurs.

Ces visites doivent toujours être accompagnées de quelques présents, non pas à la vérité d'une grande valeur, mais qui puissent être utiles à celui qui les reçoit. Les loix prescrivent encore d'autres cérémonies qui seroient fort gênantes pour d'autres que pour des Chinois.

Lorsqu'on fait une visite, il faut d'abord faire présenter au Portier de la personne chez qui l'on va un billet de visite, appellé *tie-tsée*. C'est un cahier de papier rouge, semé légérement de fleurs d'or, & plié comme un paravent. On écrit son nom sur un des plis, & les termes dont on se sert pour annoncer sa visite, sont respec-

tueux à proportion du rang & de la qualité de la personne qu'on va voir. Par exemple : l'ami tendre & respectueux de votre seigneurie, le disciple perpétuel de sa doctrine se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs, pour vous faire la révérence jusqu'à terre.

Si c'est un ami familier qu'on va voir, une personne du commun, on se contente de donner un billet d'un simple feuillet. Si l'on est en deuil, le billet doit être de papier blanc.

Voyons quelle est la cérémonie que deux personnes au-dessus du commun emploient dans leurs visites. La gravité & le sérieux qui y regnent sont bien éloignés du ton aisé & amical que nous employons, & qui convient le plus aux hommes. Ces détails suffiront pour donner une idée parfaite de la politesse Chinoise, & l'on sentira combien cette affectation est gênante & ridicule.

Lorsque le Mandarin reçoit le cahier qu'on lui apporte, c'est la même chose que s'il recevoit la personne même. Il fait dire à celui qui vient le voir que, pour ne point l'incommoder, il le prie de ne pas descendre

de ſa chaiſe, & dès le jour ſuivant, ou le ſurlendemain, au plus tard, il va lui rendre ſa viſite.

On le fait entrer avec ſa chaiſe juſque dans une ſalle, où celui qui reçoit la viſite vient le recevoir. Dès que la chaiſe eſt entrée dans la ſeconde cour, on voit deux domeſtiques qui tiennent le paraſſol & le grand éventail du Mandarin, penchés l'un vers l'autre, de façon qu'on ne peut ni l'appercevoir, ni en être apperçu.

Il s'avance lentement, tandis que celui qui eſt dans ſa chaiſe deſcend. Lorſque celui-ci ſe trouve à la diſtance fixée, il fait une profonde révérence. C'eſt le début d'une multitude de poſtures qui ſont toutes détaillées dans le code du cérémonial Chinois, ſans qu'on en ait oublié une ſeule. Le nombre d'inclinations, les termes dont on doit ſe ſervir, les titres qu'il faut ſe donner, les génuflexions reſpectueuſes; les détours que chacun doit faire pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes par leſquelles le maître de la maiſon doit inviter d'entrer; le refus modeſte que l'autre doit faire; les ſauts reſpectueux

que l'autre doit faire devant la chaiſe qui eſt deſtinée pour celui qui fait la viſite, & la cérémonie de la préſenter; tout cela eſt ſcrupuleuſement exécuté, ſans manquer à aucun article.

Lorſqu'on eſt aſſis, le cérémonial n'eſt pas encore fini, il faut, avec un air grave & ſérieux, expoſer le motif de ſa viſite: on répond ſur le même ton, en faiſant de profondes inclinations. On ſe tient droit ſur ſa chaiſe, ſans s'appuier contre le doſſier, on tient les yeux baiſſés, ſans regarder ni de droit ni de gauche; on étend les mains ſur les genoux; on a les pieds un peu avancés. On ne doit pas s'écarter un inſtant de cette contenance.

Après un moment de converſation, un domeſtique, vétu proprement, vient apporter ſur un plat autant de taſſes de thé qu'il y a de perſonnes. On prend la taſſe avec de nouvelles cérémonies, on en fait encore en la portant à ſa bouche, & en la rendant après qu'on a bu.

Lorſque la viſite eſt finie, le maître du logis conduit le viſitant à ſa chaiſe, s'arrête, attend qu'il y ſoit entré, que les porteurs l'aient enlevé de terre,

Alors celui qui est dans la chaise dit adieu, & l'autre lui répond avec la même humilité.

Un instant après qu'il l'a quitté, il envoie un de ses gens le complimenter. Deux ou trois cents pas plus loin, on en renvoie un second chargé des mêmes ordres de la part de son maître. C'est alors que la visite est finie.

Il est d'usage de faire des présents à chaque visite. Après les premieres civilités, celui qui rend sa visite, présente un billet appellé *Lytan.* Il contient les qualités de celui qui le présente, & le détail des choses dont le présent est composé. Celui qui reçoit la visite prend ce billet & le donne à son domestique, après avoir fait une profonde révérence.

La visite finie, il lit le billet, & prend ce qu'il juge à propos du présent. Lorsqu'on retient tout ce qui est contenu dans le billet, on en donne un autre pour remerciment. Si l'on n'accepte rien, on renvoie le billet & le présent, avec un compliment le plus poli qu'on puisse faire. Il signifie ordinairement : ce sont des perles pré-

cieuſes, je n'oſe y toucher. Lorſque la perſonne qui fait le préſent ſe contente de l'envoyer par des domeſtiques, on obſerve les mêmes cérémonies que quand elle le préſente elle-même en perſonne. Quelquefois on envoie ſeulement le billet, ſe réſervant d'acheter ce qu'on aura marqué vouloir accepter. Alors on prend un pinceau à écrire, & on fait un cercle autour des articles qu'on accepte. On va les chercher ſur le champ, & on les envoie. Celui qui reçoit le préſent écrit un billet de remerciment où il marque ce qu'il a reçu : & ajoute que le reſte eſt compoſé de perles précieuſes.

Au commencement de l'année, à la cinquieme Lune, la politeſſe exige que, quand on a reçu un préſent, on en faſſe un à ſon tour. Si ce préſent vient d'une perſonne diſtinguée par ſa naiſſance ou par ſa dignité, on doit ſaluer ce préſent par une profonde inclination.

Lorſqu'un envoyé de la Cour va voir les grands Mandarins, ceux des lieux par où il paſſe, ceux à qui il rend viſite ne manquent à aucune des formalités preſcrites : ils les ſuivent même avec

le plus grand ſcrupule. Toutes ces formalités humiliantes ne pourroient être, nous le répétons, du goût d'aucune autre nation.

Notre ſentiment, à ce ſujet, eſt bien oppoſé à celui de M. l'Abbé de Marſi. Dans le premier volume de cet Ouvrage, dont il a donné les douze premiers, il fait l'apologie de ces cérémonies ridicules & gênantes. On ne peut diſconvenir que la gêne eſt déſagréable à tous les hommes en général, de quelque état & de quelque pays qu'ils ſoient : plus cette gêne eſt augmentée, plus elle devient inſupportable ; & le cérémonial Chinois, loin de ſerrer les nœuds de l'amitié, les rompt : il prive des charmes ſi doux de la ſociété. D'ailleurs ces humiliations auxquelles ils ſont aſſervis leur énerve le courage. Il dit que le foible de toutes les nations eſt de ne juger les unes des autres que par comparaiſon, d'où il arrive qu'elles s'accuſent toutes de ridicule & de barbarie. N'étoit-il point du nombre de ceux qui ſe perſuadent que tout ce qui eſt étranger eſt toujours préférable à ce qui eſt national, & que les mœurs des pays éloignés ſont tou-

jours meilleures que les nôtres. Ceci nous conduiroit trop loin, continuons notre Ouvrage.

Les formalités qu'on doit observer dans les lettres, sont en si grand nombre qu'elles sont embarrassantes, même pour les Lettrés. Lorsqu'on écrit à une personne de grande considération, il faut se servir d'un papier blanc, y faire dix ou douze replis, de la même maniere que nos paravents sont pliés. Il y a des Marchands qui en vendent de tout prêts, avec des petits sacs & de petites bandes de papier rouge, qui doivent servir d'enveloppe à la lettre. Au second pli on commence la lettre, & l'on met son nom sur le dernier.

Pour le style, il faut une nouvelle formalité. Il doit être différent de celui dont on se sert dans les entretiens ordinaires. Pour le caractere de l'écriture, il faut prendre de nouvelles précautions : plus ceux à qui l'on écrit sont constitués en dignité, plus il doit être fin. Il faut encore garder entre les lignes des distances marquées, & employer des termes honorables, suivant le rang & la qualité des personnes à qui

qui l'on écrit, & ce seroit une grossiereté insultante que de manquer à toutes ces regles.

Lorsque la personne qui écrit est en deuil, elle couvre son nom d'un petit papier blanc. La lettre étant écrite, on la met dans un petit sac de papier, sur lequel on colle une bande de papier rouge de la longueur de la lettre, & large de deux doigts. Sur cette bande on écrit *Nuy-han*, c'est-à-dire, la lettre est dedans. On la met ensuite dans un second sac de papier plus fort, & on met dessus une seconde bande de papier rouge. Sur cette derniere on écrit le nom & la qualité de celui à qui on écrit la lettre. À côté on met le nom du lieu & de la province où il fait sa résidence. On ferme ce second sac en haut & en bas, & le cachet s'imprime sur les deux ouvertures. On marque le jour & l'année où la lettre est écrite, on met cette date du haut en bas, & on la conduit d'une ouverture du sac à l'autre.

Lorsque ce sont des dépêches pressées que les Mandarins envoient en Cour, on attache une plume au pa-

quet, pour marquer que la réponſe eſt ſi preſſée qu'on envoie ce qui eſt néceſſaire pour la faire ſur le champ. Alors le courrier qui en eſt chargé eſt obligé de marcher nuit & jour.

Les Chinois ſe donnent réciproquement des marques d'amitié, en s'invitant à des feſtins. Alors l'apparence d'amitié & de politeſſe met des entraves qui ne peuvent être ſupportables qu'à des Chinois. Dans ces feſtins tout eſt contraint ; tout ſe paſſe enfin en cérémonies.

Le récit d'un de ces repas ſolemnels auquel aſſiſta le P. Bouvet à Canton, ne manquera certainement pas d'amuſer le Lecteur. Ce Miſſionnaire étoit envoyé par l'Empereur en Europe, accompagné par deux autres Jéſuites & un grand Mandarin de la Cour, qui avoit ordre de les conduire juſqu'aux frontieres. En qualité d'Envoyé, il reçut tous les honneurs de ce feſtin que lui donna le Viceroi de la province de Canton. Il en a donné lui-même la deſcription, & nous allons emprunter ſes termes.

Lorſque tous les conviés furent arrivés, on paſſa dans la ſalle où étoient

deux rangs de tables, & dont le nombre se montoit à seize. Le rang de celles qui étoient destinées pour les personnes les plus distinguées, avançoient un peu en devant. Ce ne fut qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des compliments, que tout le monde se trouva assis. Toutes les tables d'en-haut étoient ornées pardevant d'un paravent de satin violet, relevé d'un dragon en broderie d'or; les fauteuils, dont les bras & le dossier formoient un demi-cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture semblable. La même garniture ornoit les tables & les chaises d'en-bas, & différoit cependant par la broderie. Chaque table étoit double; c'est-à-dire, qu'en devant de la premiere il y en avoit une seconde chargée d'un bouquet de parade, composé de seize pyramides de viandes, de différents mets & fruits, &c. Chaque pyramide avoit un pied & demi de hauteur: toutes étoient peintes & ornées de fleurs. J'ai dit d'un bouquet de parade, parce que ces sortes de tables n'étant dressées que pour la montre & pour flatter les yeux des convives, on les retire toutes aussi-

tôt qu'ils sont assis. A la fin du repas on distribue toutes les viandes aux domestiques des conviés.

L'autre table portoit sur son bord un piédestal, sur lequel étoient une petite cassolette de cuivre, une boîte de parfums, un flacon d'eau odoriférente, & tous les instruments propres à mettre les parfums dans la cassolette, & à remuer les cendres qui y étoient.

Sur les deux coins de devant étoient dressées deux petites planches vernissées, décorées d'un emblême d'un côté, & de quelques pieces de poésie de l'autre.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de deux petites assiettes de porcelaine, qui contenoient de petites herbes confites au sel & au vinaigre, pour exciter l'appétit. On voyoit au milieu une petite tasse d'argent sur sa soucoupe, une paire de *quait-sée*, composées de deux petits bâtons d'ivoire, ornés d'or ou d'argent. On s'en sert à la Chine au lieu de fourchettes : elles sont ordinairement posées en lignes paralleles devant les siéges. Il est rare qu'on donne ces sortes de festins sans la Comédie. Dès le

commencement du repas, les Comédiens entrent dans la salle où se donne le repas. Tous s'inclinent profondément, & frappent quatre fois la terre avec leur front. Le chef de la troupe s'avance au bout de la salle, présente à la personne la plus distinguée un livre qui contient toutes les Comédies que sa troupe sait jouer, & la prie de marquer celle qu'il veut qu'on joue. Ce livre annonce cinquante ou soixante Comédies que sa troupe sait par cœur, & qu'elle peut représenter sur le champ. Ce fut au P. Bouvet que le Comédien s'adressa. Il dit qu'étant novice dans ces sortes de cérémonies, il eut peur de choisir quelque piece où il se trouvât des choses capables de choquer les oreilles chastes, il fit entendre au grand Mandarin qui l'accompagnoit que la Comédie n'étoit pas un divertissement convenable à des gens de leur profession. Cela fut cause que la compagnie voulut bien se priver de ce divertissement. On se contenta de la symphonie de plusieurs sortes d'instruments qui, jouant réguliérement & par intervalles, marquoient le tems de chaque service.

Pendant tout le repas, les paroles & les mouvements tant des convives que de ceux qui servoient, furent tellement compassés, que, sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figuroient, un Européen, en les voyant pour la premiere fois, eût pu dire que c'étoit plutôt une comédie qu'un repas, & les Européens qui étoient avec moi avoient beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Ce repas fut partagé en plusieurs scènes ou services, tous distingués par la symphonie. Le prélude du festin fut deux petites coupes remplies de vin, contenant environ une bonne cuillerée chacune, que deux Maîtres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Ssong-ton*. Ils étoient à genoux au milieu de la salle, disant, d'une maniere fort grave & à très-haute voix : *Monseigneur* vous invite à boire. Après que chacun eut bu une partie de sa tasse, ils crierent une seconde : *Vuidez, s'il vous plaît, jusqu'à la derniere goutte.*

Cette cérémonie s'observe pendant tout le festin, non-seulement elle se réitére à chaque fois qu'il est question

de boire, mais encore lorſqu'on ſert quelques plats ſur la table, ou qu'on touche à des mets nouveaux.

Si-tôt qu'on a poſé un plat, les deux maîtres de cérémonie ſe mettent à genoux, invitent à prendre les petits bâtons & à goûter les mets qu'on vient de ſervir. Le maître de la maiſon invite, par ſigne, les conviés de manger, & tous lui obéiſſent.

Les principaux mets du feſtin conſiſtent en ragoûts de viandes hachées & mêlées avec des légumes; on ſert en même tems du bouillon dans de grands vaſes de porcelaine.

On ſert ſur chaque table vingt de ces ſortes de plats, de même forme & de même grandeur. Ceux qui les ſervent vont les prendre au bas de la ſalle, où des valets de cuiſine, dont le nombre eſt égal à celui des conviés, les apportent un à un ſur un plateau verniſſé, & les préſentent à genoux.

Avant de les porter ſur la table, les domeſtiques qui les reçoivent, rangeoient quatre à quatre les premiers auxquels on avoit touché, de ſorte qu'à la fin du repas tous ces plats formoient un quarré régulier.

A la fin de chaque acte de ce repas comique, c'est-à-dire, à chaque quatrieme plat qui paroissoit sur la table, on servoit un bouillon particulier & un pâté semblable aux pâtés à la Mazarine, mais d'un goût bien différent. On goûte de tout, avec les mêmes cérémonies qu'on vient de voir : on peut juger combien elles sont importunes. Enfin la fête se termine par une tasse de thé, & par de grands remerciments réciproques. Après un quart d'heure de conversation, chacun se retire.

Le lendemain au matin le P. Bouvet envoya, suivant l'usage, au *Tsongton* un tsetsée, ou billet de remerciment sur les honneurs qu'il lui avoit faits la veille.

Lorsqu'on souffre qu'on joue la Comédie, on porte le livre des Comédies à tous les convives qui le renvoient tous à celui qui est le plus distingué. Alors il marque la piece qu'il croit être la plus agréable à la Compagnie. S'il y a quelque inconvénient à la représenter, le Comédien doit l'en avertir. Ce seroit, par exemple, si un des personnages de la Comédie

portoit le nom d'un des convives. Tout étant arrangé, le Comédien montre à tous les convives le nom de la Comédie dont on a fait choix, & chacun y applaudit par un signe de tête.

La représentation commence au bruit des instruments connus dans la nation. Ce sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigre & perçant; des tambours de peau de bufle; des flûtes, des fifres & des trompettes, dont l'harmonie ne peut charmer que les oreilles des Chinois.

Pour les Comédies qui se représentent dans les festins, il n'y a ni préparatifs, ni décorations. Un tapis étendu sur le plancher de la salle sert de théâtre, & les Acteurs sortent de quelque chambre voisine.

Les meurtres apparents, les pleurs, les soupirs, les gémissements, quelquefois même les hurlements de ces Comédiens font juger à quelqu'un qui ne sait pas la langue, que ces pieces sont remplies d'événements tragiques.

Lorsque le festin est accompagné de la Comédie, ceux qui servent ménagent le tems de façon que les vingt-quatre plats se trouvent servis dans le

tems où la piece doit être interrompue. Alors on se leve de table, & le maître de la maison conduit les convives dans un jardin ou dans une salle, pour converser & donner le tems de servir le dessert.

Pendant ce tems les Comédiens prennent leur repas. Quelques domestiques apportent dans la salle où l'on est des bassins d'eau tiéde pour se laver les mains ; d'autres desservent & préparent le dessert qui est aussi sur vingt ou vingt-quatre plats. Il consiste en sucre, en fruits, en compotes, en jambons, en canards salés, séchés au soleil, & qui sont très-agréables au goût ; enfin en petits entremets fort délicats.

Lorsque tout est préparé, un domestique s'approche de son maître, & l'en avertit tout bas. Le maître prend le tems où l'entretien cesse, se leve & invite les convives à retourner dans la salle du festin : on fait encore quelques cérémonies pour les places, & chacun se met enfin dans celle qu'il occupoit pendant le repas. On remplace les petites tasses par de plus grandes, & c'est principalement pendant ce service que le maître de la

maiſon engage à boire à longs traits. La Comédie continue, ou bien, on ſe fait apporter le livre des farces : chacun choiſit la ſienne, & elles ſe jouent les unes après les autres.

Lorſque le feſtin a été accompagné de Comédies, il eſt d'uſage que tous les convives donnent quelqu'argent aux domeſtiques de celui qui leur a donné le repas. Au commencement du deſſert, chaque convive fait apporter par un de ſes gens, ſur un plat, divers ſacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent. On en donne au cuiſinier, au maître-d'hôtel, aux Comédiens & à ceux qui ſervent à table. Chaque domeſtique porte le plat qui contient ces paquets devant le maître de la maiſon, qui, après quelques difficultés & beaucoup de ſignes qui annoncent ſa répugnance, conſent enfin à accepter cette gratification pour ſes gens, & fait ſigne à l'un d'eux de la prendre pour la diſtribuer. M. l'Abbé de Marſi s'eſt trompé, lorſqu'il a dit qu'on portoit cet argent au maître de la maiſon, pour le dédommager de la dépenſe du repas. Un uſage auſſi indécent ne conviendroit

nullement à des gens aussi polis que le sont les Chinois.

Ces fêtes ne se donnent ordinairement que la nuit : elles commencent à la fin du jour, & durent jusqu'à minuit. Les convives se séparent avec les cérémonies pratiquées dans les visites. Leurs domestiques portent devant leurs chaises de grandes lanternes de papier huilé, sur lesquelles le nom du maître, quelquefois ses qualités, sont tracées en gros caractere.

Nous croyons pouvoir faire quelques remarques sur la qualité de leurs mets. Leur potage est toujours fort bon. Il est fait avec de la graisse de cochon qui est beaucoup meilleure à la Chine que par-tout ailleurs, ou avec des coulis de différentes viandes, telles que de poule, de canard, &c, en y mêlant toujours du cochon. Ils font même cuire ces viandes dans différents sucs, & les coupent par morceaux.

Dans toutes les saisons de l'année, ils ont plusieurs sortes d'herbes & de légumes inconnus en Europe. Ils tirent, de la graine de ces plantes, une huile dont on fait usage dans les sausses. Les cuisiniers François qui ont le plus ra-

finé sur ce qui peut aiguiser l'appétit, ne verroient qu'avec surprise à quel point les Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoûts, & comment ils ont su allier le rafinement à l'économie. On aura peine à se persuader qu'avec de simples feves qui croissent dans leur pays, & avec la farine qu'ils tirent du riz & du bled, ils préparent une infinité de mets, tous différents les uns des autres, tant à la vûe qu'au goût. Des épiceries, des herbes fortes leur servent à diversifier leurs ragoûts à l'infini.

Les Chinois préferent la viande de porc à toutes les autres : c'est le fondement de tous leurs repas. Tout le monde, dans ce pays, nourrit de ces animaux, les engraissent, & l'usage est d'en manger toute l'année. Il est certain que rien n'est meilleur que le porc de la Chine : on auroit peine à trouver quelque chose aussi délicat qu'un jambon de ce pays. La chair des vieilles juments y est aussi fort estimée : mais les mets les plus recherchés dans les repas des Grands, sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux. On expose ces nerfs au soleil

pendant tout l'été ; on les couvre ensuite de poudre de poivre & de muscade, & on les renferme. Lorsqu'on veut les apprêter pour la table, on les amollit dans de l'eau de riz, on les fait cuire dans du jus de chevreau, puis on les assaisonne avec plusieurs sortes d'épiceries.

Les nids d'oiseaux viennent des pays voisins, tels que la Cochinchine, le Tonquin, l'isle de Java. Ces nids sont attachés sur des rochers le long des côtes, de la même maniere que ceux des hirondelles le sont aux fenêtres. Ces nids sont un mets fort délicat, & sont fort chers. On ne sait pas précisément de quelle matiere ils sont composés. On croit qu'ils sont faits avec l'écume de la mer & de petits poissons qu'un oiseau qui ressemble assez à l'hirondelle par le plumage, tire de la mer, & dont il fait son nid. Ces nids sont de couleur verte, & un peu transparents. Leur grandeur & leur forme est à peu-près comme la moitié de l'écorce d'un citron. On les met dans les ragoûts, & ils ajoutent beaucoup à leur bonté.

Les pattes d'ours & les pieds de

différents autres animaux qu'on apporte de Siam, de Camboye & de Tartarie, sont encore des mets très-délicats, & réservés pour les seules tables des grands Seigneurs. On mange encore à la Chine des volailles de toutes especes, des lievres, du gibier tel que nous l'avons en Europe; & il est généralement moins cher dans ce pays que dans le nôtre.

On assure que les Chinois aiment la chair de cheval & de chien, sans s'embarrasser si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie. Ils mangent encore des chats, des rats, & d'autres animaux de cette espece. On en vend même publiquement dans les marchés. C'est un spectacle amusant pour les Européens de voir tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déja morts, & s'élancer sur les Bouchers, & ceux-ci sortir armés de bâtons ou de fouets, pour se défendre de leur attaque.

Les Missionnaires disent que l'aliment le moins cher & le plus commun des Chinois, est une espece de pain de cinq à six pouces d'épaisseur, &

fait avec de la farine de feves. On le mange crud, cuit à l'eau, fri, séché, & apprêté de toutes les manieres qu'on apprête les légumes. On l'appelle *Teufeu*; tout le monde, même l'Empereur en fait toujours servir sur sa table, & le regarde comme un mets fort délicat. La livre ne coûte cependant que la valeur de deux liards. Les mêmes Ecrivains prétendent que l'usage de ce mets empêche les Etrangers de se ressentir de l'influence du climat, & cette raison en rend la consommation considérable parmi les Voyageurs.

Quoique le thé soit la boisson la plus ordinaire des Chinois, ils ne laissent pas de boire souvent du vin, & le peuple en consomme beaucoup. Ils font ce vin avec une espece de riz particuliere & différente de celle qu'ils emploient pour leur nourriture. On laisse tremper ce ritz dans l'eau avec quelques ingrédients pendant trente ou quarante jours, puis on fait cuire le tout, & quand il est bien liquéfié, il ne tarde pas à fermenter & à se couvrir d'une écume vaporeuse, assez semblable à celle des vins nouveaux. Sous cette écume on trouve un vin

très-pur. On le tire au clair, & on le verse dans des vases de terre vernissés, pour le conserver. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie aussi forte que celle qu'on tire de notre vin, elle est même plus inflammable. La qualité du vin Chinois dépend de la qualité des eaux avec lesquelles on le fait. Il y a des provinces où il est excellent, & fort recherché dans tout l'Empire.

Les Chinois ont encore une autre espece d'eau-de-vie que l'on dit être tirée de la chair de mouton, par le moyen de la distillation : mais il n'y a que les Tartares qui en fassent usage : elle est désagréable au goût, & fort capiteuse.

Nous avons donné ces additions sur l'Histoire de la Chine, pour faire connoître au Lecteur plusieurs usages qui sont établis dans ce pays, & dont M. l'Abbé de Marsi n'avoit donné qu'un apperçu. Nous allons en ajouter quelques-unes à l'Histoire des Turcs ; nous y ferons connoître quels sont les amusements & les occupations des Dames Turques. M. l'Abbé de Marsi n'a touché cet article que très légérement.

ADDITIONS
A L'HISTOIRE DES TURCS.

LES *Effendi*, chez les Turcs, ſont les Savants ou Lettrés : ils ſont également habiles à poſſéder les dignités de leur Religion & les charges de judicature : la même ſcience eſt néceſſaire pour les deux états. Dans la langue Turque, le même mot ſignifie un Juriſconſulte ou un Prêtre. Ce ſont les ſeuls perſonnages qui aient quelque importance dans cet Empire. Ils occupent tous les emplois conſidérables, & poſſedent tous les biens attribués à leur Religion. Quoique l'Empereur ſoit l'héritier né de tout ſon peuple, il ne touche jamais aux revenus ni à l'argent d'un Effendi : tout ce qu'il laiſſe après ſa mort paſſe à ſes enfants : mais il perd ce privilege lorſqu'il accepte une place à la Cour, ou le titre de Bacha. Il y en a très-peu qui aient l'imprudence d'accepter des dignités qui leur faſſent predre le privilege que leur donne la qualité

d'Effendi. Il eſt aiſé de juger juſqu'à quel point s'étend le pouvoir de ces hommes qui ſe ſont emparés de toutes les ſciences & de tous les biens de l'Empire. Ils ſont les véritables auteurs des révolutions, & les ſoldats n'en ſont que les acteurs. Il eſt important pour l'Empereur de les menager; leur pouvoir eſt très-connu. Ce furent eux qui dépoſerent le Sultan Muſtapha II, en 1703.

Les Effendi ſont trop inſtruits pour ajouter foi aux abſurdités du Mahométiſme, que leur intérêt les engage de prêcher au peuple. Il y en a même qui affichent l'incrédulité, & qui croient s'attirer par-là le titre de Philoſophes. Ils boivent du vin avec autant de facilité que les hommes d'une autre Religion; diſent que ce que Dieu a fait eſt deſtiné à l'uſage de l'homme; que la loi qui le défend eſt cependant très-ſage, mais qu'elle n'eſt établie que pour le peuple, parmi lequel l'uſage du vin eſt une ſource de déſordres. Ils ajoutent que l'intention du Prophete n'avoit point été de gêner ceux qui ſavent en uſer avec modération: cependant, pour ne pas cauſer

de ſcandale, ils n'en boivent jamais en public.

Id. Ibid. Quoique l'Empereur paroiſſe être maître abſolu dans ſes Etats, il eſt auſſi eſclave que le dernier de ſes ſujets; le Gouvernement eſt entiérement à la diſpoſition des troupes : lorſqu'un Janiſſaire regarde l'Empereur de mauvais œil, il le fait trembler. Il y a cependant en Turquie une plus grande ſubordination que par-tout ailleurs. On ne parle qu'à genoux à un Miniſtre d'Etat. S'il échapoit ſeulement un mot contre ſa conduite dans un caffé, il en ſeroit bientôt inſtruit, parce qu'il y a des eſpions par-tout. Le Caffé ſeroit raſé ſur le champ, & tous ceux qui auroient été préſents ſeroient mis à la torture. On n'entend point le peuple faire des acclamations; on n'y voit point de libelles diffamatoires ; on n'y diſpute point ſur les affaires d'Etat. Ce n'eſt point par des noms injurieux qu'on ſe venge d'un Miniſtre. Lorſqu'il a le malheur de déplaire au peuple, on l'arrache d'entre les bras de ſon Maître; on lui coupe les mains, les pieds & la tête, & on jette ſon cadavre mutilé devant la porte du Palais,

Pendant ce tems le Sultan, pour lequel on paroissoit avoir la plus grande soumission, s'enferme dans son appartement où il est tout tremblant de peur, sans oser défendre ni venger son favori. Voilà les conjonctures où se trouve le Monarque le plus absolu de l'Univers, qui ne connoît d'autre loi que sa volonté. C'est l'effet du despotisme absolu. Où il n'y a point de loix positives, il n'y a de sûreté pour personne. On ne sait, dans ce pays, lequel est le plus malheureux du peuple, du Ministre ou du Prince.

Milady Montague dit qu'elle vit un jour passer le Grand Seigneur qui alloit à la Mosquée, c'étoit Achmet III. Il étoit précédé, dit-elle, d'un nombre prodigieux de Janissaires qui avoient de grands plumets blancs, de Saphis & de Bostangis qui font un corps considérable. Leurs habits étoient de différentes couleurs, toutes très-vives & très-belles, de sorte qu'à une certaine distance ils ressembloient à un parterre de tulipes. L'Aga des Janissaires suivoit : il avoit une robe de velours pourpre, doublée d'une étoffe en argent. Deux esclaves, richement

vêtus, conduisoient son cheval. Après lui marchoit le Kislar Aga, qui est le premier garde des dames du Sérail. Son habit étoit d'un satin jaune foncé, doublé de martre. Enfin le Grand Seigneur parut. Il avoit un habit verd, doublé d'une fourrure de renard noir de Russie, qui valoit au moins vingt mille livres. Il étoit monté sur un beau cheval, dont les harnois étoient brodés en pierreries. On conduisoit après lui six autres chevaux très-richement enharnachés.

Un des premiers de la Cour portoit sa caffetiere d'or; un autre celle d'argent. Un autre portoit sur sa tête un tabouret d'argent en cas que l'Empereur voulût descendre de cheval & s'asseoir. Les rangs étoient distingués par la différence des habits.

Le Sultan, ajoute-t-elle, pouvoit avoir 40 ans. C'étoit un assez bel homme. Il avoit de grands yeux noirs à fleur de tête; sa contenance étoit sévere; il s'arrêta sous la fenêtre où cette Ambassadrice étoit avec celle de France, Madame de Bonac. Elle croit qu'on lui avoit dit que ces deux dames étrangeres s'étoient placées là

pour le voir ; il les regarda fort attentivement, & leur donna le tems de l'examiner. Elles convinrent toutes deux que c'étoit un bel homme.

Elle dit qu'elle parcourut un autre jour les rues de Constantinople avec Madame de Bonac dans une caleche découverte : toute leur suite étoit réunie, & les Janissaires qui leur servoient de garde, les précédoient. Le peuple de Constantinople, dit-elle, n'avoit jamais vu & ne verra, peut-être jamais, deux jeunes Ambassadrices chrétiennes ensemble. Par-tout où elles passoient il s'assembloit une prodigeuse quantité de monde, mais personne n'osa dire un seul mot. Si l'on avoit crié comme on fait à Paris ou à Londres, lorsqu'on voit quelque nouveau spectacle, les Janissaires qui servoient de gardes à ces dames, auroient frappé à coup de sabre sur tous ceux qu'ils auroient rencontrés, sans en craindre les suites, parce qu'ils sont au-dessus de la loi.

Les Janissaires ont cependant beaucoup de bonnes qualités : ils marquent beaucoup de zele & de fidélité pour ceux qu'ils gardent, & ils se font un devoir de combattre pour eux dans

toutes les occasions. Milady Montague dit qu'elle en eut un exemple bien frappant dans un village situé près de Philippopolis, où ils allerent au-devant d'elle, Elle demanda des pigeons pour souper. Un des Janissaires alla sur le champ chez le Cadi qui est le premier Officier civil du lieu, & lui ordonna d'en envoyer quelques douzaines à Milady Montague. Le Cadi lui répondit qu'il en avoit déja fait chercher, mais qu'on n'en trouvoit point. Le Janissaire l'enferma dans sa chambre, en lui disant que la hardiesse avec laquelle il s'opposoit aux volontés de l'Ambassadrice d'Angleterre, méritoit la mort; mais que, par respect pour cette Dame, il ne le puniroit que par son ordre. En conséquence il alla la trouver, lui demanda ses ordres, & lui dit qu'il lui apporteroit sa tête si elle le vouloit. On peut juger de là quel est le pouvoir des Janissaires : ils sont tous liés ensemble par serment, & sont obligés de venger les injures les uns des autres dans quelque partie de l'Empire que ce soit. Cette ligue les rend si puissants, que les plus grands Seigneurs n'osent leur parler que d'un

ton d'amitié. Tous les gens riches s'enrôlent dans les Janissaires pour mettre leur bien en sûreté.

Les Turcs en général sont paresseux : ils ne font aucune espece d'exercice. Le jour, ou ils dorment, ou ils vont sur le bord des rivieres, y font étendre des tapis par leurs esclaves, fument & font la conversation. On en voit quelquefois des troupes de trente, quarante, même de cinquante. Il y en a cependant parmi eux qui ont une sorte de littérature, & qui font même des vers. Voici la traduction de quelques-uns qu'Ibrahim Bassa, favori de l'Empereur, fit en l'honneur de la jeune Princesse sa femme & fille de l'Empereur.

STANCE I.

Le rossignol voltige maintenant dans les vignes
Sa passion est de chercher les roses.
J'ai été admirer la beauté des vignes :
La douceur de vos charmes a ravi mon cœur.
Vos yeux sont noirs & aimables. ;
Mais aussi vifs & aussi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE II.

La possession desirée, est desirée de jour en jour.
Le cruel Sultan Achmet me défend
De voir ces joues plus vermeilles que les roses.
Je n'ose vous dérober un baiser.
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.

Vos yeux sont noirs & aimables ;
Mais aussi vifs & aussi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE III.

Ces vers sont les interpretes des soupirs du malheureux Ibrahim.
Un dard, sorti de vos yeux, m'a percé l'ame.
Ah! quand arrivera l'heure où je pourrai vous posséder ?
Dois-je attendre encore long-tems ?
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
Ah Sultane! yeux de cerf, ange parmi les anges,
Je desire, & ce desir n'est point rempli.
Goûtez-vous du plaisir à me déchirer le cœur ?

STANCE IV.

Mes cris s'élevent jusqu'aux cieux.
Le sommeil ne peut plus fermer mes yeux.
Tourne-toi vers moi, ma Sultane, afin que je contemple ta beauté.
Adieu, je descends au tombeau.
Si vous m'appellez, je reviens.
Mon cœur est aussi inflammable que le soufre :
Un seul de vos regards l'embrasera.
Couronne de ma vie, brillante lumiere de mes yeux !
Ma Sultane, ma Princesse !
Je frotte la terre avec ma face :
Je me noie dans l'amertume de mes larmes,
Mes sens s'égarent.
Ne prendrez-vous point pitié de moi ?
N'obtiendrai-je pas même un regard de vous ?

Le Lecteur ne manquera pas de dire que cette piece de vers est un pur galimatias : mais pour en juger il faudroit connoître la langue Turque. D'ailleurs, il est certain que ce qui est une platitude dans une langue fait une beauté dans une autre. Pour s'en convaincre, il faut lire les traductions

d'Homere. Les répétitions qui sont à la fin des deux premieres Stances font une espece de *chorus*. Le chant change, sans doute, à la troisieme Stance, le refrain n'est plus le même. A la fin le Poëte montre plus de passion que dans tout ce qui précéde, parce qu'il est naturel qu'il s'échauffe dans son discours, principalement pour un sujet qui le touche de si près.

Le commencement de la chanson d'Ibrahim qui peint l'amour du rossignol pour les roses, est tiré d'une fable très-connue dans l'Orient. On ne trouveroit pas ridicule de commencer une chanson par ces mots:

Maintenant Philomele chante, &c.

La peste, dit Milady Montaguë, n'est pas si terrible en Turquie qu'on se l'imagine. Elle croit que ce n'est qu'une espece de fievre. Nous avons passé, dit-elle, dans une de ses lettres, par deux ou trois villes qui en étoient infectées, & dans une il en mourut deux ou trois personnes près de la maison où nous couchâmes: heureusement qu'on eut l'attention de me le cacher. Notre aide de cuisine en De la Peste en Turquie.

fut attaqué, & l'on me fit croire qu'il avoit seulement un gros rhume. Nous laissâmes le Médecin pour en avoir soin, & peu de jours après, le Médecin & le malade nous rejoignirent. Alors on m'avoua que la maladie de notre aide de cuisine étoit la peste. L'air n'en est jamais infecté, & beaucoup de personnes en réchappent. Je suis persuadée, ajoute-t-elle, qu'il seroit aussi facile de la déraciner de ce pays que de l'Italie & de la France: mais elle est si peu dangereuse qu'on n'y fait pas même attention. Dans nos climats nous sommes sujets à beaucoup de maladies qui sont inconnues en Turquie.

Cette Ambassadrice fait ensuite connoître la maniere dont se servent les Turcs pour se garantir des ravages de la petite vérole. C'est, dit-elle, par le moyen de l'inoculation. Il y a une troupe de vieilles femmes, dont l'unique métier est de faire cette opération. Le tems le plus propre pour la faire est au commencement de l'automne, lorsque les grandes chaleurs sont passées. Les Chefs de maison s'envoient demander les uns aux autres s'il y

a quelqu'un dans leur famille qui veuille avoir la petite vérole. Lorſque le nombre ſe monte à quinze ou ſeize, on fait venir une de ces vieilles femmes qui apporte de la matiere de petite vérole, de la meilleure eſpece, plein une coquille de noix. Elle demande quelle veine on veut ſe faire ouvrir. Elle ouvre celle qu'on lui indique avec une grande aiguille qui ne fait pas plus de mal qu'une égratignure, & y introduit autant de matiere que la tête de ſon aiguille en peut prendre. Elle lie enſuite la plaie, en y appliquant un petit morceau de coquille, & fait la même opération à quatre ou cinq autres veines. Les Grecs s'en font ouvrir une au milieu du front, une à chaque bras & une ſur la poitrine, pour imiter le ſigne de la croix : mais cette maniere d'inoculer eſt très-mauvaiſe, parce que la plaie qu'on fait au front laiſſe une cicatrice. On ne fait ouvrir les veines pour cette opération qu'à des parties qui ſont cachées, comme aux jambes ou aux bras.

Les enfants qu'on inocule ſe portent bien pendant huit jours. Au bout de ce tems la fievre les prend. Alors ils

gardent le lit deux jours ſeulement, & rarement trois. Ils n'ont ordinairement que vingt ou trente grains au viſage, & qui ne marquent jamais. Enfin, au bout de huit jours, ils ſe portent auſſi-bien que s'ils n'avoient pas été malades. Les plaies qu'on leur a faites jettent beaucoup pendant leur maladie; ce qui attire ſans doute le venin de la petite vérole, & l'empêche de ſe répandre ailleurs. On fait tous les ans en Turquie cette opération à des milliers d'enfants. L'Ambaſſadrice dit qu'on prend ici la petite vérole par amuſement comme ailleurs les eaux. On n'a vu, dit-elle, mourir ici perſonne de l'inoculation, & je ſuis ſi convaincue de la bonté de cette opération, que j'ai réſolu de la faire faire à mon enfant. J'aime aſſez ma Patrie pour tâcher d'y introduire cet uſage, & je ne manquerai pas d'écrire à nos Médecins : mais je ne les crois pas aſſez zélés pour ſacrifier leur intérêt particulier au bonheur du genre humain, & pour perdre une partie ſi conſidérable de leurs revenus. Je pourrois, d'ailleurs, m'expoſer à leur reſſentiment qui eſt fort dangereux, ſi j'entreprenois de

leur faire un tort si considérabl. Peut-être qu'à mon retour en Angleterre, j'aurai assez de couragê pour leur déclarer la guerre. Admirez mon zele.

Les Turcs ont beaucoup de vénération pour les cigognes, parce qu'ils sont persuadés que ces animaux font tous les ans un pélerinage à la Mecque : elles vont dans les rues sans crainte, & font ordinairement leurs nids au bas des maisons. Le peuple Turc regarde comme heureux ceux à qui appartiennent les maisons où ces oiseaux vont nicher, & se persuadent qu'ils n'ont à craindre pendant toute l'année ni le feu ni la peste.

Comme chaque maison, à la mort du Propriétaire, appartient au Grand Seigneur, personne ne fait de dépense en bâtiment, parce qu'il craint que sa famille n'en profite pas. Chacun ne songe qu'à faire construire commodément & pour sa vie, sans s'embarrasser que l'édifice tombe l'année d'après sa mort. Presque toutes sont de bois, ce qui fait un très-grand inconvénient à cause du feu. Elles sont toutes, grandes ou petites, divisées en deux parties qui n'ont de communi- Maisons des Turcs.

cation que par un paſſage fort étroit. La premiere a par-devant une grande cour, autour de laquelle régnent des galeries couvertes, ce qui eſt fort agréable. Ces galeries communiquent à toutes les chambres, qui ſont ordinairement aſſez grandes, & où il y a deux rangs de fenêtres dont le vitrage eſt peint. Il eſt rare qu'on faſſe plus de deux étages à une maiſon, & chacun a ſes galeries. Les eſcaliers ſont larges, & n'ont gueres plus de trente marches. Voilà ce qui concerne la partie qu'occupe le maître de la maiſon.

Le *Haram*, c'eſt-à-dire, l'appartement des femmes; car le nom de *Sérail* eſt particulier au Grand-Seigneur, a une galerie du côté du jardin, ſur lequel donnent les fenêtres des chambres, dont le nombre eſt égal à celui de l'autre partie de la maiſon : mais elles ſont plus gaies, à cauſe des peintures & des ameublements qu'on y voit. Le ſecond rang des fenêtres eſt fort bas, & il y a des grilles comme aux fenêtres des Couvents. Les planchers ſont couverts de tapis de Perſe. Dans un des bouts il y a un banc de deux pieds d'élévation;

c'eſt ce qu'on appelle *Sopha*. Il eſt couvert d'un tapis plus riche que celui du plancher. Il y a tout autour une eſpece de couche, élevée d'un demi-pied, & couverte d'une riche étoffe de ſoie, ſelon la fantaiſie ou la magnificence du maître de la maiſon. Tout autour & le long de la muraille, ſont placés deux rangs de couſſins, les uns grands, les autres petits. C'eſt en cela que les Turcs étalent leur magnificence. Ces couſſins ſont ordinairement de brocard, ou de ſatin blanc brodé en or : enfin rien n'eſt ſi brillant & ſi agréable à la vûe. Ces ſieges ſont d'ailleurs ſi commodes, que les Européens les préferent aux chaiſes. Les planchers ſont bas : celui d'en haut eſt de bois, & il y a deſſus des fleurs incrueſtés ou peintes. Il y a pluſieurs armoires dans le mur, & qui ſont plus commodes que les nôtres. Dans l'entre-deux des fenêtres ſont de petits arſenaux où l'on met des parfums ou des corbeilles de fleurs. Dans tous les Harams il y a des fontaines de marbre, placées dans le fond de la chambre. Elles jettent l'eau par pluſieurs tuyaux, procurent une agréable fraîcheur, &

font un doux murmure en tombant d'un bassin dans l'autre : il y en a quelques-unes d'une grande beauté. Dans chaque maison il y a un bain qui consiste en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb & pavées de marbre ; avec des bassins & des robinets : enfin on y trouve toutes sortes de commodités pour les bains chauds & pour les bains froids. Un Chrétien, sans un caractere très-distingué, ou une occasion tout-à-fait extraordinaire, ne peut entrer dans la maison d'un Turc. Le Haram lui est absolument défendu. Ainsi les Voyageurs qui veulent parler de la Turquie ne peuvent en donner qu'une idée vague. Les Harams sont toujours sur le derriere des maisons, ainsi on ne peut les voir de la rue ; ils donnent sur les jardins qui sont entourés de murs fort élevés. On ne voit point dans ces jardins de parterre comme dans les nôtres : ils sont plantés d'arbres assez hauts, qui font un agréable ombrage & un coup d'œil charmant. Au centre du jardin est une grande chambre, au milieu de laquelle il y a une belle fontaine. On monte dans cette chambre par neuf ou

dix marches. Ses murailles ſont des jalouſies dorées, autour deſquelles on voit des vignes entrelaſſées, du jaſmin, du chevre-feuille : le tout eſt environné de grands arbres. C'eſt dans ce lieu que le mari & la femme ſe voient ordinairement. Les dames y paſſent preſque toute la journée, ſoit à faire de la muſique, ſoit à broder. Dans les jardins publics, il y a de ces ſalles où tout le monde peut entrer : on y va prendre du caffé, du ſorbet, &c.

Les bâtiments publics ſont aſſez ſolides : toutes les Moſquées ſont en pierres de taille ; les auberges ſont magnifiques. Le corps de l'auberge eſt une très-belle & très-agréable ſalle, aſſez grande pour contenir trois ou quatre cents perſonnes. La cour eſt très-vaſte & environnée d'un cloître, ce qui reſſemble aſſez à nos Colleges.

Milady Montague, étant à Andrinople, vit la marche des troupes du Grand-Seigneur qui paſſerent par les principales rues de cette ville. Elles étoient précédées par un Effendi qui étoit monté ſur un chameau magnifiquement enharnaché. Il liſoit à haute voix l'Alcoran qui étoit richement relié, & poſé

sur un coussin. Une troupe d'enfants, habillés de blanc, environnoient l'Effendi, & chantoient des versets de l'Alcoran. Suivoit un homme qui portoit des rameaux verds : il imitoit un Laboureur qui seme du bled : marchoient ensuite des Moissonneurs couverts d'épis de bled. Ils tenoient des faux à la main, & prenoient l'attitude de Faucheurs. Paroissoit ensuite une petite machine traînée par des bœufs. Il y avoit dessus un moulin à vent, & des enfants occupés à moudre du bled. Cette machine étoit suivie d'une autre traînée par des bufles : on voyoit dessus un four & deux enfants, dont un pétrissoit du pain, l'autre le tiroit du four. Ils jettoient, par intervalles, des gâteaux au peuple.

La Compagnie des Boulangers marchoit ensuite : ils étoient rangés deux à deux, & habillés fort proprement. Ils portoient sur leurs têtes des gâteaux, des pains de toute grandeur, & de petits pâtés de toute espece. Suivoient deux Bouffons, dont le visage étoit couvert de farine : ils amusoient le peuple par leurs gestes & leurs grimaces. Suivoient, dans le même

ordre que les Boulangers, tous les plus riches corps de marchands de l'Empire, comme Jouailliers, Orfevres, Merciers, &c. Ils étoient tous fort bien montés. Au milieu d'eux on voyoit plusieurs arcs de triomphe où les différents commerces étoient représentés avec une magnificence extrême, principalement celui des Foureurs. Ils avoient, autour d'une machine assez grande, des peaux d'hermines & de renards. Elles étoient arrangées avec tant d'art, qu'il sembloit que les animaux étoient vivants. Des Musiciens & des Danseurs suivoient le corps des Marchands. Il pouvoit y avoir en tout vingt mille hommes tout prêts à suivre l'Empereur, s'il le leur avoit commandé. La marche étoit fermée par les Volontaires qui venoient demander à l'Empereur l'honneur de mourir à son service. Ils présentoient un spectacle si barbare, que les Européens auroient peine à le supporter. Ils étoient tous nuds jusqu'à la ceinture. Les uns avoient des fleches enfoncées dans les bras, les autres en avoient dans la tête, & le sang couloit sur leur visage. Quelques-uns se perçoient

le bras avec un couteau, & faisoient rejaillir le sang sur leurs camarades. Cette barbarie étoit regardée comme une preuve de courage. Il y en a plusieurs qui approchent de la fenêtre de leurs maîtresses, & s'enfoncent une autre fleche dans le bras, ou dans quelque autre partie du corps, pour leur prouver leur amour. Elles ne manquent jamais de donner un signe d'approbation à cette prétendue galanterie. Toutes les femmes sont voilées pour voir ce spectacle qui dure presque toute la journée.

Deux jours après Milady Montague alla voir la Mosquée du Sultan Selim I. Elle assure que ce bâtiment est digne de la curiosité d'un Voyageur. Quoique je fusse habillée à la mode du pays, dit-elle, j'imagine qu'on savoit cependant qui j'étois; mais on ne fit aucune difficulté de me laisser entrer. Le portier eut même l'attention de me conduire par-tout. Cette Mosquée a quelque chose de majestueux : elle est située au milieu de la ville, & dans le lieu le plus élevé. La premiere cour a quatre portes; la seconde trois, & toutes les deux sont environnées de

portiques, dont les piliers sont de marbre & d'ordre Ionique ; le pavé eſt de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme pluſieurs coupoles ou dômes, ſur chacun deſquels on voit un globe doré. Au milieu des deux tours, il y a de belles fontaines de marbre blanc : devant la grande porte de la Moſquée eſt un portique ſoutenu par des piliers de marbre verd, qui forment cinq portes. Le corps de la Moſquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuſe ; les proportions en ſont aſſez régulieres. L'édifice eſt très-élevé, & j'oſe aſſurer que de tous les bâtiments que j'ai jamais vus, c'eſt celui qui a l'air le plus majeſtueux. Il y a deux rangs de galeries ſoutenues par des piliers : les baluſtrades ſont de marbre : le pavé de la Moſquée eſt auſſi de marbre ; il eſt couvert de tapis de Perſe. L'on n'y voit ni prie-Dieu, ni ces différentes eſpeces de bancs qu'on trouve dans nos Egliſes ; & cette ſimplicité eſt aſſez noble. On n'y défigure point les piliers, qui ſont tous de marbre rouge ou blanc, par des ſtatues ni par des images. Il y a ſur les murailles des fleurs dont la cou-

leur eſt ſi vive, qu'au premier coup d'œil on ne peut ſe douter de quelles matieres elles ſont; mais, en approchant, on voit que c'eſt de la porcelaine du Japon : il eſt certain que cela fait un fort bel effet.

On voit au milieu de cette Moſquée une très-grande quantité de lampes de vermeil, parmi leſquelles il s'en trouve une qui eſt d'une grandeur prodigieuſe. Elles doivent faire un beau coup d'œil lorſqu'elles ſont allumées; mais les femmes ne peuvent voir ce ſpectacle, parce qu'on ne les allument que la nuit. Sous la groſſe lampe eſt une chaiſe de bois, dont la ſculpture eſt dorée, & tout auprès on trouve une fontaine où on ſe lave, ce qui fait, comme tout le monde le ſait, un article eſſentiel de la Religion des Turcs. Dans un coin de cette Moſquée eſt une tribune fermée par des jalouſies dorées. C'eſt-là que le Grand-Seigneur entend l'Office. Au bout, on voit une grande niche, dans laquelle eſt un autel où l'on monte par des marches. Il eſt couvert de brocard d'or, & il y a ſur le devant deux chandeliers de vermeil, d'une gran-

deur assez considérable. Dans chacun d'eux on voit une chandelle de cire blanche de la grosseur d'un homme. Le dehors de la Mosquée est orné de plusieurs tours; le dessus est tout doré. C'est de là que les *Imaums* appellent le peuple à l'office. Milady Montague eut la curiosité de monter sur une de ces tours, dont la construction lui parut surprenante. On arrive, par la même porte, à trois escaliers différents qui conduisent aux trois étages de la tour. Ces escaliers, qui font le tour du bâtiment, sont distribués de maniere que trois Dervis peuvent les monter sans se rencontrer, ce qui fait l'admiration des Connoisseurs. Lorsqu'elle entra dans cette Mosquée, elle vit plusieurs Dervis qui célébroient l'Office. Leur robe est d'une étoffe de laine unie : ils ont les bras nuds, ont un bonnet qui a la forme d'un chapeau profond, mais sans bords. Presque toutes les Mosquées sont construites dans le même ordre que celles de Selim I; mais elles ne l'égalent pas, à beaucoup près, en magnificence. Elles ont cependant l'air plus majestueux que les Eglises d'Angleterre & d'Allemagne.

Le Sérail n'a rien de frappant ; mais les jardins en sont très-grands. Il y a beaucoup de fontaines & d'arbres. On a bâti un petit Sérail à *Ciorici* pour le Grand-Seigneur, lorsqu'il passe par-là. Milady Montague visita tous les appartements destinés pour les dames de la Cour. Ils sont situés au milieu d'un bosquet d'arbres touffus & rafraîchis par des fontaines. Toutes les murailles sont couvertes de vers Turcs tracés avec le pinceau. Milady Montague se les fit traduire par son Interprete : mais ils perdent beaucoup dans la traduction. En voici un traduit littéralement. « Nous venons dans ce » monde, nous y séjournons, & nous » partons : celui qui est logé dans » mon cœur n'en sort jamais.

Milady Montague ayant appris que l'édifice le plus renommé, après le Sérail, est Sainte Sophie, désira d'y entrer ; mais elle eut beaucoup de peine à en obtenir la permission. Les Turcs laissent entrer les Chrétiens, sans difficulté, dans les autres Mosquées ; mais ils font beaucoup de scrupule de les laisser entrer dans celle-là.

Comme ça été, dit-elle, une Eglise

Chrétienne, ils craignent peut-être qu'on ne la profane, en adressant des prieres aux Saints qu'on y voit encore, & qui sont en Mosaïque. Le tems les a un peu endommagés. Il est certain que les Turcs ne détruisirent pas, comme plusieurs Ecrivains l'ont assuré, toutes les images qu'ils trouverent dans Constantinople, lorsqu'ils en firent la conquête.

Le dôme de Sainte-Sophie, qu'on assure avoir cent treize pieds de diamettre, est élevé sur des voûtes soutenues par des colonnes de marbre d'une grosseur prodigieuse. Les escaliers & le pavé sont aussi de marbre. On y voit des galeries soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. La voûte est en Mosaïque; mais il y en a une partie qui tombe en ruines. Milady Montague dit qu'elle prit une poignée de cette matiere dont la Mosaïque est composée : elle lui parut être de verre, ou de cette matiere dont on fait l'aventurine. On lui fit remarquer le tombeau de l'Empereur Constantin, pour lequel les Turcs ont beaucoup de vénération.

Cette dame dit qu'elle a vu des

Mosquées à Constantinople qui lui plaisoient beaucoup, plus belles que Sainte-Sophie. Celle du Sultan Soliman, dit-elle, est un quarré parfait. Il y a quatre belles tours dans les angles ; au milieu est un dôme magnifique, supporté par des colonnes d'un très-beau marbre. Aux deux extrémités on voit deux autres dômes qui sont soutenus de la même maniere que celui du milieu. Les galeries qui font le tour de la Mosquée sont de marbre : le pavé en est aussi. Sous le grand dôme il y a une fontaine, dont les colonnes sont de la plus grande beauté. D'un côté on voit une chaire de marbre blanc ; de l'autre la tribune du Grand-Seigneur. Elle est environnée d'un grillage doré : on y monte par un bel escalier.

Dans le haut de la Mosquée, on voit une espece d'autel où on lit le nom de Dieu. Il y a devant deux chandeliers de la hauteur d'un homme ordinaire ; les cierges sont trois fois gros comme les nôtres. Le pavé est couvert de riches tapis, & toute la Mosquée est illuminée par une prodigieuse quantité de lampes. La cour qui est au-devant est fort spacieuse. On

y voit une colonnade de marbre verd, ſurmontée de vingt-huit dômes, tous doublés de plomb en dedans & en dehors. Il y a au milieu de cette cour une magnifique fontaine. Cette deſcription peut donner une idée des autres Moſqués qui ſont à Conſtantinople. Toutes ſont bâties ſur le même modele, & ne different que par le plus ou moins de grandeur & de richeſſes. Celle de la Sultane Validé eſt la plus grande de toutes. Elle eſt bâtie en marbre, & eſt d'une beauté ſurprenante. La mere de Mahomet IV la fonda en l'honneur des femmes. La Moſquée du Sultan Achmet a des portes de bronze. En général il y a dans toutes les Moſquées de petites Chapelles où l'on voit la ſépulture du Fondateur & de toute ſa famille. L'on y entretient toujours des Cierges allumés.

L'*Atlerdam* ou marché aux chevaux. Ce lieu s'appelloit l'*Hippodrome* ſous les Empereurs Grecs. Au milieu de cette place, on voit une colonne de bronze qui eſt formée par trois ſerpents entrelaſſés, & qui ont la gueule ouverte. On ignore le motif pour le-

quel cette colonne extraordinaire a été érigée. Lorſqu'on interroge les Grecs à ce ſujet, ils racontent des fables qui ſont toutes fort peu ſatisfaiſantes : il eſt vrai qu'il n'y a jamais eu d'inſcription.

Au haut de la place eſt un obéliſque de porphire, qui paroît avoir été apporté d'Egypte. On y voit encore des hiéroglyphes qui ne ſont que des jeux de mots. Il eſt ſoutenu par quatre colonnes d'airain, ſur un piédeſtal de pierre de taille en quarré. Sur deux côtés de ce piédeſtal, on voit, en bas-relief, une bataille & une aſſemblée ; ſur les deux autres, on lit des inſcriptions Grecques & Latines. Toutes les figures des bas-reliefs ſont entieres. Quelques Voyageurs aſſurent qu'elles ſont ſans tête. Il y a apparence qu'ils ne les ont pas vues.

Les bourſes ſont de beaux édifices, où il y a de belles galeries preſque toutes ſoutenues par des piliers. On a ſoin de les tenir propres. Il y a une galerie deſtinée pour chaque commerce. Les marchandiſes y ſont étalées comme à la bourſe de Londres. Le quartier des Jouailliers eſt ſi rem-

pli de diamants & de pierreries de toute espece, que les yeux en sont éblouis. On y voit aussi des broderies qui ont un grand éclat. La curiosité y attire autant de monde que les affaires.

Les marchés sont, pour la plupart, de très-beaux quarrés, & tous très-bien pourvus de denrées.

Il n'est pas vrai que les Turcs traitent leurs esclaves avec inhumanité, comme plusieurs Ecrivains le rapportent; ils ne les frappent jamais, & l'esclavage en Turquie n'est pas plus gênant que la servitude l'est en beaucoup de pays. Il est vrai qu'on ne leur donne point de gages : mais ce qu'on dépense pour eux en habits surpasse de beaucoup ce que nous donnons à nos domestiques. Il est vrai qu'on y achete les femmes avec des projets d'impureté : mais dans les grandes villes de l'Europe, les achette-t-on moins publiquement, & d'une maniere moins scandaleuse ?

Il y a à Constantinople des aqueducs d'une prodigieuse grandeur. On croit qu'ils ont été construits avant que Constantin y établît sa résidence. Les Turcs veulent s'attribuer l'honneur d'a-

voir conſtruit ces grands ouvrages : ils y ont placé quelques pierres chargées d'inſcriptions à leur louange.

Les autres bâtiments publics ſont les *Hans* & les Monaſteres. Les Hans ſont des bâtiments aſſez conſidérables, & le nombre en eſt fort grand. Les Monaſteres ſont en petit nombre, & n'ont aucune magnificence.

Les exercices de piété que pratiquent les Dervis ſont ſi ſinguliers, que nous croyons amuſer le Lecteur en lui en faiſant le tableau. Nous le prenons dans les lettres de Milady Montague qui rapporte ce qu'elle a vu. L'habit de ces eſpeces de Moines conſiſte en une piece de gros drap blanc, dont ils s'enveloppent le corps : leurs jambes & leurs bras reſtent nuds. Ils ont la liberté de ſe marier, & l'unique regle à laquelle ils ſoient aſtreints, c'eſt d'obſerver tous les mercredis & tous les vendredis certaines cérémonies ridicules, dont voici le détail. Ils s'aſſemblent dans une grande ſalle, ſe tiennent tous debout, les yeux baiſſés & les bras croiſés. Au milieu d'eux eſt une chaire, dans laquelle un Imaim ou Prédicateur lit quelques paſſages

de

de l'Alcoran. Après cette lecture, huit ou dix d'entr'eux jouent sur des especes de flûtes quelques airs lugubres; mais assez harmonieux. L'Imaïm fait ensuite un résumé de ce qu'i la lu, après quoi tous les Dervis jouent & dansent, jusqu'à ce que leur Supérieur, qui est habillé de verd, se leve & commence lui-même une danse qui est assez majestueuse. Les Dervis se rangent tous autour de lui avec ordre. Les uns jouent sur leur espece de flûte, les autres attachent, avec une ceinture, leur robe qui est très-ample, & tournent avec une vîtesse surprenante, & toujours en mesure, c'est-à-dire plus ou moins rapidement, suivant les tems. Ils continuent à tourner ainsi pendant plus d'une heure, sans qu'aucun d'eux sentent le moindre étourdissement, ce qui n'est pas surprenant, parce qu'ils y sont accoutumés depuis leur plus tendre jeunesse. On voit dans ces Monasteres de petits Dervis qui n'ont pas plus de cinq ou six ans, & qui tournent comme les autres, sans en ressentir aucune incommodité. Lorsque cette cérémonie est finie, ils crient tous à haute voix : « Il n'y a point d'autre

» Dieu que Dieu, & Mahomet est son » Prophete ». Ils baisent ensuite tour-à-tour la main de leur Supérieur avec beaucoup de gravité, & se retirent. Ils ont toujours les yeux baissés, & paroissent ensevelis dans les plus profondes méditations. Quelques ridicules que paroissent leurs cérémonies, on ne peut s'empêcher d'admirer leurs mortifications & leur obéissance pour leur Supérieur.

Les Juifs ont, en général, beaucoup de crédit en Turquie. Les plus riches Marchands sont de cette nation. Ils y ont plus de privileges que les Turcs même : ils forment dans ce pays une République, & ne sont jugés que par leurs loix. Les Juifs se sont emparés de tout le commerce de l'Empire Turc, parce qu'ils vivent tous dans une grande union, & que les Turcs sont naturellement paresseux, & ont peu d'industrie. Chaque Bassa a pour homme d'affaire un Juif, auquel il confie généralement tous ses secrets, & le laisse conduire ses affaires à sa volonté, sans s'en mêler en aucune maniere quelconque. C'est ce Juif qui, avec le district de son Bassa,

regle les marchés, reçoit les présents qu'on a coutume de faire aux Baſſas, qui examine les marchadiſes qui arrivent ou qui ſortent : enfin ſon pouvoir eſt preſque ſans bornes. Le Médecin, l'Intendant & l'Interprete d'un grand Seigneur eſt un Juif. Il eſt certain qu'une nation, toujours attentive à ſes intérêts, tire de là de grands avantages. Les Juifs ont enfin trouvé le ſecret de ſe rendre ſi utiles en Turquie, qu'ils ſont toujours aſſurés de la protection de la Cour. Quoique les marchands Italiens, François Allemands, Anglois connoiſſent toutes leurs ſupercheries, ils ſont cependant obligés de leur confier leurs affaires, & tout ce qui concerne le commerce paſſe par leurs mains. Les moins conſidérables d'entr'eux ſont encore des hommes aſſez importants pour qu'on n'oſe leur manquer. Toute la nation s'intéreſſe autant à eux qu'aux plus notables. Ils ſont preſque tous riches ; mais ils ont ſoin de ne le pas paroître : dans l'intérieur de leurs maiſons on trouve la plus grande magnificence, même le plus grand luxe.

En général les cimetieres des Turcs

ſont fort vaſtes ; ceux de Conſtantinople occupent une partie de la ville. Les Turcs ne touchent jamais à une pierre qui ſert de monument. Il y en a quelques-unes qui ſont de très-beau marbre, & qui coûtent fort cher. On érige ordinairement à la mémoire d'un mort une colonne au haut de laquelle on met un turban. Les turbans déſignent, par leur forme, la profeſſion & la qualité d'un homme ; ce turban qu'on met au haut de la colonne, fait le même effet que ſi l'on mettoit les armes du mort. D'ailleurs, on met ſur la colonne une inſcription en lettres d'or. On met ſur le tombeau des femmes une colonne, ſans aucun ornement. Lorſque c'eſt une fille, on met une roſe au haut de la colonne.

Chaque famille a ſa ſépulture particuliere. Elle eſt environnée de grillages & entourée d'arbres. Dans celles des Sultanes & des Grands, il y a toujours des lampes allumées.

Lorſqu'un mari a répudié ſa femme d'une maniere ſolemnelle, il ne peut la reprendre qu'à une condition, qui eſt de permettre à un autre homme de paſſer une nuit avec elle ; & il s'en

trouve qui aiment mieux subir cette loi, que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée.

Toute femme qui meurt, sans être mariée, est regardée comme une réprouvée. Cette opinion est fondée sur la croyance où les Turcs sont que la femme n'est créée que pour multiplier ; qu'elle ne remplit sa vocation que lorsqu'elle fait des enfants. Il est vrai que les femmes en Turquie ne peuvent être astreintes à d'autres devoirs, puisque tout commerce avec le public leur est interdit.

Les Chrétiens sont persuadés que les Mahométans croient que les femmes n'ont point d'ame : mais ils se trompent. Il est vrai qu'ils sont persuadés que l'ame des femmes n'est pas d'une espece si élevée que celle des hommes, & qu'elles n'entreront point dans le Paradis qui est destiné pour eux, qui doivent être seuls dans la compagnie des Béatitudes célestes : mais ils croient qu'il y a un lieu de félicité destiné pour les femmes vertueuses, & où elles jouiront d'un bonheur éternel. Il y a beaucoup de fem-

mes assez superstitieuses pour ne pas rester veuves dix jours, parce qu'elles craignent d'être réprouvées lorsqu'elles mourront, comme des créatures inutiles : mais celles qui aiment leur liberté, & qui sont moins scrupuleuses ; ne se marient que quand elles sont malades, & qu'elles craignent de mourir. Ce principe de Religion est bien différent de celui qui enseigne qu'il n'y a rien de si agréable à Dieu qu'un vœu de chasteté perpétuelle.

Les marchés où on vend les femmes en Turquie, dit Milady Montagne dans ses lettres, ne sont remplis que de filles qui ont été prises à la guerre, ou enlevées en Russie, en Circassie, ou enfin en Géorgie. Toutes sont de pauvres filles si mal-adroites qu'un homme, quel qu'il fût, n'en voudroit pas prendre une pour servante de fatigue. Si on y en trouve quelques-unes qui aient de l'apparence, c'est qu'elles ont commis quelque faute grave, & que leur maître veut s'en défaire. Ces belles esclaves qui servent les femmes de qualité, & celles qui sont destinées aux plaisirs des grands Seigneurs, sont toutes achetées à l'âge de huit à neuf

ans, & on leur apprend avec soin à danser, à chanter & à broder. Elles sont presque toutes Circassiennes, & leurs maîtres ne les vendent jamais que pour des sujets graves, comme nous venons de le dire. S'ils s'en dégoûtent, ils les donnent à un de leurs amis, ou leur rendent la liberté.

Il est plus honteux en Turquie pour une femme mariée de ne pas avoir d'enfant, que pour une fille dans d'autres pays d'en avoir avant le mariage. Si-tôt qu'une femme cesse de faire des enfants, on attribue sa stérilité à la vieillesse, quoiqu'elle ait l'air très-jeune. D'ailleurs, la fécondité est aussi nécessaire pour être regardée comme une beauté, que les preuves de noblesse pour entrer dans plusieurs couvents de Chanoinesses. Il y a beaucoup de femmes dans ce pays qui ont jusqu'à douze enfants, & les vieilles se glorifient d'en avoir eu vingt-cinq ou trente : le plus grand nombre leur attire le plus de respect. Lorsqu'elles sont enceintes, on leur entend souvent dire qu'elles esperent que Dieu leur fera la grace d'avoir deux enfants à la fois. Lorsqu'on leur demande com-

ment elles pourront pourvoir à la ſubſiſtance d'une famille ſi nombreuſe, elles répondent que la peſte en détruira infailliblement la moitié : cela arrive ordinairement, ſans qu'elles en prennent beaucoup de chagrin : leur tendreſſe ſe borne à déſirer de produire beaucoup d'enfants ; elles ne ſont point allarmées lorſqu'elles les perdent.

Si-tôt qu'une dame Turque eſt délivrée de ſa groſſeſſe, elle voit toutes ſortes de compagnies. Au bout de quinze jours, elle ſe pare de toutes ſes pierreries, & prend des habits neufs pour faire des viſites. Aucune femme ne garde la maiſon un mois après ſes couches.

Habillement des Dames Turques.

Elles ont un caleçon qui eſt fort ample, & deſcend juſques ſur les pieds. Il eſt ordinairement d'un damas couleur de roſe à fleurs d'argent; leurs ſouliers ſont de cabron blanc, brodé en or. Sur le caleçon pend une chemiſe de gaze de ſoie blanche, brodée tout autour : elle a de larges manches qui ne tombent qu'à la moitié du bras. Elle

eſt attachée ſur le col avec un bouton de diamant ; laiſſe voir la forme & la couleur du ſein. Il y a par-deſſus une eſpece de veſte qui prend la forme de la taille, & qui eſt de damas blanc à fleurs d'or. Cette veſte a de très-longues manches, au bout deſquelles eſt une grande frange d'or avec des boutons de diamants. Ces manches pendent par-derriere. Par-deſſus tout cela eſt une longue robe qu'on appelle *Caſtan*. Elle pend juſque ſur les pieds. Elle a de longues manches pendantes & étroites. On met par-deſſus une ceinture large de trois doigts. Les dames qui ſont riches font couvrir cette ceinture de diamants ou d'autres pierres précieuſes. Elle eſt attachée par-devant avec une agrafe de diamants. Dans de certains tems elles mettent une eſpece de robe de chambre qu'on appelle *la Cardée*. Elle eſt d'un riche brocard doublé d'hermine ou de martre. Les manches ne deſcendent guere plus bas que les épaules. Elle eſt ordinairement de couleur verte, à fleurs d'or. La coëffure eſt un bonnet qu'on appelle *Talpock*. En hiver il eſt de velours, brodé avec des perles ou

des diamants : en été il eſt d'une étoffe d'argent, & très-légere. On le place ſur un côté de la tête, & penché un peu. On y attache un gland d'or, avec une roſe de diamants ou un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête, les cheveux ſont plaqués, & l'on y met la parure que l'on juge à propos : tantôt ce ſont des fleurs, tantôt c'eſt un panache de plumes de héron. L'uſage le plus ſuivi eſt d'y mettre un gros bouquet de différentes pierreries, avec des perles. Les rubis forment des roſes, les diamants imitent le jaſmin ; les perles ſont les boutons de fleurs ; les topaſes ſont les jonquilles. Le tout eſt ſi artiſtement fait, qu'il eſt difficile d'imaginer rien de ſi beau dans ce genre. Les cheveux pendent par-derriere dans toute leur longueur, & ſont partagés en pluſieurs treſſes ornées de perles ou de rubans. Toutes les dames Turques ont de très-beaux cheveux, & en grande quantité. Toutes les femmes de ce pays ſont belles : elles ont les yeux grands & bien fendus, & le teint d'une beauté admirable. Elles ſavent embellir leurs ſourcils, en mettant autour de leurs yeux une couleur noire,

qui les rend très-brillants à la lumiere, même le jour, à une certaine distance : mais de près cette couleur noire est trop sensible. Elles teignent leurs ongles en couleur de rose, ce qui fait encore un assez bel effet.

Les femmes de ce pays ont autant, même plus de liberté que par-tout ailleurs. Il n'est permis à aucune femme, de quelque condition qu'elle soit, d'aller dans les rues sans avoir le visage tout couvert, à l'exception des yeux, & toute sa coëffure cachée par une espece de mantelet qui descend jusqu'à la moitié du corps. Ce mantelet a des manches fort étroites, qui descendent jusqu'au bout des doigts. Il est de soie en été, & de drap en hiver. Ces ajustements les déguisent au point, qu'il est impossible de distinguer la femme de qualité d'avec son esclave, & le mari le plus jaloux ne peut la reconnoître lorsqu'il la rencontre dans les rues. D'ailleurs, il n'y a pas d'homme assez hardi pour parler à une femme dans les rues. Par-là les femmes peuvent se livrer impunément à leurs passions. Elles donnent des rendez-vous dans les boutiques des

Juifs. Les gens de cette nation sont aussi commodes dans ce pays que les Indiens en Angleterre. Il y a beaucoup d'hommes qui vont chez les Juifs, sous prétexte d'acheter des marchandises; mais ils n'ont pas d'autre motif que celui d'y trouver des femmes. Celles qui sont d'un rang distingué se font rarement connoître à leurs amants, & il arrive souvent qu'un homme est en commerce de galanterie avec une femme, plus de six mois de suite, sans savoir qui elle est.

Les dames Turques ne sont pas dans le cas de craindre leurs maris. Elles touchent leurs revenus. On peut dire que les femmes sont seules libres en Turquie. Le Divan même les respecte; & lorsqu'un Bassa est mis à mort par ordre du Grand Seigneur, on ne viole jamais les privileges du Harama, ou appartement de sa femme. Sa veuve y reste en sûreté, sans que personne y entre. Les femmes ont un pouvoir absolu sur leurs esclaves; les maris n'ont pas même la liberté de les regarder, si ce n'est les vieilles esclaves qui ne sont plus dans le cas d'exciter la jalousie de leur maîtresse.

Il est vrai que la loi Mahométane permet d'avoir quatre femmes : mais les gens de qualité n'usent point de cette liberté ; & une femme ne le souffriroit pas. S'il arrive qu'un mari soit infidele à sa femme, il met sa maîtresse dans une maison à l'écart, & va la voir avec toute la circonspection possible ; autrement, on le regarde comme un libertin, & il est généralement méprisé ; & sa femme ne souffre pas qu'il vienne la voir. Ceci paroîtra surprenant à ceux qui ont lu les faiseurs de voyages, qui ont fait mille fables sur les mœurs des Turcs : mais il est attesté par une Ambassadrice, qui étoit à portée de voir ce que peu d'autres personnes ont vu. Milady Montague joignoit aux avantages de la naissance, aux graces de la figure, une pénétration admirable, & une vivacité d'esprit surprenante.

Plusieurs personnes ont prétendu que les lettres de cette Ambassadrice étoient remplies de faussetés : mais beaucoup d'autres qui ont été à Constantinople ont pris sa défense, & assurent qu'elle n'a rien écrit qui ne soit vrai ; & que s'il y a quelque chose de contraire

aux mœurs & aux usages qu'elle attribue aux hommes & aux femmes de ce pays, c'est qu'ils ont changé.

Cette Dame assure que les femmes Turques ont la facilité de satisfaire leurs mauvaises inclinations, en cas qu'elles en aient ; mais que l'usage donne aux maris le pouvoir d'en tirer la plus cruelle vengeance, s'ils les découvrent. On trouva un jour, au matin, dans une rue de Pera, le corps d'une jeune femme : il étoit enveloppé dans un gros drap. Il avoit deux coups de coûteau, l'un dans le côté, l'autre dans le sein. Il n'étoit pas encore froid, & conservoit les restes d'une si grande beauté, qu'il n'y eut pas un homme dans Pera qui n'allât le voir. Mais on ne reconnut pas cette malheureuse victime de la jalousie, parce qu'on ne voit presque jamais les femmes dans ce pays. On étoit persuadé que ce cadavre avoit été apporté la nuit de Constantinople. On l'enterra la nuit sans bruit. L'assassin fut peu recherché. Le meurtre n'est pas si exactement poursuivi par les Officiers de justice qu'il l'est dans notre pays. Ce sont les parents du mort qui font

les pourſuites. Souvent ils s'accommodent pour de l'argent, & le meurtrier n'eſt plus inquiété.

On croira, ſans doute, qu'un pareil vice dans le Gouvernement rend le meurtre commun dans ce pays; mais il eſt très-rare, ce qui prouve que cette nation n'eſt pas naturellement cruelle, & ne mérite pas, à beaucoup d'égards, le titre de barbare que nous lui donnons.

Milady Montague dit que, pendant ſon ſéjour à Conſtantinople, elle lia amitié avec une dame Chrétienne, d'une naiſſance diſtinguée, & qui étoit mariée à un Turc : elle ajoute que cette dame avoit beaucoup d'eſprit & de mérite. Elle raconte enſuite ſon Hiſtoire.

Cette dame, dit-elle, eſt originaire d'Eſpagne : elle demeuroit à Naples avec ſa famille, lorſque ce Royaume étoit ſous la domination des Eſpagnols. En traverſant la mer dans une felouque avec ſon frere, pour retourner dans ſon pays, ils furent attaqués & pris par l'Amiral Turc ***. Elle fut obligée de ſe prêter à ſes deſirs. L'Amiral fut ſi touché de la beauté

de sa captive, qu'il lui accorda la liberté de son frere & de tous ses domestiques. Aussi-tôt que le frere fut arrivé en Espagne, il envoya quatre-vingt mille livres pour la rançon de sa sœur. Le Turc prit l'argent, le remit entre les mains de sa captive, & lui dit qu'elle étoit libre : mais elle sentit qu'après ce qui lui étoit arrivé, ses parents se croiroient obligés de la confiner dans un couvent pour le reste de leurs jours. Le Turc étoit beau, tendre, & prodiguoit à ses pieds toute la magnificence Turque. Elle lui dit enfin que sa liberté lui paroissoit d'un prix beaucoup au-dessous de son honneur; qu'il lui avoit enlevé le dernier, & qu'il ne pouvoit le lui rendre qu'en l'épousant. Elle le pria d'accepter sa rançon pour dot, & de lui donner la satisfaction de se voir dans le cas qu'aucun autre homme que son mari ne pût se vanter d'avoir joui d'elle. L'Amiral accepta son offre avec les plus grands transports de joie. Il renvoya sa rançon à ses parents, & leur fit dire qu'il étoit trop heureux de la posséder. Il l'épousa, & n'eut jamais d'autre femme qu'elle. Cette dame

aſſure que, de ſon côté, elle n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe repentir du parti qu'elle a pris. Au bout de quelque tems il mourut, & la laiſſa une des plus riches veuves de Conſtantinople : mais comme une honnête femme ne peut décemment reſter ſeule, elle s'eſt remariée au Capitan Baſſa, c'eſt-à-dire, Amiral. Il avoit ſuccédé à ſon mari dans ſa dignité. On ne manquera pas de croire que la jeune Eſpagnole aimoit ſon raviſſeur, & que ce fut le motif qui l'engagea à reſter en Turquie : mais elle aſſura à Milady Moutague qu'elle n'avoit eu pour regle de conduite que l'honneur.

Cette Ambaſſadrice aſſure que l'on trouve rarement un Turc qui déguiſe la vérité ; mais, ajoute-t-elle, je ne veux parler que de ceux qui ſont conſtitués en dignité, car le bas peuple a autant de vices que d'ignorance : les faux témoins y ſont même à meilleur marché que dans les autres pays, parce qu'ils ne ſont pas punis comme ils le méritent, lors même que leur crime eſt prouvé.

Les Turcs ont établi parmi eux l'adoption. Comme ils ne ſont pas maî-

tres de disposer de leurs biens en faveur d'un parent ou d'un ami ; pour ne pas le laisser tomber dans le trésor du Grand Seigneur, il est ordinaire que ceux qui n'ont point d'enfants, en choisissent un parmi le peuple. Ils le conduisent avec ses parents devant le Cadi, où ils déclarent qu'ils le constituent leur héritier. Les parents de l'enfant renoncent alors à tous leurs droits sur lui, & en passent l'acte devant témoins ; & celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le déshériter. On voit cependant des gens fort pauvres donner des preuves d'une tendresse paternelle. Ils refusent de donner leurs enfants à des Grecs très-riches, quoiqu'ils soient certains que les peres adoptifs marquent beaucoup d'affection à ceux qu'ils adoptent. Ils les appellent *Enfants de leur ame.* Cette coutume vaut mieux que la nôtre. Pour perpétuer notre nom, nous laissons souvent tout ce que nous possédons à un parent éloigné, que nous ne connoissons que par quelques lettres, que l'intérêt le force d'écrire. Il est plus raisonnable de rendre heureux un enfant qu'on éleve selon son goût, ce que les Turcs appellent *nourrir sur ses genoux.*

La maniere avec laquelle les Turcs ſe chauffent, rend les incendies fort communs parmi eux. Au lieu de poële, ils ont une machine nommée *Tendour*. C'eſt une eſpece de coffre de bois, élevé de deux pieds, où l'on met des cendres chaudes : on le couvre enſuite d'un beau tapis, ou d'une étoffe brodée. On s'aſſied auprès, & l'on paſſe les jambes ſous le tapis. Dans cette attitude on travaille ou on lit : ſi l'on s'endort, ce qui arrive aſſez ſouvent, on pouſſe le tendour avec les pieds, on le renverſe, & les cendres chaudes mettent le feu à la maiſon. Il y a des incendies où plus de cinq cens maiſons ſe trouvent brûlées. Ceux à qui appartiennent ces maiſons les voient brûler avec une tranquillité ſurprenante : ils mettent promptement leurs effets dans une barque, & regardent avec ſang-froid les effets du feu. Leur perſonne eſt rarement en danger, parce qu'ils n'ont point d'eſcalier à deſcendre.

L'Ambaſſadrice d'Angleterre dit que les carroſſes Turcs ſon tout-à-fait différents des nôtres ; mais beaucoup plus commodes, principalement pour le pays, où la réverbération des glaces

feroit insupportable. Il y a des jalousies de bois peintes & dorées. Dans l'intérieur il y a des peintures qui représentent des corbeilles de fleurs : elles sont entremêlées de devises. Ces carrosses sont couverts de drap écarlate, doublé de soie, & brodé fort richement : il y a en outre de fort belles franges autour. Cette couverture de drap cache ceux qui sont dedans : mais on la releve quand on veut regarder au travers des jalousies. Quatre personnes peuvent être assises à l'aise dans ces carrosses. Les sieges sont des coussins.

Cette Dame donne ensuite la description des bains des dames Turques. Elle est d'autant plus curieuse qu'on ne la trouve dans aucun Voyageur, parce qu'aucun homme n'y peut entrer. Elle dit qu'elle arriva à ceux de Sophia sur les dix heures du matin, & qu'il étoit déja rempli de femmes. C'est, ajoute-t-elle, un bâtiment de pierre, où il y a trois dômes qui se suivent, & ne reçoivent le jour que par le haut, ce qui les rend assez clairs. Le premier est plus petit que les deux autres. C'est là où se tient la Portiere. Les femmes

riches lui donnent jusqu'à dix schlins. La salle qui suit est pavée de marbre, & environnée de deux bancs de marbre l'un au-dessous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des bassins de marbre, & coule ensuite sur le pavé, où se trouvent de petits canaux qui la conduisent dans la chambre voisine. Cette chambre est plus petite que celle qui la précede. Il y a encore des bancs de marbre, & elle est si échauffée par les eaux sulfureuses qui y découlent par les bains voisins, qu'il est difficile d'y rester avec des habits. Dans les deux autres dômes sont les bains chauds. On y a mis des robinets d'eau froide, pour tempérer les eaux chaudes. Milady Montague dit qu'elle entra dans ces bains en habit de cheval, ce qui parut fort extraordinaire aux dames Turques; elles ne lui marquerent cependant aucune curiosité à cet égard : l'Ambassadrice ne s'apperçut de leur étonnement que par leurs regards : toutes s'empresserent à lui faire des politesses.

Il y avoit, continue-t-elle, environ deux cents femmes; cependant je ne vis aucun de ces sourires dédaigneux;

je ne vis point qu'on se disoit ces petits mots à l'oreille, ce qui ne manque jamais d'arriver dans nos cercles, lorsqu'on y voit arriver quelqu'un avec un habit étranger. Les dames Turques lui répéterent plusieurs fois *Uselle pec Uselle*, c'est-à-dire charmante, très-charcharmante. Les premiers bancs étoient couverts de coussins & de riches tapis; les dames étoient assises dessus, & leurs esclaves étoient sur les seconds, derriere elles. Ce n'étoit pas l'habit qui les distinguoit, car elles étoient dans l'état de nature, c'est-à-dire, toutes nues; ne cachoient ni beauté ni défaut: elles ne firent cependant pas le moindre geste qui choquât la pudeur. Quelques-unes se promenoient; mais avec cet air majestueux que Milton donne à notre premiere mere. Plusieurs étoient aussi-bien prises dans leur taille qu'aucun portrait de Déesse qui soit sorti du pinceau du Guide ou du Titien. Presque toutes avoient la peau d'une blancheur à éblouir. De beaux cheveux partagés en plusieurs tresses parsemées de perles & de rubans, pendoient sur leurs épaules: elles représentoient parfaitement les Graces. Un

habile Peintre auroit eu dans cet endroit délicieux de quoi exercer ſes talents, en voyant tant de belles femmes nues & en différentes poſtures. Les unes faiſoient la converſation; les autres brodoient; quelques-unes prenoient du caffé & du ſorbet. Pluſieurs étoient négligemment couchées ſur des couſſins, pendant que leurs eſclaves, qui ſont ordinairement de jolies filles de dix-ſept ou dix-huit ans, s'occupoient à treſſer leurs cheveux. Le bain eſt le caffé des femmes en Turquie. On y raconte des nouvelles. Les femmes prennent ce divertiſſement une fois la ſemaine, & y reſtent quatre ou cinq heures ſans s'enrhumer, quoiqu'elles paſſent ſubitement du bain chaud dans la chambre froide.

Celle qui avoit l'air le plus diſtingué engagea Milady Montague de ſe mettre auprès d'elle, & lui fit beaucoup d'inſtances pour qu'elle ſe deshabillât & qu'elle ſe mît au bain : elle voulut même lui aider à ſe deshabiller. Milady, voyant que toutes les autres dames ſe joignoient à elle, ouvrit ſon habit de cheval & leur montra ſon corſet. Elles ceſſerent alors de lui

faire des instances, s'imaginant que ce corset étoit une machine dans laquelle son mari l'avoit enfermée avec une clef, & qu'il lui étoit impossible de l'ouvrir. Milady Montague ne sortit qu'à regret de cet endroit charmant; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Tout homme qui seroit attrappé dans cet endroit, perdroit la vie sur le champ.

Milady Montague dit qu'elle fut invitée à dîner chez la femme du Grand Visir, & qu'elle se prépara, avec le plus grand plaisir, à assister à un repas qu'on n'avoit encore jamais donné à une Chrétienne. Elle prit l'habit qui étoit alors en usage à la Cour de Vienne, parce qu'il étoit plus riche que celui qui est en usage en Angleterre; se fit accompagner par sa femme de chambre qui lui portoit la queue, & par une dame Grecque qui lui servoit d'interprete. L'Eunuque noir de la femme du Grand Visir alla au-devant de l'Ambassadrice jusqu'à la porte de la Cour, & lui aida à descendre du carrosse, en lui marquant le plus grand respect. Il lui fit traverser plusieurs pieces, où des esclaves

magnifiquement

magnifiquement parées étoient rangées en haie. A la derniere elle trouva la dame Turque qui étoit ſur un ſopha, & avoit une camiſole de martre. Elle alla au-devant de l'Ambaſſadrice, & lui préſenta une demi-douzaine de ſes amies. Elle pouvoit avoir cinquante ans. L'ameublement étoit fort ſimple : les habillements & le nombre des eſclaves annonçoient cependant l'opulence. Elle s'apperçut de l'étonnement de Milady Montague, & lui dit qu'elle n'étoit plus d'un âge à employer ſon argent au ſuperflu ; qu'elle n'en dépenſoit que pour les pauvres, & qu'elle ne ſongeoit plus qu'à prier Dieu. Elle diſoit la vérité : ſon mari & elle ne s'occupoient que de dévotion. Le Viſir ne reçoit jamais de préſents, quoique ſes prédéceſſeurs lui aient donné un exemple bien différent à ſuivre. Il ne vouloit pas même accepter ceux que les Ambaſſadeurs ont coutume de faire à celui qui occupe la place de Grand Viſir.

Sa femme, dit Milady Montague, tint la converſation avec moi juſqu'au dîner, & me fit beaucoup de politeſſes. On ſervit plat à plat ; mais il en

parut un très-grand nombre, & tous les mets étoient accommodés dans le goût Turc, qui n'eſt, à beaucoup près, pas ſi mauvais qu'on le croit. Je ſuis perſuadée qu'un Indien qui n'auroit jamais goûté de leurs ragoûts ni des nôtres, préfereroit les leurs. Les ragoûts des Turcs me paroiſſent trop relevés ; leur rôti eſt trop cuit ; ils emploient trop d'épiceries. La femme du Grand Viſir me ſervit de tout avec beaucoup d'empreſſement : j'étois fâchée que mon appétit ne pût répondre à ſa politeſſe.

Après le repas on ſervit le caffé & les parfums, ce qui ne ſe fait qu'à l'égard de ceux pour qui on a beaucoup de conſidération. Deux eſclaves à genoux encenſerent mes cheveux, mes habits & mon mouchoir. Leur maîtreſſe leur ordonna enſuite de jouer de la guittare & de danſer : elles obéirent ſur le champ : elle me dit que ces jeunes filles ne m'amuſoient ſans doute pas beaucoup, parce qu'elle ne prenoit preſque jamais le ſoin de les exercer.

Milady Montague dit qu'elle prit congé de la femme du Grand Viſir,

& qu'elle étoit dans l'intention de se retirer chez elle ; mais que la dame Grecque qui l'accompagnoit & qui lui servoit d'interprete, la pria, avec instance, d'aller rendre visite à la femme du *Kahia*, qui est le second Officier de l'empire, & qu'on pouvoit regarder alors comme le premier, puisqu'il exerçoit les fonctions de Grand Visir ; & que celui de chez qui elle sortoit n'en avoit que le nom. Je cédai, dit-elle, aux instances de la dame Grecque, & je m'en sais très-bon gré. La maison annonçoit la différence qu'il y a entre une vieille dévote & une jeune beauté : elle étoit magnifique & d'une propreté étonnante. Je fus reçue à la porte par deux Eunuques noirs, qui me firent passer par une grande galerie où de jeunes filles étoient rangées en deux haies. Leurs cheveux pendoient, par boucles, jusqu'au-dessous de leurs jarrets : leurs habits étoient à fleurs d'argent. J'étois fâchée que la décence ne me permît pas de les regarder de plus près : mais je les oubliai bientôt lorsque j'entrai dans une grande piece où étoit un pavillon environné de chassis dorés qui étoient presque tous

levés. Les arbres voisins y jettoient une ombre agréable qui garantissoit des rayons du soleil. Autour de leur tronc étoient entrelassés des jasmins & des chevrefeuilles qui répandoient un doux parfum. A ces agréments se joignoit celui de voir une fontaine de marbre blanc, dont l'eau tomboit, avec un doux murmure, dans trois ou quatre bassins. Sur le plafond étoient peintes toutes sortes de fleurs qui sortoient de corbeilles dorées, & sembloient prêtes à tomber. La femme du Kahia étoit sur un sopha élevé de trois marches, & couvert de beaux tapis de Perse : elle étoit appuiée sur de beaux coussins de satin blanc, brodé. A ses pieds étoient assises deux jeunes filles, âgées de douze ans, ou environ ; leur habits étoient presque tout couverts de pierreries. Elles étoient très-aimables ; mais la femme du Kahia empêchoit qu'on y fît attention. Elle est d'une si grande beauté, dit Milady Montagne, que je n'ai jamais rien vu de pareil ni en Angleterre, ni en Allemagne. Je n'ai jamais vu de visage qui mérite d'être comparé au sien. Elle se leva pour me

recevoir, & me salua à la façon de son pays, en mettant la main sur le cœur; mais elle le fit d'une maniere noble & majestueuse. Elle me fit apporter des coussins, m'engagea à prendre le coin du sopha qui est la place d'honneur. Quoique mon interprete m'eût prévenue sur la beauté de cette dame, je fus tellement frappée d'admiration, que je restai quelque tems sans lui parler, étant toute occupée du plaisir de la contempler. Ses traits sont bien proportionnés; ils forment le plus bel ensemble possible : sa taille est très-bien prise : l'éclat de son teint est admirable : on découvre une multitude de graces dans son sourire. Ses yeux sont grands & noirs; ils ont cependant la langueur des bleus. De quelque maniere qu'on l'envisage, soit de face ou de profil, on découvre une nouvelle beauté. Lorsque l'étonnement de la surprise fut passé, je l'examinai de près, pour voir si je pourrois lui découvrir quelque défaut : mais cet examen ne servit qu'à me prouver qu'une femme peut être régulièrement belle. En vain Apelles emprunta tous les secours de l'art pour

faire une figure parfaite, ce miracle étoit réservé à la seule nature, & elle a réussi en formant la femme du Kahia. Quoiqu'élevée dans un pays que nous appellons barbare, elle a le maintien si majestueux, les gestes si nobles & si aisés en même tems, que je suis convaincue que si on la voyoit assise sur le trône le plus éclatant de l'Europe, on croiroit qu'elle est à sa place. En un mot, sa beauté effaceroit toutes celles qui sont en Angleterre. Un caftan de brocard d'or, à fleurs d'argent, prenoit exactement sa taille, & laissoit voir toute la beauté de sa gorge, qui étoit couverte, sans être cachée, par une chemise de gaze très-fine. Ses caleçons étoient couleur d'œillet pâle; sa camisole étoit verte & brodée en argent; elle avoit des pantoufles de satin blanc magnifiquement brodé: ses beaux bras étoient ornés de brasselets de diamants: sa ceinture étoit brodée. Un riche mouchoir de Turquie, fond œillet, brodé en argent, couvroit sa tête. De beaux cheveux noirs, partagés en tresses, pendoient fort bas derriere elle. Plusieurs épingles, à tête

de diamant, étoient artistement rangées sur un des côtés de sa tête. On croira, sans doute, qu'il y a de l'exagération dans ce tableau : mais s'il est infidele, c'est qu'il est au-dessous de l'original. Les plus célebres Ecrivains ont fait l'éloge de beaux tableaux qu'ils avoient vus, & de quelques statues célebres. Pourquoi, dit Milady Montague, ne me sera-t-il pas permis de faire l'éloge du chef-d'œuvre du Créateur? Je n'ai point honte en avouant que j'ai admiré cette belle femme avec autant de plaisir qu'un Artiste admire la plus belle piece de sculpture. Elle me dit que ces jeunes demoiselles que je voyois à ses pieds étoient ses filles. Je fus étonnée qu'une femme qui paroissoit si jeune fût mere de deux enfants. Vingt jeunes esclaves, rangées au bas du sopha, me rapellerent l'idée des Nymphes. Cela formoit un spectacle ravissant. La maîtresse leur fit signe de jouer des instruments & de danser. A l'instant quatre d'entre elles se mirent à jouer des airs tendres sur des instruments qui tenoient du luth & de la guittare & s'accompagnoient avec la voix, & les autres

danſoient tour à tour. Cette danſe étoit très-légere & très-voluptueuſe en même tems. Les airs étoient touchans ; les mouvements des danſeuſes étoient languiſſants ; elles s'arrêtoient dans une attitude tendre, & leurs yeux prenoient un air de langueur : elles ſe renverſoient en arriere & ſe relevoient avec tant d'art, que je ſuis perſuadée que la prude la moins ſenſible, & la dévote la plus ſcrupuleuſe, n'auroient pu les regarder ſans être émues. Quelques Voyageurs ont aſſuré que la muſique des Turcs choquoit l'oreille : mais ils n'avoient certainement entendu que la muſique des rues, & ils n'étoient, par conſéquent, pas plus en état d'en juger, que ne le feroit, à l'égard de celle d'Angleterre, un Etranger qui n'auroit entendu que ces Joueurs d'inſtruments qui courent dans les rues de Londres. Il eſt certain que la muſique des Turcs eſt fort touchante : elle n'égale cependant pas celle d'Italie. Je connois, dit Milady Montague, une dame Grecque qui ſait parfaitement la muſique Italienne & la muſique Turque : elle préfere la derniere. On trouve en Turquie de très-belles voix.

Celles que j'entendis chez la femme du Kahia me plûrent beaucoup. Lorſque la danſe fut finie, quatre eſclaves blondes entrerent dans ſa chambre, tenant en main des encenſoirs d'argent : elles parfumerent l'air avec de l'ambre, du bois d'aloës, &c. Elles me ſervirent enſuite du caffé dans des vaſes de la plus belle porcelaine du Japon, poſés ſur des ſoucoupes de vermeil. Je trouvai ce caffé admirable. Pendant ce tems leur aimable maîtreſſe s'entretenoit avec moi de la maniere la plus agréable. Elle m'appelloit ſouvent *Uzel Sultanam*, c'eſt-à-dire la belle Sultane; me demandoit mon amitié d'un ton fort obligeant, & marquoit du chagrin de ne pouvoir m'entretenir dans ma langue naturelle. Lorſque je pris congé d'elle, deux jeunes eſclaves apporterent une corbeille d'argent, remplie de mouchoirs brodés. La maîtreſſe me pria de porter le plus beau pour l'amour d'elle, & donna les autres à mon interprete & à ma femme de chambre. En ſortant je reçus les mêmes politeſſes que j'avois reçues en entrant. J'étois ſi enchantée de ce que je ve-

nois de voir, que je m'imaginois avoir passé quelque tems dans le paradis de Mahomet.

Peu de tems après Milady Montague alla rendre une seconde visite à cette aimable femme. Elle vint, dit-elle, au-devant de moi jusqu'à la porte de sa chambre, me donna la main de la meilleure grace du monde, & me dit, avec un sourire qui lui donnoit de nouvelles graces : les dames Chrétiennes passent pour être inconstantes, & quelqu'amitié que vous m'eussiez marquée, je croyois que je ne vous reverrois plus : mais je suis à présent convaincue que j'ai le bonheur de vous plaire. Si vous saviez quel langage je tiens de vous à nos dames, vous seriez persuadée que je mérite de vous le titre d'amie. Je passai tout l'après-midi à converser avec elle, & j'y goûtai le plus grand plaisir du monde. Cette dame a des manieres si nobles & si aisées, qu'on la prendroit pour une dame de quelque Cour de l'Europe. Comme j'entends à présent la langue Turque, je suis en état de juger de son esprit, & je trouve qu'elle en a autant que de beauté. Elle aime

beaucoup à s'instruire des usages des autres pays, sans être prévenue pour ceux du sien. Une dame Grecque qui étoit de ma suite, fut si frappée de sa beauté & de la noblesse de ses gestes, qu'elle resta dans le silence de l'admiration, & me dit en Italien : ce n'est point une dame Turque, c'est certainement quelque Chrétienne. La dame Turque, se doutant qu'elle parloit d'elle, me demanda ce qu'elle disoit. Je ne voulus pas le lui rendre dans sa langue, m'imaginant que le compliment ne lui plairoit pas plus que si l'on disoit à une de nos dames de Cour qu'elle a l'air d'une beauté Turque : mais la Grecque eut la simplicité de le lui dire dans la langue Turque. La dame ne se fâcha point ; comme je l'aurois cru ; elle sourit, & répondit : ce n'est pas la premiere fois qu'on m'en a dit autant. Ma mere étoit Polonoise, elle avoit été prise au siege de Kaminieck : mon pere me disoit souvent, en riant, qu'il croyoit que sa femme Chrétienne avoit trouvé quelque galant Chrétien, & que je n'avois nullement l'air d'une fille Turque.

Je lui dis que si toutes les beautés

Turques lui ressembloient, il faudroit nécessairement les dérober à la vue des hommes, pour leur repos. Quel bruit, ajouta Milady Montague, un visage, tel que le vôtre, Madame, feroit à Londres & à Paris! Je ne puis vous croire, reprit la dame Turque, avec un ton extrêmement agréable : si la beauté étoit autant estimée dans votre pays que vous le dites, on ne vous auroit jamais permis d'en sortir. Milady Montague assure que ce n'est pas par vanité qu'elle rapporte ce compliment de la dame Turque; mais que c'est seulement pour faire connoître la vivacité de son esprit.

Ses ameublements étoient d'un fort bon goût. Ses chambres d'hiver étoient tapissées de velours ciselé, à fonds d'or; celles d'été avoient pour tapisserie une étoffe de point des Indes, brodée en or. Les maisons des femmes de marque en Turquie sont aussi bien entretenues, & aussi proprement qu'en Hollande. Celle de la femme du Kahia étoit située dans l'endroit le plus élevé de Constantinople. De la fenêtre de son appartement d'été on dé-

couvroit la mer noire, les isles & les montagnes de l'Asie.

Description de ce qui se passe dans le Sérail du Grand Seigneur.

Milady Montague dit qu'elle la tenoit de la bouche même de la Sultane favorite de *Mustapha II.* Cette Sultane se nommoit *Hasiten.* Voici ce qu'elle mande à sa sœur. Il y a environ quinze jours que je traversai le bras de mer qui sépare Pera de Constantinople, pour faire une nouvelle visite, où j'appris les choses du monde les plus curieuses. J'allai voir la Sultane *Hasiten*, favorite du feu Empereur qui fut déposé par le Sultan actuel, son frere, &, selon l'opinion générale, empoisonné au bout de quelques semaines. Cette dame, après la mort de Mustapha, reçut un ordre absolu de sortir du Sérail, & de choisir un mari parmi les Grands de la Porte. Vous croirez, peut-être, qu'elle reçut cet ordre avec plaisir; mais il arriva tout le contraire. Ces femmes qui sont appellées Reines, & qui croient l'être, regardent la liberté de

se remarier ainsi, comme le plus grand affront qui puisse leur être fait. La Sultane Hasiten se jetta aux pieds du Sultan, le pria de la poignarder, plutôt que de traiter la veuve de son frere avec tant de mépris. Elle lui dit, dans l'excès de sa doûleur, qu'ayant donné cinq Princes à la famille Ottomane, elle devoit être à l'abri d'un tel affront : mais ces Princes étoient morts, il ne lui restoit qu'une fille ; ses plaintes, ses représentations furent inutiles ; on ne lui répondit que ces mots terribles pour elle : il faut prendre un mari, ajoutant qu'on lui accordoit, pour toute grace, la liberté de le choisir. Elle donna la préférence à *Bekir Effendi*, Sécretaire d'Etat, qui avoit plus de quatre-vingt ans. Le motif qui l'engagea à prendre un homme si âgé, fut le desir qu'elle avoit de prouver au public qu'elle vouloit remplir le vœu qu'elle avoit fait de ne jamais laisser entrer dans son lit un second mari ; & que, se trouvant forcée d'honorer un sujet au point d'être appellée sa femme, elle choisissoit celui-là, pour lui marquer sa reconnoissance de l'avoir présentée à l'âge de dix ans au feu

Sultan. Elle n'a jamais voulu recevoir une viſite de ſa part, quoiqu'elle habite la même maiſon que lui depuis quinze ans.

Elle eſt dans un deuil perpétuel, & le porte avec une conſtance peu commune dans la Chrétienté, principalement parmi les jeunes veuves. La Sultane Hafiten n'a à préſent que trente-ſix ans. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour ſa garde : ſon mari eſt obligé de la reſpecter comme une Reine, & n'a aucun droit de s'informer de ce qui ſe paſſe dans ſon appartement. Lorſque je lui rendis viſite, je fus introduite dans une grande chambre, le long de laquelle régnoit un ſopha orné de colonnes de marbre blanc, couvert d'un tapis de velours à fond d'argent, à fleurs d'un bleu pâle : les couſſins étoient de la même étoffe. On me pria de m'aſſeoir juſqu'à ce que la Sultane arrivât. Elle avoit préparé cette réception, afin de ne pas ſe trouver dans le cas de ſe lever quand je paroîtrois devant elle. Lorſqu'elle entra, je me levai, & elle me fit une inclination de tête. Je la contemplai, & je ſentis une ſorte de plaiſir à voir une femme

qui avoit captivé le cœur d'un homme auquel on amenoit des beautés de toutes les parties du monde. Il me parut qu'elle n'avoit jamais été, à beaucoup près, si belle que la femme du Kahia : mais elle avoit encore les restes d'une belle femme. Elle paroissoit plus flétrie par le chagrin que par le tems.

Son habillement étoit si riche que j'espere vous faire plaisir en vous en donnant la description. Elle avoit une camisolle qu'on appelle dans ce pays-ci *Dualma*. Elle differe du caftan en ce qu'elle a des manches plus longues, & qui sont retroussées par le bas, elle étoit pourpre, lui prenoit bien la taille, & étoit garnie des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas & autour des manches de très-belles & très-grosses perles. A ces boutons étoient attachées des gances de diamants. Cet habit étoit attaché sur la ceinture avec des cordons de petites perles. Au bout de chacun pendoient deux glands garnis de diamants. Sa chemise étoit attachée avec un gros bouton de diamants, taillé en forme de losange ; sa ceinture étoit fort large, & toute couverte de dia-

mants. Elle avoit autour de ſon cou trois chaînes qui pendoient juſque ſur ſes genoux. L'une étoit de perles, & au bout on voyoit une émeraude auſſi groſſe qu'un œuf de poule d'inde : une autre étoit d'émeraudes du verd le plus vif, chacune de la largeur d'un petit écu. Elles étoient ſerrées l'une contre l'autre, & très-bien aſſorties. La troiſieme étoit compoſée de petites émeraudes parfaitement rondes. L'éclat de ſes pendants d'oreilles effaçoit celui de ſes autres ajuſtements. Ils conſiſtoient en deux diamants taillés en forme de poire, & étoient de la groſſeur d'une noiſette. Au bout de ſon talpoche, elle avoit quatre cordons de perles les plus éclatantes & les plus parfaites qu'on puiſſe voir. Il y en avoit aſſez pour faire au moins quatre colliers fort larges. Ces quatre cordons étoient attachés avec deux roſes compoſées chacune d'un gros rubis environné d'une vingtaine de diamants. Sa coëffure étoit toute couverte d'épingles à tête de diamants & d'émeraudes. Elle avoit à ſes doigts les plus groſſes bagues qu'on puiſſe voir. Enfin ſon ajuſtement valoit au moins deux

millions. Il n'y a pas de Reine en Europe qui en ait un dont le prix égale seulement la moitié de celui-là. Les pierreries de l'Impératrice, continue Milady Montague, quoique très-belles, paroîtroient communes auprès de celles de la Sultane Hafiten. Elle me donna un dîner où l'on servit cinquante plats de viande un à un, selon l'usage du pays ; ce qui me parut fort ennuyeux : mais la magnificence du service égaloit celle de son ajustement. Les coûteaux étoient d'or, & les manches garnis de diamants. Le luxe qui me choqua fut la nape & les serviettes qui étoient d'une espece de gaze brodée en fleurs naturelles de soie & d'or : elles étoient aussi-bien travaillées que les plus beaux mouchoirs qui soient jamais sortis de ce pays, & c'étoit avec un regret infini que j'en faisois usage : elles furent toutes gâtées avant la fin du repas. Le sorbet, qui est la liqueur ordinaire, fut servi dans de grands vases de porcelaine, dont les couvertures & les soucoupes étoient d'or massif. Après le repas, on présenta à laver dans des bassins d'or. Les serviettes qui devoient servir à essuyer

lès mains étoient ſemblables à celles dont on avoit fait uſage pendant le repas. On ſervit le caffé dans de la porcelaine avec des ſoucoupes d'or.

La Sultane lui parut d'aſſez bonne humeur. Son langage fut toujours rempli de politeſſe. Je profitai, dit Milady Montague, de cette occaſion, pour lui demander quelques détails ſur le Sérail; comme nous ignorons entiérement ce qui s'y paſſe, je déſirai d'en être inſtruite par une perſonne qui y avoit joué un ſi beau rôle. Elle m'aſſura qu'il étoit faux que le Sultan jettât un mouchoir à celle qu'il déſiroit de poſſéder, comme nos Voyageurs le débitent. La vérité eſt qu'il charge le *Kiſlar Aga* d'annoncer à la Sultane l'honneur qu'il a deſſein de lui faire. Sur le champ elle eſt complimentée par toutes les autres, qui la conduiſent au bain, où elles la parfument & l'habillent enſuite magnifiquement, & en même tems d'une maniere convenable à l'objet pour lequel elle eſt deſtinée. Le Sultan ſe fait précéder par un préſent, & paſſe dans l'appartement où elle l'attend. Il eſt encore faux qu'elle rampe juſqu'au pied du lit,

comme les faiseurs de voyages l'assurent. La Sultane Hasiten me dit que la premiere femme que l'Empereur choisissoit, après sa proclamation, avoit toujours le pas sur les autres, & que ce n'étoit point la mere du fils aîné. Le Sultan s'amuse quelquefois avec toutes les Sultanes qui forment un cercle autour de lui. Hasiten me dit qu'aussi-tôt qu'il donnoit quelque marque de préférence à une d'entr'elles, les autres étoient en proie à la plus vive jalousie : mais je trouvai que cela avoit beaucoup de rapport à ce qui se passe dans presque toutes les Cours, où l'on guette un coup d'œil du Monarque : l'on y attend, avec impatience, un sourire de sa part; & toutes celles qui ne l'ont pas obtenu, sont jalouses de celle à qui il est adressé.

Elle ne prononçoit jamais le nom de Mustapha, sans avoir les larmes aux yeux, &, cependant elle en parloit avec plaisir. Mon bonheur passé, me dit-elle, me paroît un songe; mais je ne peux oublier que j'étois aimée du plus grand & du plus aimable des Monarques. Je faisois toutes les campagnes avec lui; il me préféroit à toutes

les autres, & je ne lui aurois pas ſurvécu, ſi je n'aimois pas la Princeſſe, ma fille, avec la derniere tendreſſe. A peine cette tendreſſe a même été capable de me dérober à la mort. Après avoir perdu mon Sultan, je ne pus ſouffrir la lumiere pendant un an entier. Le temps a un peu adouci ma peine; mais il n'y a point de ſemaines où je ne paſſe quelques jours à donner des larmes à ſa mémoire. L'art n'inſpiroit point ce langage; il étoit dicté par la vérité. La douleur étoit peinte ſur ſon viſage; mais elle avoit la politeſſe de s'efforcer de montrer de la gaieté.

Elle me propoſa de nous promener dans ſon jardin, &, ſur le champ, une de ſes eſclaves lui apporta une peliſſe d'un riche brocard, doublé de martre. Je l'accompagnai dans ce jardin, où je ne trouvai rien de remarquable que les fontaines. De là nous paſsâmes dans ſes appartements. Sa toilette étoit déployée dans ſa chambre à coucher. Elle conſiſtoit en deux miroirs, dont les cadres étoient couverts de perles: ſon talpoche de nuit étoit couvert d'épingles à têtes de diamants. On voyoit auprès trois cami-

ſolles de belle martre, dont chacune valoit au moins mille écus d'Allemagne.

Ces riches vêtements paroiſſoient avoir été placés ſans intention ſur le ſopha; mais je crus qu'on les y avoit mis à deſſein. Lorſque je pris congé de cette Sultane, on me fit la même cérémonie qu'on m'avoit faite chez la femme du Grand Viſir, & l'on me préſenta un très-beau mouchoir brodé. Le nombre de ſes eſclaves ſe montoit à trente, ſans compter dix petites, dont la plus âgée ne paſſoit pas ſept ans. Ces petites filles étoient toutes très-jolies, & très-richement habillées. Je remarquai que ces aimables enfants faiſoient tout l'amuſement de la Sultane. Elles lui coûtoient beaucoup, & une fille de cet âge n'eſt pas vendue moins de deux mille, quelquefois de trois mille livres. Leurs cheveux bouclés étoient ornés de guirlandes de fleurs qui formoient toute leur coëffure. Leurs habits étoient d'étoffe d'or. Elles ſervent le caffé à la Sultanne à genoux, & lui apportent l'eau pour ſe laver. Une des plus grandes occupations des vieilles eſclaves, eſt d'avoir

ſoin de ces jeunes filles; de leur apprendre à broder, & de les ſervir avec autant d'attention que ſi elles étoient les filles de leur maîtreſſe. Vous croirez, peut-être, ajoute Milady Montague, que je me ſuis amuſée à embellir cette hiſtoire; mais je vous aſſure que tout ce qu'elle contient eſt très-véritable. Vous n'avez rien lu de pareil, je l'avoue, dans l'Hiſtoire des Voyageurs qui ont parlé de la Turquie; mais faites attention que le rang que j'occupe ici m'a procuré la ſatisfaction de voir des choſes dont aucun n'a pas même été à portée d'entendre parler. D'ailleurs, il arrive des changements tous les vingt ans dans les mœurs d'un pays.

J'ai été dans un Harem, où la boiſerie de l'appartement d'hiver étoit incruſtée en nacre de perle, en ivoire de diverſes couleurs & en bois d'olivier, de la même maniere que ces petites boëtes qu'on porte de Turquie en Angleterre. Les murailles de l'appartement d'été étoient incruſtées en porcelaine du Japon; les lambris étoient dorés, & les planchers couverts des plus beaux tapis de Perſe. Enfin la magnificence des femmes en

Turquie est extraordinaire. Celles de ces hommes que nous appellons *gagnes-deniers*, ont des ajustements si riches qu'on les prendroit pour du luxe, même chez nos plus riches marchandes. Leurs vêtements sont d'étoffes d'or : elles ont des fourrures d'hermine, & un assortiment de bijoux pour orner leur tête.

Milady Montague raconte, dans une de ses lettres, la maniere dont une nouvelle mariée fut reçue au bain.

J'eus, dit-elle, la curiosité d'aller à un des plus beaux de la ville. (Elle parle de Constantinople). On y recevoit une nouvelle mariée, & je vis, avec plaisir, les cérémonies qui sont en usage dans ces occasions. Elles me rappellerent l'Epithalame d'Hélene par Théocrite. Il me paroît que ces cérémonies sont exactement ce qu'elles étoient alors.

Toutes les amies, parentes, même les connoissances des deux familles se trouverent au bain. Beaucoup d'autres y vinrent par curiosité : il y avoit ce jour-là plus de deux cents femmes. Les veuves & celles qui étoient mariées se placerent sur des sophas de marbre

marbre qui sont autour des salles. Les filles se dépouillerent de leurs hardes & parurent toutes nues, n'ayant pour unique ornement que de longs cheveux garnis de perles & de rubans. Deux d'entr'elles allerent à la porte pour recevoir la nouvelle mariée qui étoit conduite par sa mere & une de ses parentes. Elle étoit très-belle, & avoit au plus dix-sept ans. Ses habits étoient d'une étoffe très-riche, & tous couverts de pierreries. On la deshabilla sur le champ, & on la mit dans l'état de pure nature. Alors elle fit une espece de procession avec toutes les filles qui étoient au bain. Deux d'entr'elles marchoient devant, & jettoient des parfums dans des vases de vermeil; les autres, dont le nombre se montoit à trente, suivoient deux-à-deux. Celles qui précédoient cette marche chantoient une Epithalame que les autres répétoient en *chorus*. Les deux autres étoient à côté de la nouvelle mariée, qui marchoit les yeux baissés, avec un air de modestie qui faisoit un plaisir singulier à voir. Ces jeunes personnes firent de cette maniere le tour des trois salles du bain. Il est difficile,

dit la dame Angloise, de peindre la beauté de ce spectacle. Presque toutes ces jeunes filles étoient extrêmement bien proportionnées : leur peau étoit d'une blancheur éblouissante, & adoucie par le fréquent usage du bain. Lorsque cette espece de procession fut finie, on présenta la nouvelle mariée aux dames tour-à-tour. Chacune lui fit un compliment, ensuite un présent qui étoit en bijoux, en piéces d'étoffes, en mouchoirs brodés, &c. La jeune mariée baisoit la main de celle qui le lui présentoit.

Avant de finir, nous allons dire quelque chose des Arméniens. On sait quelle fut autrefois leur puissance. Ils sont aujourd'hui sous la domination des Turcs. Comme ils entendent très-bien le commerce, & peuplent beaucoup, ils sont répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut saint Grégoire qui leur fit embrasser la Religion chrétienne. Ce sont, peut-être, les plus dévots Chrétiens qu'il y ait au monde. Leurs Prêtres sont cependant fort ignorants. Ils leur enseignent principalement à observer le Carême qui dure chez eux

ſept mois de l'année, & ils ne le rompent pas pour les plus preſſants beſoins. Ce ſeroit chez eux un péché irrémiſſible de manger pendant un Carême autre choſe que des légumes & des racines ſans huile, ou du pain ſec.

L'interprete de Milord Montague étoit Arménien. Cet homme étoit tellement exténué par le jeûne, qu'on déſeſpéroit de ſa vie; cependant, ni les ordres de ſon maître, ni les perſécutions des Médecins ne purent le déterminer à prendre quelques cuillerées de bouillon; on lui aſſuroit cependant que c'étoit le ſeul moyen d'échapper à la mort. A cet uſage près, leur Religion approche beaucoup de celle des Grecs. Ils diſent que ſi le Saint-Eſprit ne procede que du Pere, le Fils lui eſt ſubordonné. Ils n'ont aucune idée de la tranſubſtantiation. Ceux qui embraſſent la Religion Ottomane ſont en horreur chez eux. Leurs mariages ſont très-ſinguliers. Ils ſe promettent de s'épouſer fort jeunes : mais le mari ne voit ſa femme que trois jours après la célébration du mariage. On conduit la nouvelle mariée à l'Egliſe, ayant ſur ſa tête un bonnet qui a une forme

platte & ronde : ſur ce bonnet eſt un voile de ſoie rouge qui lui pend juſqu'aux pieds. Le Prêtre demande au prétendu s'il a l'intention d'épouſer cette demoiſelle, fût-elle ſourde, fût-elle aveugle. Si-tôt qu'il a répondu oui, les parents & les amis des deux familles la conduiſent chez lui en chantant & en danſant. Lorſqu'elle y eſt arrivée, on la fait placer ſur un couſſin dans le coin du ſopha : mais on ne leve point ſon voile : ſon mari n'en a pas même la liberté. Cet uſage eſt ſi extraordinaire, dit Milady Montague, que je n'y ajouterois pas foi s'il ne m'avoit été atteſté par pluſieurs Arméniens; entr'autres par un jeune homme qui me dit, en pleurant, que ſa mere l'avoit promis à une fille qu'il devoit épouſer ſans la voir; mais il m'aſſura qu'il mourroit plutôt que de ſe ſoumettre à cette tyrannie, parce qu'il étoit perſuadé que celle qu'on lui deſtinoit avoit toutes les difformités imaginables.

Les mariages qui ſe contractent dans nos climats ne ſont gueres plus raiſonnables : on unit ſouvent deux jeunes perſonnes qui à peine ſe ſont vues. Les

peres & meres des deux partis ne regardent que la convenance d'intérêts, & ne font nullement attention à celle des caracteres. Aussi les mariages heureux sont-ils fort rares.

Milady Montague assure que les Turcs savent tirer parti de la vie; qu'ils la passent à faire ou entendre de la Musique, à se promener dans des jardins, ou à boire des vins exquis.

Je le répete, les Voyageurs ne sont point à portée de connoître les mœurs & les usages de Turquie; parce que les Turcs sont naturellement fiers, & que ceux qui sont d'un rang distingué ne daignent converser avec les étrangers, s'ils ne sont d'une naissance illustre ou constitués en dignité. La plupart de ceux qui ont écrit sur la Turquie étoient ou des Marchands qui ne se trouvoient pas à portée de connoître ni de fréquenter les gens de marque en Turquie. La qualité d'Ambassadrice donnoit cet avantage à Milady Montague, & ses Lettres sont précieuses, parce qu'elles nous font connoître des choses que nous ignorions avant elle.

Nous voilà arrivés à la fin de l'Histoire Moderne. Nous espérons que le

Lecteur nous ſaura gré de lui avoir fait paſſer en revue, tant de nations différentes, qui varient toutes entr'elles par les uſages, les coutumes, les loix & les mœurs. On voit que ce qui eſt un crime dans un pays eſt une vertu dans un autre ; ce qui eſt une politeſſe ici eſt une groſſiéreté ailleurs : là un ajuſtement eſt recherché, & paroît ridicule à d'autres peuples. La variété des productions, des animaux, des minéraux, &c, ne fait pas la partie la moins intéreſſante de cet Ouvrage. Nous pouvons dire que l'Hiſtoire Moderne eſt le tableau du monde entier : nous n'avons épargné ni peines ni ſoins pour le conduire à ſa perfection, & notre but ſera rempli s'il eſt goûté du public.

Fin du Tome Vingt-neuvieme.

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-neuvieme Volume.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA SIBÉRIE.

Fin de la Table.





